



JOURNAL

FAIT EN GRÈCE,

PENDANT LES ANNÉES

1825 ET 1826.

IMPRIMERIE DE WEISSENBRUCH,
IMPRIMEUR DU ROI.


Dess d'après nature
H. Tarlier éditeur.

JOURNAL
FAIT EN GRECE,
PENDANT LES ANNÉES 1825 ET 1826.

PAR

M. EUGÈNE DE VILLENEUVE,

CAPITAINE DE CAVALERIE DANS L'ARMÉE HELLÉNIQUE,

ORNÉ DU PORTRAIT DE L'AUTEUR, ACCOMPAGNÉ DE PLUSIEURS PIÈCES JUSTIFICATIVES, DE DIVERS FAC-SIMILE, ETC.

A vous, puissants du monde, à vous, rois de la terre,
Qui tenez dans vos mains et la paix et la guerre,
A vous de décider si lassés de souffrir,
Les Grecs ont pris le fer pour vaincre ou pour mourir.

DELAVIGNE.



Bruxelles,

H. TARLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 306.

1827.

AVANT-PROPOS.

Le journal que je publie n'était point destiné à voir le jour. Écrit sous l'impression des sensations du moment, je ne l'avais entrepris que pour conserver la mémoire de ces sensations: comme un voyageur, amateur de l'art du dessin, recueille dans son album des esquisses détachés des pays qu'il parcourt. Mais après avoir quitté le théâtre des événemens qui se sont passés en Grèce pendant le séjour que j'y ai fait, j'ai entendu parler si contradictoirement des faits que j'avais vus de mes propres yeux, juger d'une manière si peu conforme à la vérité des hommes que j'avais connus, que j'ai cru devoir rompre le silence, et offrir, au moins comme matériaux, des documens d'autant plus dignes de foi qu'aucun esprit de système n'a présidé à leur arrangement, et que chaque chose dépeinte au moment même où

elle se passait, est restée écrite telle qu'elle s'est passée dans ce moment là sous mes yeux.

Si j'eusse écouté mon amour propre, plutôt que mon goût pour la vérité, j'eusse fait de ces matériaux un autre usage; j'eusse cherché à les ranger dans un ordre plus étudié; je me fusse appliqué, peut-être à modifier, ou à étendre mes tableaux ou mes récits, d'après des notions postérieurement acquises; mon journal, en un mot, n'eut été qu'un cadre dans lequel j'eusse pu faire entrer, même l'ouvrage d'autrui. J'aurais adopté ce plan, si je n'avais travaillé que dans le but de faire un livre. Mais j'ai voulu me montrer tel que j'ai été dans mes voyages, faire voir les Grecs tels qu'ils étaient quand je les ai visités, et leur pays tel que je l'ai pour ainsi dire senti. Sentir me parait être le mot qui convienne le mieux, en parlant d'un pays où le passé parle aussi souvent à l'imagination, que le présent parle aux yeux.

On pourra trouver que je m'exprime quel-

quefois avec trop d'enthousiasme; du moins cet enthousiasme n'est point factice. Assez d'autres chercheront à déprimer les Grecs; assez d'autres se feront un mérite d'étaler les griefs dont les ennemis de leur cause se plaisent à les charger, et diront qu'ils ne sont pas dignes de cette liberté pour laquelle il a été déjà versé tant de sang. Moi qui me suis battu pour cette cause, qui me suis doublement identifié avec elle en épousant une Grecque devenue pour jamais la compagne de ma vie, je ne chercherai point à flétrir une nation que ses malheurs rendraient digne du moins d'une pitié profonde, si la liberté ne devenait le prix de ses efforts héroïques.

La protection qu'on la menace aujourd'hui de subir, pourrait, si elle se réalisait, m'interdire mon retour dans ce pays. Qu'irais-je faire dans la Grèce municipalisée à la Turque, dans la Grèce non libre, dans la Grèce vassale de son plus mortel ennemi? Mais il est à croire que la politique mieux éclairée des cabinets,

ne persistera pas dans l'adoption d'un projet que la Turquie elle-même repousse, parce-qu'il ne livrerait pas assez promptement les victimes à ses vengeances, et contre lequel la Grèce a déjà dû élever une voix qui sera peut-être entendue d'une des nations qui ont paru s'intéresser à son sort. C'est ce cri des nations que les souverains doivent écouter, et non les conseils timides ou intéressés de leurs ministres, toujours guidés par de chimériques alarmes sur leurs pouvoirs. C'est ce cri auquel le souverain de la Bavière a si loyalement répondu, ce cri qui vient de trouver aussi des échos parmi les braves de la Prusse, ce cri qui tôt ou tard deviendra le cri universel. Car il convient peut-être à quelques diplomates du moment que la puissance ottomane continue de donner un libre cours à ses desseins; mais ce système contraire au vœu général, n'est pas moins opposé aux vrais intérêts de l'Europe qu'à ceux de la Grèce.

De Villeneuve.

Bruxelles, août 1827.

JOURNAL

FAIT EN GRÈCE

PENDANT LES ANNÉES 1825 ET 1826.

DU 26 DÉCEMBRE 1824 AU 6 MAI 1825.

Départ de Nancy. — Embarquement à Ancône. — Séjour dans les îles Ioniennes. — Départ pour le Péloponèse. — Arrivée à Pyrgos en Arcadie; conversation avec l'Éparque de cette ville. — Voyage à Tripolitza.

Je partis de Nancy le 26 décembre 1824. Je m'embarquai à Ancône pour les îles Ioniennes. Je mis pied à terre à Corfou, en mars 1825. Je passai de là à Céphalonie, à Ithaque, et enfin à Zante. Un grand patriotisme anime leurs habitans grecs; mais le gouvernement anglais le

réprime et rend ses effets presque nuls pour la cause de la liberté hellénique.

L'armée égyptienne venait d'opérer son débarquement en Morée et pressait vivement la forteresse de Navarin. Je résolus aussitôt de donner aux amis de l'indépendance toute la mesure de mes sentimens, en choisissant cette place pour mon début. J'eus bientôt des lettres de recommandation pour A. Maurocordato, le comte Theotochi, S. Trecoupi, et pour le général Costa Bozzaris : je mis à la voile le premier mai, amenant un domestique corfiote et 26 Grecs.

Des vents contraires nous ayant obligés de jeter l'ancre à Pyrgos, je me présentai devant le gouverneur de cette ville pour lui demander des renseignemens sur la situation de l'armée ; j'avais appris à Zante qu'elle se trouvait non loin d'Arcadie, et je voulais me hâter de la rejoindre. « Soyez le bien venu, » jeune étranger, me dit ce Grec à figure pa- » triarcale, » et après m'avoir engagé à m'as-

seoir sur un tapis, « il paraît, » continua-t-il, « que vous ignorez les derniers événemens » qui nous jettent dans la consternation; vous » me demandez où est notre armée? Hélas! » elle n'existe plus. Le 19 avril a été un jour de » malheur pour la Grèce. Vous savez qu'Ibra- » him était devant Navarin à la tête de 13,000 » hommes de troupes régulières, et que nos » braves s'étaient réunis pour l'attaquer, sous » les ordres du président Conduriotti; mais ce » patriote tomba malade et forcé de retourner » à Napoli de Romanie, il eut l'imprudence de » donner le commandement à Scourti, marin » habile, mais général ignorant. Tous les ca- » pitaines furent offensés de cette nomination » injuste; néanmoins voyant le danger de la » patrie, ils résolurent d'obéir à leur nouveau » chef. Une bataille décisive ne pouvait plus » être différée. Scourti fit de telles dispositions » que ses capitaines ne purent s'empêcher de » lui représenter « qu'il ne s'agissait pas d'un » combat naval; qu'il fallait s'appuyer sur des

» retranchemens, que ce serait une témérité » extrême d'exposer en rase campagne, une » armée sans bayonnettes, sans cavalerie et » sans canons. » Le général ne voulut rien en- » tendre, et il accepta la bataille le 19 avril. » Il occupait le centre de l'armée complète- » ment à découvert; les autres capitaines s'é- » taient placés sur les ailes, avec la précau- » tion de se retrancher. Ibrahim les attaqua » d'abord, mais il fut repoussé par une fusillade » très vive; s'étant aperçu de la position du » centre, il y dirigea toute son artillerie; la » confusion ne tarda pas à se répandre dans » nos rangs, qui furent ensuite bouleversés » par la cavalerie arabe. C'en était fait des » troupes de Scourti, si Bozzarris et Tzavellas » n'écoutant que leur valeur, ne se fussent » précipités sur les Égyptiens qui faisaient » un massacre horrible des Grecs dispersés. » Je ne crois pas actuellement qu'on puisse » sauver Navarin. Je vous engage à vous » diriger sur la capitale; il est de votre devoir

» d'offrir, avant tout, vos services à notre gou-
» vernement. ».

Je répondis à l'Éparque, que mon intention était de suivre ses conseils; je le priai de me procurer des chevaux, et il le fit sur-le-champ. Je partis pour Tripolitza.

A une heure de Pyrgos, je me trouvai dans une vallée délicieuse, arrosée par les eaux de l'Alphée. Le chant des oiseaux, le parfum des fleurs et le doux murmure du fleuve m'invitèrent à m'y reposer. Quelles sensations s'emparèrent de moi! Je respirais la volupté de la nature..... O pays, autrefois, tant aimé des dieux, m'écriai-je; ô séjour de l'innocence, de l'amour et de la simplicité, je te salue!..... Bosquets fleuris, où sont les nymphes qui vous embellissaient encore?..... et vous, jeunes naïades, pourquoi fuyez-vous ma présence?..... Mais quel bruit harmonieux frappe mon oreille? Pan, aimable dieu des bergers, est-ce toi qui t'avances avec ton chalumeau?..... Hélas! mes illusions s'é-

vanouissent..... je suis dans un désert au milieu de l'Arcadie..... O tyrans, tyrans exécrables, que sont devenues les bergères de ces beaux lieux?..... Elles ont fui pour éviter le déshonneur; mais guidées par la liberté, bientôt elles reviendront se livrer à leurs plaisirs champêtres.....

Je continuai ma route toujours en côtoyant les bords de l'Alphée. Le soir nous arrivâmes dans un petit village où nous reçûmes l'hospitalité d'une pauvre famille grecque. On nous présenta du mouton et des œufs avec du pain noir; nous n'avions ni couteau, ni fourchette; nos mains nous en servirent. Nous nous étendîmes ensuite sur une natte pour attendre le jour. Je ne dormis point.

Dès que l'aurore parut, j'éveillai mes compagnons et nous nous mîmes en marche. Quelques heures après, nous passâmes l'Alphée. Nous touchions à une cabane, quand plusieurs chiens se précipitèrent sur mon cheval : je fus obligé de tirer mon sabre, et je blessai mortellement un de ces furieux animaux. Le maître

du chien entendit ses cris, il accourut, et le voyant baigné dans son sang, il appela des paysans qui travaillaient dans la campagne. Armés de pioche, de pique et de fusil, ces malheureux s'avancent contre nous et veulent nous attaquer. Heureusement que nous aperçûmes une troupe de soldats; nous les attendîmes.

Je racontai au général le motif de la dispute et celui de mon voyage. « Vile canaille, » dit-il aux paysans, « vous voulez ôter la vie » à un homme qui vient combattre pour votre » liberté; hâtez-vous de retourner sur vos » pas, ou j'ordonne à mes gens de vous massacrer. »

Ce brave général se nommait Peta; il me dit qu'il rejoignait l'armée de Petro-Bey; je lui demandai des nouvelles sur les affaires, il ne put rien m'apprendre.

DU 6 AU 11 MAI.

Description de la ville de Tripolitza. — Le prince Démétrius Ipsylanti. — Le colonel Fabvier.

Le 6 mai, nous arrivâmes à Tripolitza. Cette ville est située dans l'ancienne plaine de Mantinée; une muraille l'entoure et la défend d'un coup de main. Elle fut saccagée par les Grecs lorsqu'ils s'en emparèrent en 1821. On n'y voit plus que des ruines.

Ayant appris que le prince Ipsylanti était à Tripolitza, je m'empressai de lui rendre visite. C'est un homme d'environ trente ans, d'une taille médiocre; sa figure, quoique laide, a beaucoup d'expression; il est presque chauve; sa conversation et ses manières sont froides. Venu en Grèce, au commencement de l'insurrection, ce prince aurait pu profiter des idées que les Grecs attachaient aux opérations de son frère Alexandre, pour s'emparer du pouvoir.

On le reçut partout avec un enthousiasme difficile à décrire, mais il ne s'en servit point; et bientôt, il devint la victime de l'intrigue de ceux auxquels il portait ombrage. Il mène depuis longtemps une vie retirée.

M. Graillard, ex-officier français, partage sa solitude.

L'opinion publique, qui se trompe rarement dans ses jugemens, dit Ipsylanti plein de patriotisme et de loyauté. Il accueille bien les étrangers : en 1814 il était capitaine dans l'armée russe.

On m'apprit que quatre officiers français étaient arrivés à Tripolitza. Je volai à leur demeure. L'un d'eux me dit : « Je voyage sous » le nom de Morel, mais je suis le colonel » Fabvier. » — « C'est le plus beau jour de ma » vie, » lui répondis-je, « en serrant avec » transport ce brave militaire dans mes bras. »

M. Fabvier se rend à Napoli de Romanie; les Philhellènes doivent s'enorgueillir de le voir parmi eux.

DU 11 AU 14 MAI.

Route de Tripolitza à Napoli de Romanie. — Mily ou les Moulins. — Fortifications de Napoli. — A. Maurocordato. — L'Ile de Sphactérie tombe au pouvoir des Arabes. — Mort glorieuse du comte Santa Rosa et de deux capitaines Grecs. — Noms des principaux Grecs. — Réponse du sénat à la soumission de deux capitaines qui s'étaient révoltés.

Le 11 mai, je partis de Tripolitza; je traversai la plaine, et, après quatre heures de marche, je m'enfonçai dans les défilés qui conduisent à Napoli.

Le soir, je couchai au bord de la mer, dans un petit village appelé Mily (les Moulins), environ à deux milles de la capitale de la Grèce régénérée.

Le lendemain au matin, j'entrai à Napoli. Cette ville est bâtie au fond du golfe auquel elle a donné son nom, sur une langue de terre où l'on n'arrive que par un chemin resserré

entre la mer et un rocher élevé, sur lequel est située la fameuse forteresse de Palamide, aujourd'hui le Palladium de la Morée. Napoli elle-même est bien fortifiée, excepté du côté du port; mais un petit fort bâti sur un rocher, dans la mer, en défend l'entrée.

A. Maurocordato, pour qui j'avais des lettres de recommandation, me fit un accueil flatteur; il me donna un appartement dans sa maison. Son physique annonce un homme d'esprit; il passe pour être le meilleur diplomate de la Grèce. Le premier rang qu'il occupe dans les affaires lui a fait beaucoup d'ennemis.

Quelques personnes, qui le peignent sous les couleurs les plus noires, assurent que son règne touche à sa fin. Le temps nous éclairera. Il arrive de Navarin. On dit qu'il n'y a pas fait preuve de courage. Voilà les détails les plus circonstanciés sur les affaires qui ont eu lieu.

Le 8, toute l'escadre d'Alexandrie se rangea devant le golfe de Navarin, et tandis qu'elle bombardait les batteries de Sphactérie, Ibra-

him fit débarquer sur cette île des troupes conduites par le renégat Selves, et s'en rendit maître après la mort de Santa Rosa et de deux capitaines hydriotes A. Tzamados et Stavro Solkini.

A. Maurocordato, qui aurait dû rester à son poste jusqu'à la mort, se sauva à bord d'un bâtiment grec qui eut le bonheur de traverser la flotte ennemie.

Le comte Santa Rosa fut tué en faisant le service d'artilleur. Cet ex-ministre jouissait d'une belle réputation bien méritée; victime de son zèle pour la cause sacrée, puisse son nom être conservé dans les annales de la liberté [1] !

[1] Le comte Santa Rosa avait quitté l'Angleterre, fatigué de l'état de nullité auquel il s'y voyait réduit. Il se sentait le moyen de faire de grandes choses. C'est en Grèce qu'il crut pouvoir se rendre utile à la cause de la liberté pour laquelle il avait sacrifié quelques années auparavant sa fortune et ses affections. Reçu froidement

Après A. Maurocordato, les hommes qui jouissent, en ce moment de la plus grande considération, sont :

CONDURIOTTI, président du corps exécutif.

MIAULIS, amiral de la flotte.

SACHTOURIS, vice-amiral.

Le fameux CANARIS.

Les frères TOMBAZIS.

NIKITA ou NICÉTAS, surnommé le Turcophage.

CARAÏSKAKI, général roméliote.

TZAVELLAS, général souliote.

COLLETTI, membre du pouvoir exécutif, ancien médecin d'Ali, pacha de Janina. Il a été longtemps ministre de la guerre, il doit sa for-

par le gouvernement grec, il se borna à demander l'autorisation de suivre l'armée en qualité de simple soldat. C'est comme simple soldat qu'il combattit le 19 avril devant Navarin, et c'est comme simple soldat qu'il entra dans cette place, lorsque l'armée grecque qui protégeait les assiégés étant dispersée, il ne restait aucun espoir de salut à qui s'y trouvait renfermé, et c'est comme simple soldat qu'il fut tué dans l'île de Sphacterie !.....

tune à l'insurrection ; c'est un des plus mortels ennemis de Colocotroni.

S. Trecoupi, roméliote, membre du pouvoir législatif. Il a de grands talens oratoires.

André Zaimis.

Les deux Londos.

Germanos, évêque de Patras.

Notaras.

Costa Bozzaris, frère de l'immortel Marc.

L'évêque d'Arta.

Le général Gouras, gouverneur d'Athènes.

Le comte Teotochi, corfiote, ministre de la justice.

Le comte Metaxa de Céphalonie, ministre de la guerre.

Pappa Flescia ou Grégoire Dikeos, ministre de l'intérieur.

Panajotti Dimitracopulo.

André Anargira.

Anagnosti Deligiani....

Petro Bey.

Le fils de Bombolina.

Mavromicalis,

Et la jeune et belle Mado Mavrojény, qui consacre aux combats une existence qui devrait s'écouler dans les plaisirs, l'amour et la volupté.

Deux capitaines grecs, qui avaient été déclarés traîtres à la patrie, parce qu'ils avaient pris part à la révolte de Colocotroni contre le gouvernement, viennent de rentrer en Morée; ils ont réuni 5 ou 600 hommes et ils demandent au sénat ses ordres pour marcher à l'ennemi. — Le sénat use envers eux d'une sévérité qui pourra nuire à la cause de la Grèce. Sa réponse aux soumissions des capitaines est laconique : « Traîtres, quittez le Péloponèse, ou » nous vous ferons poursuivre et punir exem- » plairement. »

DU 14 MAI AU 1er JUIN.

Capitulation du vieux Navarin. — Le général Roche. — Le président Conduriotti. — Position difficile du gouvernement. — Détention de Colocotroni. — Les troupes régulières. — Capitulation de la forteresse de Navarin. — Conversation du pacha Ibrahim avec un officier Piémontais. — Propositions de Soliman Bey à quelques officiers étrangers. — Leur réponse. — L'Anglais Millingen abandonne les Grecs pour passer dans les rangs de leurs ennemis. — Soliman Bey, ou le colonel Selves. — Ibrahim viole les articles de la capitulation.

Des lettres de Navarin ont été reçues par le gouvernement. Le vieux château a capitulé. La garnison, commandée par un philhellène Américain, M. Jervis, doit arriver incessamment à Napoli. — Les Moréotes murmurent contre la captivité de leurs chefs. — Le sénat a publié une proclamation ; il appelle aux armes tous les citoyens pour secourir la for-

teresse de Navarin. Je ne vois pas qu'on y réponde avec enthousiasme.

M. Roche, général français, est ici depuis un mois. Il a été envoyé par le comité philhellénique de Paris. M. Roche est un homme instruit; il a des sentimens élevés; il est digne de la confiance de la société honorable qu'il représente.

Le président Conduriotti vient de partir pour Hydra. Je lui ai été présenté avant son départ. Il m'a remercié de mon enthousiasme, et m'a dit que le gouvernement profiterait de mes bonnes dispositions.

M. Conduriotti est un homme très simple, sans instruction, mais immensément riche, et sa caisse a été d'une grande utilité.

Le gouvernement est dans une position très difficile; le peuple refuse de prendre les armes si on ne lui rend pas Colocotroni qui est détenu à Hydra. J'espère que le danger de la patrie fera taire les ressentimens, et que bientôt nous verrons arriver ici l'homme qui a déjà deux

fois sauvé la Morée, et qui doit être encore son libérateur.

Tout ce que j'avais entendu dire en France sur la position actuelle de la Grèce, était bien loin de la vérité. Point d'organisation militaire, point d'ensemble dans le gouvernement, fort peu de patriotisme.

Un seul bataillon est organisé à l'européenne, et ce bataillon fait pitié. Les officiers sont tous aussi ignorans que les soldats. M. Rhodius a fait ses études pour être médecin, et il est à la tête de cette troupe! Je dois cependant rendre justice à deux de ces officiers. MM. Garel et Dujourdhui sont d'une valeur éprouvée, et capables de former de bons soldats, s'ils parlaient la langue du pays. Ils étaient l'un et l'autre à la bataille de Peta, où plusieurs de mes compatriotes trouvèrent une mort glorieuse.

LE 27 MAI.

La forteresse de Navarin est au pouvoir des Turcs...

Le 12, les Arabes commencèrent à la bombarder par terre et par mer; ils avaient établi des batteries sur l'Ilot.

Le 14, la garnison fit une sortie; le jeune fils du brave commandant Garel s'empara d'un drapeau, et fut blessé à la figure.

Le 16, les provisions manquaient, il n'y avait plus d'eau; presque tout le monde était malade. Cependant l'espoir d'être secouru par la flotte grecque soutenait encore les assiégés.

Le 17, dès la pointe du jour, les colonnes arabes s'ébranlèrent, on donna l'assaut. Le canon de la forteresse vomit sur les Égyptiens la mort et l'épouvante.

Chacun des soldats grecs était à son poste; les hymnes de la patrie, les chants de victoire enflammaient les courages. Cependant, l'en-

nemi obtient du succès..... La belliqueuse ardeur des Grecs s'en irrite, ils s'élancent, soutenus par l'enthousiasme de leurs chefs. Ce n'est plus un combat, c'est une boucherie; une balle effleure l'épaule du général grec, le jeune Garel reçoit deux coups d'jataghan. Trois Arabes l'entourent; il leur oppose envain son adresse à manier le sabre, il voit son sang couler...... il se croit perdu...... le cri de *Vive la liberté!* le rappelle à lui-même; trois ou quatre moulinets le dégagent; il se retrouve au milieu de ses camarades; l'ennemi fuit de toutes parts.

Le 20, les assiégés proposèrent de négocier, à condition que le feu cesserait sur-le-champ. Un officier piémontais sortit de Navarin en parlementaire. Ibrahim-Pacha lui demanda s'il avait servi Napoléon (c'est la première question qu'il adresse à tous les Européens): sur la réponse affirmative de l'officier, il lui dit: « Eh » bien, que pensez-vous, en comparant l'habillement sale et déguenillé que vous portez » aujourd'hui avec les uniformes brillans des

» armées françaises? » *Le Piémontais lui répondit naturellement que l'habit n'entrait pour rien dans les motifs qui décidaient un militaire à se dévouer à une cause noble et généreuse.*

Ibrahim répliqua : « Quand vous retour-» nerez en Europe, vous rirez bien de tout ce » que les journaux auront dit sur les affaires » que vous aurez vues de vos propres yeux; au » moins vous pourrez assurer qu'Ibrahim ne » mange pas la chair humaine, comme on le » prétend dans ce pays. »

Là-dessus l'officier traita de la capitulation, et il fut décidé que le vingt-trois les Grecs sortiraient de la forteresse, et s'embarqueraient sur des bâtimens neutres pour Calamata [1].

[1] Soliman Bey est un homme de 45 ans environ. Officier dans l'armée française jusqu'en 1815, la chûte de Napoléon le priva de l'unique moyen d'existence qu'il connut, le service militaire. Après avoir cherché vainement à se créer une nouvelle existence dans sa patrie, il émigra et se rendit en Égypte où il obtint de Mehemet Ali d'instruire quelques Arabes à l'européenne. Lorsqu'il les fit manœuvrer devant le Pacha, celui-ci se décida à

Le jour indiqué, la garnison mit bas les armes, et les Arabes entrèrent dans Navarin.

Ibrahim-Pacha fit proposer à plusieurs officiers, par Soliman-Bey (l'ancien colonel Selves), de passer à son service. « Le noble Ibrahim, » leur dit-il, vous offre des rangs honorables » dans son armée. On dit en France que le » parti des Grecs est celui de la belle cause; » cela se peut, mais elle est perdue, et notre » prince vous accordera des appointements » bien plus considérables que ceux dont vous » jouissez. »

« Colonel, ce n'est point l'or des Grecs que » nous sommes venus chercher, répondirent » ces braves, c'est leur liberté que nous vou-

former des troupes régulières, et il nomma Soliman (alors se faisant appeler colonel Selves) instructeur[1] général; mais cela n'aurait eu qu'une durée précaire; Soliman le sentit, et il demanda d'être instruit dans la religion de Mahomet, disant que le prophète lui était apparu en songe et lui avait ordonné d'ouvrir les yeux à la vraie lumière. C'est ainsi qu'il obtint le rang de Bey et le commandement d'un régiment.

» lons, et pour laquelle nous combattrons jus-
» qu'à la dernière goutte de notre sang. Vous,
» servez un tyran et puissiez-vous oublier au
» milieu des trésors d'Ibrahim la honte d'a-
» voir confondu l'honneur de porter l'uni-
» forme français avec tout l'opprobre d'un
» turban. »

Cette fierté plût au renégat; les officiers européens conservèrent leurs armes.

Un docteur anglais, M. Millingen demanda à Soliman Bey quelle était la solde des médecins dans l'armée égyptienne; on lui répondit qu'elle était de 550 piastres par mois. Le jeune anglais dit qu'il n'en recevait que 500 des Grecs, et pria qu'on le conduisit au Pacha. Soliman le fit accompagner par un sous-officier, mais il lui lança en même-temps un regard de profond mépris [1].

[1] Ibrahim Pacha paraît avoir une trentaine d'années, son regard est doux et gai; il n'annonce pas la férocité qui est au fond de son cœur.

Les troupes grecques furent embarquées pour Calamata, où elles se rendirent sous l'escorte de deux goëlettes, l'une autrichienne, et l'autre française, l'*Amaranthe* qui était arrivée d'Alexandrie avec le trésor d'Ibrahim..... Avec le trésor d'Ibrahim!!!!

Ce pacha, contre la foi du traité, retint prisonniers les deux généraux grecs.

DU 1er AU 9 JUIN.

Marche d'Ibrahim sur Calamata et Arcadie. — Les Philhellènes de Colegno et de Crosse. — Colocotroni est mis en liberté. — Cérémonie religieuse à son arrivée à Napoli. — Il jure de mourir ou de sauver la patrie. — Notice sur ce général. — Prise d'Arcadie et de Calamata. — Mort du ministre Papa Flescia. — Argos. — Mycène. — Le tombeau d'Agamemnon. — La belle Grecque.

Énorgueilli par les avantages qu'il a obtenus à Navarin, Ibrahim s'imagine qu'il sou-

mettra tout le Péloponèse avec la même facilité. Il a divisé son armée en deux colonnes; l'une marche sur la ville de Calamata, défendue par les Mainiotes; l'autre s'avance dans l'Arcadie, contre la position de Crémidi qui est occupée par Dikéos.

MM. De Colegno, ex-aide-de-camp du prince Carignan, et De Crosse, ex-officier français sont arrivés ici. Ces philhellènes étaient dans la forteresse de Navarin; ils joignent à la bravoure les qualités les plus aimables.

LE 6 JUIN.

La voix de la patrie s'est fait entendre. Colocotroni est libre, et toutes les craintes s'évanouissent.

Ce matin, on s'est réuni dans le temple du Seigneur, et, après de longues prières, le ministre présentant l'Évangile à Colocotroni, lui a ordonné de jurer qu'il servirait la patrie avec fidélité. Celui-ci lui a répondu en élevant la voix avec force : « que tous les membres du

» gouvernement commencent par faire le
» même serment, et, alors, je le ferai. »

Aussitôt Colletti s'est avancé et a juré. Ils ont tous suivi son exemple, et Colocotroni n'a plus balancé, il a juré de mourir ou de sauver la patrie ! Il a parlé au peuple. Je n'ai jamais vu un pareil enthousiasme.....

Avant de quitter le temple, tous les membres du gouvernement ont embrassé le général. Cette scène a été vraiment attendrissante.

Colocotroni fameux chef de kleftès (voleurs) peut avoir 68 ans, mais il jouit encore de toute la vigueur et de toute l'activité nécessaires au genre de vie qu'il a embrassé. Sa taille est de 5 pieds 6 pouces, son visage est maigre, il a le regard fixe et dur ; une énorme moustache noire, et des cheveux flottants; il porte toujours une ceinture garnie d'un poignard et de deux pistolets. Tout en lui annonce un homme de guerre.

Il était prisonnier, à Hydra pour avoir voulu

renverser le gouvernement, et il est probable qu'on lui eût fait son procès sans le danger imminent de la Morée.

Colocotroni connaît son pouvoir, il va marcher contre les Arabes; l'avenir nous prouvera s'il a laissé, comme il l'a dit lui-même, *toutes ses haines dans la mer, en venant d'Hydra à Napoli de Romanie.*

Colocotroni a toujours été indépendant; retiré sur les plus hautes montagnes quand les Turcs étaient maîtres de sa patrie, souvent il descendait dans la plaine avec ses braves, et portait la terreur dans les villes.

Forcé de quitter le théâtre de ses exploits, il passa dans les îles Ioniennes, où il prit du service en attendant le jour de la vengeance. Ce jour ne tarda pas à briller et Colocotroni vola vers ses rochers tant regrettés. Son nom et sa réputation firent accourir près de lui des milliers de paysans qui étaient résolus de vaincre ou de mourir; et, bientôt, il eut une armée nombreuse.

La victoire ne l'a jamais abandonné. La destruction de plusieurs armées, la prise de plusieurs villes, lui assurent une place dans l'histoire.

Colocotroni au faîte de la grandeur se laissa égarer par l'ambition; et, avec cette même armée qui avait détruit les phalanges turques, il voulut détruire le gouvernement.

On vit alors les Grecs s'entretuer avec un acharnement inoui. Les passions se déchaînèrent et la malheureuse Morée fut le théâtre d'une guerre civile qui ranima le courage de ses ennemis, et qui devait lui être bien fatale.

Dans cette lutte sanglante, Colocotroni perdit un de ses fils, et bientôt après, réduit à la plus grande extrémité, il se remit à la discrétion du gouvernement qui l'envoya prisonnier à Hydra.

Pendant ce temps, les Arabes bloquèrent la forteresse de Navarin et la forcèrent à capituler.

Le peuple demandait Colocotroni et le gou-

vernement rejetait les vœux du peuple. L'ennemi profitant de cette mésintelligence, faisait des progrès rapides.

Enfin, Colocotroni fut délivré. J'ai été témoin des transports du peuple, et ses transports annoncent la victoire, quoique les Arabes aient été vainqueurs jusqu'à ce jour.

Je viens d'être présenté à cet homme extraordinaire qui m'a serré la main en me disant : « qu'il voudrait me voir au camp et non pas » à la ville : que ce n'était point sous les murs » de Napoli qu'on pouvait être utile à la Grèce, » mais en présence de l'ennemi. » Je lui ai répondu que j'étais prêt à me sacrifier pour sa patrie. *Bravo! bravo! s'est-il écrié en me frappant sur l'épaule.*

Les Arabes se sont emparés de Calamata et d'Arcadie qu'ils ont réduites en cendres. Les Mainiotes ont lâchement abandonné la première de ces villes; et le malheureux Dikéos s'est fait tuer en défendant l'autre.

En allant de Napoli à Argos, on traverse une plaine très vaste et très fertile.

Cette ville est située au pied d'une montagne sur le sommet de laquelle est une espèce de forteresse bâtie sur les ruines du château de l'ancienne Argos. C'est là, qu'Ipsylanti se jeta avec une poignée de braves, pour arrêter toute une armée, lorsqu'en 1822 les Turcs pénétrèrent en Morée, au nombre de 30,000 combattants.

Argos a été deux fois la proie des flammes. Le fleuve *Inachus* arrose son territoire; à trois heures de la ville, sur la route de Corinthe, on trouve les ruines de Mycènes, et à peu de distance des ruines, le tombeau d'Agamemnon. Mon nom y est gravé sur le marbre auprès de celui d'un fameux écrivain français.

Un de mes amis m'a présenté dans une famille grecque, et je ne suis point encore revenu de mon étonnement et de mon admiration. Est-ce une divinité ou bien une mortelle

qui s'est offerte à ma vue?...... Dieux! que de beautés! que de grâces! que de candeur!...... Quel regard! que de charmes! On dirait que son sein est le berceau de l'amour et de la volupté....... Argos énorgueillis-toi! Hélène n'était point aussi belle! combien je suis ému! je la vois encore placer une de ses jolies mains, sur son cœur (usage grec), et de l'autre me présenter du café. La modestie la fait rougir...... Ah! ne rougis pas, fille de l'amour..... mes yeux ne peuvent t'offenser; ils admirent un chef-d'œuvre de la nature.

En 1819, un aga féroce, frappé de la beauté d'une sœur de cette jeune grecque, l'arracha, sans pitié, des bras de sa mère, et la lui rendit ensuite,....... déshonorée!

Souvent ces barbares dominateurs commettaient de semblables attentats, et l'on ose regarder encore les Grecs comme des révolutionnaires!...... ô honte! ô infâmie!

DU 9 AU 29 JUIN.

Mort de Bombolina. — Paroles mémorables de cette héroïne. — Colocotroni dans les défilés de Léondari. — Départ de l'auteur pour rejoindre ce général. — Sages conseils de Colocotroni au gouverneur de Tripolitza. — Réponse qu'il reçoit. — Maladie de l'auteur; il reçoit l'hospitalité d'une famille grecque. — Ibrahim force le défilé de Léondari. — Défense héroïque du fils de Colocotroni. — Scène affreuse. — Incendie de Tripolitza. — Retraite sur Argos. — Retour de l'auteur à Napoli. — L'armée d'Ibrahim dans la plaine d'Argos. — Bataille des Moulins. — Le courage et le sang-froid d'Ipsylanti. — Destruction d'Argos. — Escarmouche avec la cavalerie arabe. — Ibrahim se retire sur Tripolitza.

L'illustre Laskarina Wouvlina (Bombolina), cette héroïne de la Grèce, vient de périr victime d'un de ses compatriotes : elle avait un fils qui brûlait d'amour pour une jeune fille de Speccia qui l'aimait beaucoup aussi. Laskarina la demanda à ses parents qui répondirent qu'elle était promise à un autre, et que

jamais elle n'appartiendrait au jeune Wouvli.

Wouvli était capitaine d'un bâtiment de guerre; son amante lui écrivit qu'elle était décidée à partir avec lui, pour se soustraire à la tyrannie de ses parens. L'amoureux capitaine ne prévoyant pas le malheur que sa présence devait causer, obéit à sa maîtresse, et se hâta de voler à Speccia. Il croyait que tous ses vœux étaient accomplis et que le bonheur l'attendait. Hélas! combien il se trompait! Le bonheur devait le fuir pour toujours. Il arrive.... Il parle secrètement à sa Pénélope, et le soir même il la conduit dans la maison de son illustre mère pour y attendre le moment du départ. Le vent était contraire !.......

Les frères de la jeune fille s'aperçurent bientôt de cette fuite inattendue. Soupçonnant Wouvli, puisqu'ils avaient appris son arrivée, ils réunirent leurs amis et se rendirent à la maison de Bombolina, en demandant leur sœur à grands cris.

Le jeune Wouvli parut à la croisée, et as-

sura qu'ils se trompaient, qu'il n'avait point enlevé leur sœur. « Nous voulons entrer, » s'écrient-ils tous à la fois, « nous voulons vi-
» siter la maison, nous savons très bien qu'elle
» y est cachée. » La mère de Wouvli entendit ces cris; elle ouvrit la porte, et s'offrant à la fureur des parents de l'amie de son fils, « vous
» voulez entrer, » dit-elle, « je vous le défends :
» ne vous inquiétez pas du sort de votre sœur :
» elle aime mon fils ; elle en est aimée; elle est
» ici dans ma maison; et, en dépit de votre
» tyrannie, elle deviendra son épouse. »

A peine eut-elle achevé ces mots, qu'un des frères lui tira un coup de pistolet, et la fit tomber morte à la porte de sa maison. Le capitaine Wouvli parut alors, et adressa les reproches les plus sanglants au meurtrier de sa mère. La sensible Pénélope, oubliant son propre danger, et croyant que son amant allait être assassiné, s'élança près de lui, et se précipita dans ses bras en présence même de ses frères. L'infortunée! Elle reçut un coup de

poignard de celui qui venait de tuer la mère de son ami, et elle exhala son amour avec son dernier soupir ! ! !

Il fallut désarmer le fils de Bombolina ; on le conduisit à bord de son bâtiment, où il tomba dangereusement malade. Quand il fut rétabli, il jura une haine éternelle à tous les hommes dont il avait tant à se plaindre, et il résolut de mourir en faisant le corsaire. Depuis ce moment il est la terreur des bâtimens turcs, et quelque fois aussi des autrichiens.

Laskarina Bombolina était l'épouse d'un riche capitaine tué, avant l'insurrection, en combattant contre des Algériens.

Dès que le cri de liberté se fit entendre en Grèce, elle arma une petite escadre, et forma le blocus de Napoli. Son fils aîné fut tué à Argos dans le courant de mai 1821, en combattant comme un héros contre les troupes de Kiakhaia de Morée. Elle annonça cette perte au conseil de Speccia par ces mots : « Mon fils » est mort, mais Argos est à nous. » Paroles

mémorables qui rappellent celles des femmes Spartiates de l'antiquité. ἢ τᾶν ἢ ἐπὶ τᾶν *Avec ou dessus.* — Une de ses filles épousa le fils de Colocotroni qui fut tué par les Grecs à Tripolitza, lorsque ce général se révolta contre le gouvernement.

Bombolina avait abandonné les affaires pour se retirer à Speccia, sa patrie.

Colocotroni, malgré sa popularité, n'a pu réunir plus de 2000 hommes. Il s'est placé avec son fils Gennéos dans les défilés de Leondari qui sont entre Calamata et Tripolitza.

J'ai fait connaissance avec un général grec qui a été officier dans l'armée française, et je me suis décidé à partir avec lui pour rejoindre l'armée de Colocotroni. J'en ai fait la demande au ministre de la guerre, qui m'a donné un ordre de départ. Il a joint à cet ordre une lettre dans laquelle il me félicite sur mes sentimens patriotiques et m'assure que, plus tard, je serai récompensé de mon enthousiasme et de mes sacrifices.

Je ne demande aucune récompense, je trouve dans mon cœur le prix de mon dévouement.

L'idée que je vais combattre contre le despotisme le plus affreux, échauffe mon imagination et enflamme mon courage à un tel point que je ne craindrais pas de m'élancer seul au milieu de l'armée turque. Ah ! si mon bras pouvait être utile à la Grèce!... Eh! pourquoi ne nourrirais-je point une si douce espérance? Je marche à l'ennemi; nous verrons !

LE 11 JUIN, A TRIPOLITZA.

Je viens d'arriver à Tripolitza. Le prince D. Ipsylanti doit partir dans trois ou quatre jours pour rejoindre aussi Colocotroni. Il nous a proposé de l'attendre et nous le lui avons promis.

Le gouverneur a reçu à l'instant même des dépêches qui lui annoncent que les vivres manquent à l'armée et que les soldats de Colocotroni désertent en grand nombre.

Ce général conseille de détruire la muraille

qui entoure la ville de Tripolitza. « Cette mu-
» raille, » écrit-il, « inutile à nous-mêmes,
» serait d'un grand avantage aux Arabes qui
» sauraient la défendre et qui s'établiraient
» ainsi dans le centre du Péloponèse. Démo-
» lissez donc ces fortifications dangereuses ;
» que les enfants, les femmes et les vieillards
» se retirent sur les montagnes de Caritène,
» et qu'il ne reste que les hommes en état de
» porter les armes. »

Le gouverneur a répondu que loin de détruire les remparts existants, il faudrait au contraire en élever de nouveaux.

LE 20 JUIN.

Je relève d'une maladie affreuse; et sans doute je n'existerais plus si une famille grecque de Calamata ne m'eut recueilli chez elle, et ne m'eut prodigué les soins les plus touchants. Elle était composée du père, de la mère et de deux filles. La cadette âgée de quatorze

ans me présentait les remèdes que ses parents préparaient, et adressait à *la Panaia* (Sainte-Vierge), des prières pour mon rétablissement.

Je n'oublierai jamais ses beaux yeux bleus ombragés par de longs cils noirs, se fixant avec inquiétude, tantôt sur moi, et tantôt vers le ciel qu'elle implorait; cette bouche, ces bras, toute cette figure enchanteresse qui comme un ange m'apparut à Tripolitza,..... Dieu sait si jamais au milieu des malheurs de la Grèce, je retrouverai cette famille. Oh! quel serait mon bonheur si je pouvais lui prouver toute ma reconnaissance!

LE 21 JUIN.

Nous partirons demain. Colocotroni a expédié un courrier pour demander des secours. Il est vivement pressé par les Arabes.

LE MÊME JOUR AU SOIR.

Des cris affreux m'ont éveillé! on dit que les

Arabes sont aux portes de la ville...... Il n'est que trop vrai ! Colocotroni a été battu et l'armée ennemie s'est fait jour à travers les défilés de Leondari. Son fils avec 800 hommes a fait une belle, mais vaine résistance à 4000 Arabes durant plus de huit heures.

Le gouverneur de Tripolitza a fait ordonner aux femmes et aux enfants de sortir de la ville. Toutes les personnes en état de porter les armes doivent attendre jusqu'au lendemain.

Quelle scène déchirante ! Il est nuit..... Chacun en pleurant s'empresse de quitter sa maison en emportant ce qu'il a de plus précieux. On cherche à se soustraire à la mort et au déshonneur. Que de familles dans la désolation ! Que de belles femmes sans asile et sans protecteurs ! A combien de maux vont être exposées ces innocentes créatures ! Combien il me serait agréable de prodiguer mes soins à la famille C***, cette famille si hospitalière ! Mais l'honneur m'ordonne de rester auprès du prince et malgré les sentiments qui m'agitent, il faut re-

noncer à l'espoir d'être utile à ces malheureuses victimes de la guerre. O Dieu ! veille sur mes jeunes amies.... Ne permets pas que ces Grecques si belles, si sensibles, si dignes de faire le bonheur d'un époux, soient livrées à la passion brutale d'un Égyptien !......

LE 22 JUIN.

Nous avons passé la nuit dans la plus grande anxiété. A chaque instant, nous croyions voir arriver l'ennemi, et nous n'avions aucun moyen de défense.

Ce matin après avoir décidé que l'on mettait le feu à la ville, nous sommes partis pour Argos.

A chaque pas, nous rencontrions des familles qui nous faisaient pitié ; mais, qu'il est cruel ce sentiment quand il est inutile !

A midi, la chaleur était dévorante ; nous nous arrêtâmes dans une cabane abandonnée. Nons n'avions que très peu de pain et tout le

monde s'adressait à nous pour en avoir; nous donnâmes le nôtre à une famille qui nous parût la plus intéressante, et nous dinâmes avec des œufs seulement.

La nuit nous surprit dans les montagnes qui dominent la plaine de Tripolitza.

Cette ville brulait. Les flammes, qui s'élevaient du milieu de ses murs, se détachaient sur les flancs obscurs du Ménale, et portaient au loin la tristesse et l'horreur.

Sa population et celle de plusieurs villages, répandues dans les forêts, contemplaient dans un morne silence, cet affreux spectacle.

Accablés de fatigues, de malheurs, ces infortunés ne parlaient plus. Des cris sourds s'échappaient, par fois, de leur sein; les pleurs de l'innocent, déchirant la mamelle desséchée de sa mère, les hurlements des chiens répandaient au loin la terreur.

O vous, rois, ministres, que ne pouvais-je vous transporter au milieu de cette scène de douleurs! vos cœurs, sans doute, se seraient

émus. « Quel est donc le crime de ces malheu-
» reux, » vous seriez-vous écriés, « pour mé-
» riter un tel supplice?... Ils ont voulu avoir
» un gouvernement comme celui dont jouissent
» nos sujets, et ils veulent être chrétiens..... »

Nous arrivâmes, avant le jour, aux Moulins (Mily) avec plus de 4,000 personnes presque toutes femmes ou enfants. Nous établîmes notre bivouac dans un jardin.

Le 23 je m'embarquai pour Napoli. J'y trouvai tout le monde dans la consternation.

On avait cru que le salut de la Grèce était entre les mains de Colocotroni, et l'armée de Colocotroni était dispersée. Les Arabes s'avançaient vers la capitale.

Le danger était imminent, on prit alors des mesures assez vigoureuses; on força les soldats à sortir de la ville, et D. Ipsylanti, ayant réuni cent cinquante hommes, résolut de mourir pour la patrie.

Les Moulins dont j'ai déjà parlé, sont un petit village situé sur les bords de la baie de

Napoli et dominé par une haute montagne. Ils sont sur les ruines de Lerne. Les sources abondantes d'une excellente eau, en formaient un point fort intéressant pour les Grecs. Ipsylanti voulut donc le défendre à quelque prix que ce fut. Il se retrancha dans les jardins sur le bord de la mer.

Le 25 les Arabes se présentèrent mais leurs colonnes se dirigèrent sur Argos.

Ibrahim Pacha qui se trouvait à l'arrière-garde s'étant arrêté sur la montagne avec deux bataillons pour s'y reposer, quelques balles grecques l'avertirent qu'il n'était point en sûreté. Alors, il ordonna à ses troupes d'attaquer les Grecs et de les enlever à la baïonnette.

J'étais à Napoli d'où l'on observait tous les mouvemens de l'ennemi. Je partis aussitôt pour rejoindre Ipsylanti, avec 60 soldats réguliers, M. Morri, Italien; M. Maye, Grec, secrétaire des affaires étrangères et le jeune Garel.

Le père de ce brave jeune homme qui nous accompagna jusque sur les bords de la mer

lui dit en l'embrassant : « Adieu, mon ami, » souviens-toi que tu es le fils du vieux commandant Garel. » Exhortation digne d'un soldat blanchi sous les drapeaux français !

Lorsque nous arrivâmes, l'affaire était très chaude, les Arabes avaient déjà pris le premier retranchement, et les Grecs commençaient à désespérer de la victoire. Notre arrivée inattendue leur rendit la confiance. Nos braves soldats s'élancèrent sur l'ennemi, et en moins d'une demi heure, il fut chassé et obligé de se retirer en désordre.

Un capitaine Grec jeta son fusil et les poursuivit le sabre à la main. Une balle effleura ma cuisse droite et alla s'enfoncer dans celle d'un aide de camp d'Ipsylanti.

Ibrahim rejoignit le gros de son armée qu'il fit manœuvrer tout le soir.

Un bâtiment Hydriote, mouillé près de nos retranchemens, contribua au succès de cette affaire. Il eut pourtant fait beaucoup plus de mal aux Arabes, s'il n'eut pas craint de s'ap-

procher du rivage pour mitrailler de plus près le flanc de l'ennemi.

Nous nous attendions à être attaqués de nouveau et avec des forces supérieures.

Il y avait trois retranchements. M. Morri; Themistocle Maye; le jeune Garel; Stanislas Sadoski, Polonais, et moi avec trente Grecs, nous occupions celui où les Arabes devaient porter les premiers coups.

A minuit, quelques cavaliers passèrent à très peu de distance de notre poste; nous crûmes que le combat allait commencer, et nous tressaillîmes d'une vive joie! « Vils esclaves, lâ-
» ches Arabes! » s'écriait le jeune Garel, « arrivez
» donc!... » Peut-être que cette apostrophe d'un brave défenseur de la liberté a frappé l'oreille d'un de ces misérables Chrétiens qui sont à la solde d'Ibrahim. Les autres retranchemens étaient aussi sur le *qui vive!*

Ipsylanti fit sa ronde, il vint près de moi avec M. De Crosse, et m'ayant appelé à l'écart, il me dit ces propres paroles. « Je crois que

» nous serons attaqués cette nuit par toute
» l'armée Arabe, faites votre devoir; et quand
» vous serez obligé de céder au nombre, ne
» vous laissez pas couper, repliez-vous sur le
» second retranchement, nous nous réunirons
» alors. Nous sommes ici une poignée de bra-
» ves, pouvant compter les uns sur les au-
» tres; nous mourrons; mais nous vendrons
» chèrement notre vie. »

Ce langage d'Ipsylanti me fit réfléchir sur notre position. Nous n'étions, en effet, qu'une poignée de soldats, et nous avions devant nous 6000 ennemis.

Séparés de Napoli par une baie très large, nous enapercevions les remparts, mais pas une barque pour notre salut, en cas de revers!

Je communiquai mes pensées à M. Morri, nous nous embrassâmes, et, nous attendîmes avec impatience le moment de l'attaque...... Moment de gloire ou d'anéantissement!.... Mais les Arabes marchèrent sur Napoli, incendiant les villages et les oliviers; et la mal-

heureuse ville d'Argos que nous ne pouvions défendre, devint le théâtre de leur rage infernale.

Le moment du danger étant passé pour les Moulins, je m'embarquai sur le champ pour la Capitale.

A peine arrivé, je me présentai au gouvernement avec plusieurs officiers étrangers, pour demander des chevaux. On nous en fit donner, et nous sortîmes de la ville au nombre de cinquante. Nous escarmouchâmes avec la cavalerie Arabe, et nous rentrâmes exténués de fatigue.

Le lendemain l'ennemi avait disparu ; nous fûmes à la découverte jusqu'à Argos, et nous revînmes avec la conviction qu'il s'était retiré sur Tripolitza. En effet, il avait pris cette route, et il y arriva deux jours après.

DU 29 JUIN AU 12 JUILLET.

Réflexions sur les succès d'Ibrahim. — Assassinat d'une jeune et jolie Grecque. — Massacre d'un prisonnier. — Conduite noble et généreuse du comte Metaxa envers une esclave Turque. — Le colonel Fabvier est nommé chef des troupes régulières.

Quel était le projet d'Ibrahim en s'avançant sous les murs de Napoli de Romanie? Comptait-il sur quelque trahison? ou bien était-ce pour nous braver jusque dans la capitale? Le fait est que personne ne pourra s'imaginer comment, avec si peu de troupes, 6000 hommes seulement, ce général a eu l'audace de s'aventurer dans les défilés, et encore moins comment les Grecs n'ont point exterminé jusqu'au dernier de ses soldats. Les bayonnettes ont opéré ce miracle.

Les Grecs, accoutumés à se battre contre des bandes indisciplinées, ne peuvent tenir contre des troupes régulières, ayant à leur tête des officiers remplis de bravoure et d'expérience.

Si le Pacha, au lieu de retourner à Tripolitza eut donné l'assaut à Napoli, je ne sais s'il n'aurait pas réussi à s'en emparer, tant la consternation était grande.....

Je présume qu'à présent il se retirera à Navarin ou à Modon en attendant de nouvelles forces; lorsqu'elles seront arrivées, nous le verrons encore probablement sous les murs de Napoli.

Ipsylanti est le seul de tous les généraux Grecs qui ait entrepris de harceler l'arrière-garde d'Ibrahim Pacha.

La frégate française, *la Sirène*, fut témoin de la bataille des Moulins; il y avait à son bord, l'Amiral, et un des aides de camp de l'ambassadeur de France à Constantinople.

Quand l'armée Arabe vint à Napoli, toutes les familles d'Argos et de Tripolitza étaient campées hors la ville sous les murs de la forteresse, et le gouvernement craignant un siége ne voulait pas les recevoir.

Les hommes pouvaient seuls entrer dans Napoli et en sortir.

Une jeune et jolie Livadienne craignant de tomber au pouvoir de l'ennemi, s'habille en homme et se présente devant les soldats qui gardaient la porte.

A sa démarche timide et embarrassée la sentinelle la reconnut et lui défendit d'entrer.

La belle Grecque s'armant d'un courage funeste, se précipita dans la foule et tenta de braver la défense qu'on venait de lui faire. Pouvait-elle penser qu'elle recevrait la mort d'un de ses compatriotes ! Elle était déjà dans la rue, lorsqu'un soldat la saisit par le bras, et sans être arrêté par ses charmes, ni par son innocence, lui plaça son pistolet sur la poitrine et eut la barbarie de faire feu !....

Le lendemain je vis le cadavre de cette malheureuse femme..... hélas ! on l'avait prise pour un espion.

Ce jour là on arrêta tous les Arabes prisonniers, pour les fusiller, disait-on ; un d'eux

vint se jeter à mes pieds, et me supplia de le sauver. Je le cachai dans ma chambre, mais il en fut arraché quelques minutes après par des soldats qui le massacrèrent dans la cour même de la maison de Maurocordato.

Ils me demandèrent alors si j'étais l'ami d'Ibrahim puisque je voulais sauver ses soldats.

Je me rendis au corps exécutif ou j'exposai cette affaire telle qu'elle était arrivée : On m'approuva...... on me blâma..... en sortant du sénat, je vis plus de deux cents Grecs qui entouraient une Turque d'une beauté ravissante. Elle semblait mépriser leur fureur. C'était une des esclaves d'un ministre tué en Arcadie, Dikeos, qui avait le plus mérité son amour et son estime. Mais elle était Turque et l'on voulait du sang!.....

Les forcenés qui la trainaient dans les rues, lui jetaient de la boue.....

Je ne pus résister à mon indignation; je rentrai au corps exécutif où je parlai avec horreur contre de semblables attentats.

Le comte Metaxa sortit avec moi ; nous rejoignîmes cette multitude inhumaine. « Que » faites-vous, s'écria le comte, pouvez-vous » outrager ainsi un être faible et sans défense? » *C'est une Turque! C'est une Turque!* criait-on de tous côtés ; *la mort, la mort!...* — « *Oui,* » *mort aux Turcs, mais respect et protec-* » *tion aux femmes, victimes innocentes de la* » *guerre.* »

Nous nous approchâmes de la prisonnière que nous engageâmes à nous suivre; nous la conduisîmes chez le ministre, et pas un Grec ne dit une parole.

Pour éviter de pareilles scènes, le gouvernement fit publier qu'on allait arrêter toutes les femmes Turques et les mettre en lieu de sûreté jusqu'à nouvel ordre.

Le peuple crut qu'elles seraient bientôt à la merci de sa fureur, et sans songer qu'on ne prenait ces mesures que pour les soustraire à sa rage, toujours si dangereuse dans un moment de trouble et de danger, il ne

s'opposa point à l'ordre du gouvernement.

Toutes ces malheureuses furent arrêtées, et mises dans une maison sous une garde de soldats réguliers; mais dès qu'Ibrahim se fut retiré, on leur rendit la liberté.

Le même jour de mon retour des Moulins à Napoli, espérant d'être utile à quelques familles que j'avais connues à Tripolitza, et particulièrement à la famille C***, je sortis de la ville avec un jeune Anglais, M. Emerson, et je cherchai, dans le camp, les personnes qui m'intéressaient. J'y trouvai la famille à la position de laquelle Ipsylanti et moi avions été si sensibles sur la route de Tripolitza à Argos. Les dames me supplièrent de les faire entrer dans Napoli. Je leur promis de faire tout ce qui dépendrait de moi à ce sujet, en les prévenant pourtant que la chose était très difficile. A peine les avais-je quittées pour parler à Maurocordato, que deux Grecs qui étaient sur les remparts, nous tirèrent des coups de pistolets. Une balle effleura le bras du jeune Anglais.

Nous menaçâmes alors les Grecs de nos sabres, et ils nous crièrent de venir à eux. Nous ne jugeâmes pas à propos de nous rendre à leur invitation; nous continuâmes notre chemin, et nous touchions au pont-levis, au moment où ces deux Grecs nous atteignirent le jataghan à la main. Il fallut se défendre; nous les désarmâmes; on nous entoura et je dis que j'ignorais le motif d'une semblable aventure, à moins que ces hommes ne fussent jaloux de ce que nous venions de parler à de très jolies femmes. Nos agresseurs répondirent qu'ils nous avaient pris pour des Autrichiens, pour ces monstres qui livrent la Morée à Ibrahim. Quand ils surent qu'ils s'étaient trompés, ils nous accablèrent d'excuses.

Mais nous ne fûmes pas dupes de leurs protestations. Les Grecs tiennent beaucoup à l'honneur de leurs femmes et de leurs filles, et ils ont de grandes raisons pour être mécontents des étrangers à cet égard.......

On voit que mon journal est écrit sans par-

tialité..... On ne doit pas considérer, comme le dit M. Pouqueville, le caractère grec, tel qu'il est aujourd'hui; il n'est que ce que l'ont fait les tyrans. Mais on doit songer aux réformes heureuses qu'il peut éprouver. C'est là le but principal des réformateurs.

Je parlai à Maurocordato du désir que j'avais de faire entrer mes protégées dans la ville. Il me donna une lettre pour le ministre de la police, et celui-ci me dit qu'il lui était impossible de me donner un ordre par écrit, mais que je pourrais, à la nuit, faire embarquer cette famille et l'amener au port où se trouverait son secrétaire qui leverait les difficultés.

Ce qui fut dit, fut fait. Le soir même, je pris une petite barque, et deux heures après nous arrivâmes au port.

Cette famille était composée de deux dames, d'un prêtre, et de trois jolis enfants. Une de ces dames était de Sparte (Misitra), et se trouvait veuve depuis six mois. Je leur donnai ma

chambre, en attendant que je pusse leur en procurer une seconde.

Je n'ai pas eu le bonheur de rencontrer la famille C***. Elle s'est probablement embarquée pour une des îles de l'Archipel.

DU 30 JUIN.

Le colonel Fabvier a été nommé chef des troupes régulières.

Le Sénat s'est réuni sur la place, vis-à-vis le gouvernement; l'évêque a fait des prières et a présenté l'évangile au colonel Fabvier qui a juré de servir la Grèce avec fidélité.

Le régiment était sous les armes. Fabvier portait l'uniforme français et toutes les décorations qu'il a gagnées sur le champ de bataille; le comte Metaxa s'est adressé aux troupes et leur a dit : « Soldats, sans doute vous êtes éton-
» nés de voir M. Fabvier prendre sur vous
» le commandement, étant revêtu d'un uni-
» forme français; mais, dès aujourd'hui ce

» brave militaire compte parmi les enfants de » la Grèce, et, désormais vous le verrez cou- » vert du simple habillement des Hellènes. »

En effet, le lendemain, le colonel parut à la parade avec une veste et un gilet de drap, couleur écarlate, couverts de simples broderies; un jupon blanc très large et avec beaucoup de plis, qu'on nomme fustanelle; une ceinture en soie bleue dans laquelle il y avait un poignard, et deux pistolets; de grandes guêtres du même drap que la veste, un bonnet rouge ressemblant à celui d'un cardinal, les cheveux rasés sur le devant de la tête et un sabre recourbé à son côté.

Ma santé est détruite; une fièvre brûlante me dévore, je vais voyager pendant quelque temps; le changement d'air me rétablira sans doute.

DU 12 AU 20 JUILLET.

Arrivée de l'auteur à Hydra. — Il est présenté à Miaulis, à Tombazis. — Il dîne avec Canaris. — Il se rend à Poros, à Égine et à Salamine.

Je suis arrivé hier à Hydra. La construction de la ville donne une idée du génie sauvage de ses habitants. Presque toutes les maisons sont bâties sur des rochers très élevés, et ce n'est pas sans difficulté qu'on parvient à quelques-unes. Il faut monter un long escalier pratiqué dans le roc pour arriver à celles de Miaulis, de Tombazis et de Conduriotti qui sont de véritables palais. On y admire la richesse, l'ordre, l'élégance de l'Europe, et le luxe de l'Asie.

J'ai été présenté à ces illustres patriotes qui m'ont comblé d'honneurs et de politesses.

Miaulis qui a toujours été la terreur des ennemis de la Grèce, peut avoir cinquante ans. Il est très simple dans ses manières.

Les frères Thombazis sont à peu près du même âge. L'un d'eux a commandé la flotte pendant quelque temps, et s'est couvert de gloire.

Ces deux frères sont pleins du patriotisme le plus pur ; ils ont sacrifié leur fortune qui était immense, à l'armement de plusieurs vaisseaux.

DU 14 JUILLET.

J'ai eu l'honneur de dîner avec Canaris le destructeur de la marine turque. C'est cet intrépide marin qui, en lançant un brûlot contre un vaisseau amiral, s'écria : « C'est Canaris qui » te brûle. » Sa figure est imposante ; sa démarche est altière, et dans ses yeux brille le courage qui l'anime pour la liberté de sa chère patrie.

Canaris est à la fleur de l'âge ; il compte environ 40 ans.

Le capitaine d'une frégate anglaise pénétré d'admiration pour cet homme extraordinaire,

lui remit son épée en présence de son équipage, « et puisqu'il ne m'est pas permis, » lui dit-il, « de la tirer en faveur de l'humanité, ser-» vez-vous-en contre les farouches descen-» dants de Mahomet. » [1].

La flotte se prépare à partir pour Missolonghi. Hydra est tout à fait inculte; ses provisions viennent des îles voisines.

Je m'embarquai le 17 pour Poros. La terre n'est guère plus fertile qu'à Hydra. Il n'y a point d'eau. On va en chercher dans la Morée; le trajet est d'un quart de lieue. La ville est située sur le bord de la mer.

Le 18 j'arrivai à Egine. Cette île est entre Poros et Salamine.

Je ne m'y arrêtai que quelques heures, et je continuai mon voyage, voulant arriver à Athènes le plutôt possible.

Egine possède un monument antique : le

[1] Je crois que ce capitaine est lord Speencer.

temple de Jupiter Panellénien [1]. L'île est très fertile. Je me propose d'y séjourner à mon retour.

L'île de Salamine est à peu de distance de celle d'Egine. En 5 ou 6 heures nous fûmes au port.

Presque tous les habitans de l'Attique et de la Romélie qui ont été forcés de quitter ces provinces, pour se soustraire à la rage des Turcs, se sont retirés à Salamine; ce qui fait que la ville est très peuplée. Elle est d'un séjour désagréable; les vivres, l'air et l'eau sont malsains.

La ville actuelle est environ à une demi-lieue de l'ancienne Salamine qui n'est plus qu'un misérable village, où l'on ne trouve pas un morceau d'antiquités.

Des voyageurs anglais ont emporté quelques pierres sur lesquelles il y avait des inscriptions.

[1] M. Emerson se trompe dans ses Mémoires sur la Grèce, en disant que ce temple est dans l'île de Poros.

En voyant ce lieu jadis si célèbre, couvert aujourd'hui de cabanes ruinées, les réflexions les plus tristes s'emparèrent de mon esprit. Je revins chez mes hôtes qui ne purent s'empêcher de me demander le sujet de ma mélancolie.

Je n'oublierai jamais les attentions et les soins qu'ils me prodiguèrent. Je leur avais été recommandé par un docteur de Napoli de Romanie. Si j'ai été sensible à leur hospitalité, je ne l'ai pas moins été au tableau qu'ils m'ont offert, tableau qui m'était inconnu!..... Heureux époux, que j'envie votre bonheur !..... Entourés de vos jolis enfants, vous souriez à leurs aimables caresses..... Aucune passion n'agite vos âmes qui vivent l'une pour l'autre, et vous n'abandonneriez pas votre simple retraite pour habiter un palais..... Que vous êtes heureux dans votre ignorante simplicité !..... Ah ! n'enviez pas nos connaissances !..... avec elles, le bonheur vous fuirait peut-être.....

DU 20 AU 25 JUILLET.

Athènes. — Les monuments remarquables de cette ville. — Conversation de l'auteur avec un Athénien de mérite. — L'Illissus et le Céphise. — Caractère des Athéniens. — Portrait de leurs femmes. — Les ports de Munychie, de Phalère et du Pyrée. — Le tombeau de Thémistocle. — Le mont Hymette et le mont Pantélique.

J'arrivai hier au Pyrée. Je parcourus en une heure la distance qui sépare ce port de la ville d'Athènes où j'entrai le soir.

Ce matin, j'ai visité son Acropolis. Elle domine la ville. On y monte par un chemin difficile, sur la gauche duquel il y a une grotte creusée dans le rocher; elle était consacrée à Pan. C'est dans cette grotte, dit-on, que le plus aimable des dieux obtint les faveurs d'une jeune et belle princesse.

Un peu plus haut, l'on trouve quelques colonnes des Propylées, que Périclès avait fait construire en marbre. A côté de ce superbe

édifice sont les ruines de deux temples; l'un consacré à Minerve-Poliade, l'autre à Neptune Erecthée. La chapelle de Pandrose en fait partie; elle est ornée de six belles cariatides; lord Elgin en a enlevé une.

On montrait autrefois dans ces temples, l'olivier que la déesse fit sortir de la terre, et le puits d'où Neptune fit jaillir l'eau de la mer. Ces deux temples n'en formaient qu'un; on les appelait les temples-unis.

On admire encore le temple de Minerve, c'est-à-dire le Parthénon : il n'y a rien de plus beau dans Athènes. De quel côté que l'on arrive, on le voit dominer au-dessus de la ville et de l'Acropolis. Il est de ce beau marbre blanc qu'on tirait du mont Pantélique. On aperçoit quelques reliefs sur la façade, mais on cherche vainement cette belle statue de Minerve, faite par Phydias, dont parle le vénitien Morosini....

La barbarie des Turcs et les Anglais ont dépouillé successivement le Parthénon de ses chefs-d'œuvre. On ne retrouve aucun reste

du temple de la Pudeur ni de celui de l'Amitié!.....
A droite, en montant à la forteresse, on aperçoit la colline de l'Aréopage, sur laquelle il y a quelques ruines; ensuite, celles du Pnyx et du Musée.

Le temple de Thésée, qui fut construit par Cimon, quelques années après la bataille de Salamine, est, comme le temple de Minerve, d'ordre dorique, mais beaucoup plus petit. Son architecture est très élégante. Il s'offre le premier à la vue du voyageur qui arrive du Pyrée, et on l'admire tel qu'il était autrefois. Le temps semble l'avoir respecté de préférence à tous les autres monuments d'Athènes. C'est le seul qui soit entièrement conservé.

La lanterne de Démosthène paraît être un monument très ancien. L'ignorance des premiers voyageurs doit lui avoir donné ce nom.

Le temple des Vents fixe aussi l'attention des curieux. Sur la façade sont représentés tous les vents.

En sortant de la ville, du coté de l'arc de

triomphe d'Adrien on trouve les ruines du temple de Jupiter Olympien. Les colonnes sont d'une hauteur prodigieuse.

Le stade est à très peu de distance de la ville, vers le nord; on traverse l'Illyssus pour y arriver.

C'était là que les Athéniens combattaient à la course et à tous les autres jeux. Au bout du stade, à gauche, il y a une issue pratiquée dans le rocher. Elle servait aux vaincus pour aller cacher leur honte, en se dérobant aux yeux des spectateurs[1].

[1] On raconte que la jeune Athénienne qui désire connaître les douceurs de l'amour, se rend, au milieu de la nuit, dans cette issue; qu'elle y dépose les vêtemens qui voilent les beautés qu'elle doit à la nature, et que, semblable à Vénus sortant du sein des ondes, elle se regarde, soupire..... et, croisant des bras incertains sur une gorge agitée, elle lève languissamment un œil plein de désirs et s'écrie dans un voluptueux transport : « ô génie protecteur de ces lieux! ô toi qui es l'espérance de la jeune fille attachée à ses devoirs, ne dédaigne pas ma prière! regarde moi : et si tu ne me trouve pas indigne de faire le bonheur d'un mortel, accorde moi, sans plus différer, un époux fidèle..... ou un amant discret! »

Sur une montagne qui domine le Stade, à droite, était le temple de la Victoire; les vainqueurs y étaient couronnés.

J'étais avec le docteur Anario Pétraki, Athénien de mérite; nous nous rappelions les temps heureux de la Grèce. Tous les monuments qui attestent encore la grandeur et la puissance d'Athènes, s'offraient à nos yeux. Nous étions vivement émus.... Mais combien nous le fûmes davantage quand nous baissâmes nos regards sur la ville. Le soleil était à la fin de sa carrière; ses rayons dardaient encore sur l'Acro-

On dit que, satisfaite alors, cette vierge de l'Attique retourne dans la maison de ses pères avec la persuasion agréable que bientôt ses justes désirs seront accomplis..... Elle s'endort! des illusions délicieuses font palpiter son cœur ouvert à la volupté!... elle tressaille... elle s'éveille... elle cherche autour d'elle; son erreur se dissipe... ce n'est qu'un songe! « Ah! dit-elle, mon génie ne m'abandonnera pas... demain... après demain ce ne sera plus un songe.... ce sera la réalité... » Quelquefois, en effet, la réalité succède au songe; mais, hélas! le plus souvent, la jeune fille est consumée par le feu divin; elle expire victime de sa chasteté.

polis et semblaient abandonner avec regret des lieux si mémorables.

Nous voulions visiter l'Académie, nous descendîmes du temple de la victoire; nous traversâmes le Stade, et après avoir longé pendant un moment les murs de la ville, nous nous enfonçâmes dans la campagne, et nous parvînmes au bout d'une demi heure sur la colline de l'Académie.

Sur les ruines mêmes est construite une petite chapelle qui porte toujours le nom d'*Académia.* L'air y est très sain, et, à ses pieds se trouvent des jardins fertiles. « C'est » ici, me disait le docteur, c'est ici que nos » plus grands hommes se sont formés; c'est » ici que notre jeunesse recevait toutes les » impressions de l'honneur, du patriotisme » et de la vertu. Hélas! que nous reste-t-il » des sciences et des arts de nos pères? » Quelques monuments qui prouvent notre » ignorance et notre avilissement. Ah! M. de » V***, s'écria-t-il, comment une nation si

» pleine de lumières n'a-t-elle pas su con-
» server sa splendeur, et sa gloire ?.... C'est
» que la corruption l'a énervée, lui répon-
» dis-je; et dès que la corruption se répand
» dans une république, dans un empire, c'en
» est fait..... mais, pourquoi vous attristez-
» vous par des souvenirs pénibles, ajoutai-je,
» à mon ami; regardez votre patrie; comparez
» cette Athènes, l'objet de votre sollicitude,
» à ce qu'elle était il y a cinq ans, et réjouissez-
» vous d'y voir flotter l'étendard de la li-
» berté...... bientôt elle s'élevera de ses ruines,
» et fière de ce qu'elle fut autrefois, vous
» verrez encore le flambeau de ses lumières
» briller au milieu des autres villes de la
« Grèce.

» Athènes! Athènes! s'écria mon enthou-
» siaste ami, puisse la prédiction de ce jeune
» Français s'accomplir!.... puissent tes enfants
» devenir ce qu'ils doivent être!.... »

La nuit était arrivée, nous rentrâmes en
ville, et avant de nous séparer, nous convîn-

mes de nous réunir le lendemain pour continuer nos observations.

LE 22 JUILLET.

« Hier, j'oubliai de vous montrer l'emplacement du Lycée, me dit le docteur; nous
» allons donc sortir par la même porte. »

Nous repassâmes l'Illyssus et nous arrivâmes au Lycée. On le reconnait seulement par sa position, car pas une seule ruine n'atteste son ancienne gloire.

L'Illyssus n'arrose plus de ses eaux les campagnes qui l'entourent. Il est entièrement à sec; l'hyver, c'est un petit ruisseau.

Après avoir parcouru la colline du Lycée, nous dirigeâmes notre promenade dans les belles vallées qui se trouvent de l'autre coté de la ville. Ces vallées sont couvertes de vignes, d'oliviers et d'arbres qui produisent toute espèce de fruits. Nous entrâmes dans de très jolis jardins où nous vîmes en abondance mille différents légumes.

Ces jardins sont arrosés par de petits canaux qui apportent les eaux du Céphise.

Après avoir mangé quelques fruits, nous remontâmes à cheval et nous parcourûmes toute cette belle campagne. Nous passâmes deux ou trois fois le Céphise dont les bords sont ombragés de lauriers.

« Vous voyez ces campagnes, me disait mon
» ami ; malgré le peu de soins qu'on leur
» donne, elles nous fournissent abondam-
» ment tout ce qui nous est necessaire. Que
» serait-ce, si le cultivateur pouvait se li-
» vrer sans crainte à ses travaux? Ne soyez
» pas étonné de voir des morceaux de terre
» sans culture. Tous les hommes capables de
» porter les armes sont au camp, et il ne reste
» que des misérables qui peuvent à peine se
» courber, tant les maux qu'ils ont soufferts,
» les ont accablés. D'ailleurs, les Turcs peu-
» vent, à chaque instant, venir ravager ces
» campagnes; hélas! nous les y avons vus,
» déjà plus d'une fois. »

Notre conversation roula ensuite sur le bruit qui s'était répandu dans Athènes, qu'il était décidé que le fils du duc d'Orléans allait arriver en Grèce. Je dis ma façon de penser à mon ami, et il rentra chez lui couvaincu que cette nouvelle ne se confirmerait jamais.

LE 23 JUILLET.

Je revins du mont Hymette où j'ai cueilli du miel. Il mérite sa réputation.

MM. De Crosse et Piscator sont ici depuis deux ou trois jours.

Le premier a été envoyé par le gouvernement pour recruter des jeunes gens pour le corps du brave colonel Fabvier. Le second est venu pour visiter les ruines d'Athènes.

Ces messieurs sont logés dans la maison d'un certain Léonard dont la femme est une des plus belles de la ville.

En général les Athéniennes sont remarquables par la blancheur de leur peau, par leurs

belles dents, par la langueur et l'expression de leurs yeux et peut-être encore davantage par l'amour des plaisirs. Il n'y a pas, en Grèce, de ville où les mœurs soient aussi faciles. L'homme voluptueux peut y contenter tous ses goûts.

Les Athéniens ont, aujourd'hui, les mêmes habitudes que leurs ancêtres. Du temps de la République, ils se réunissaient sur la place publique pour parler du gouvernement et apprendre les nouvelles. Vous les voyez aujourd'hui rassemblés au Bazar. Leurs conversations roulent sur la guerre, et ils ne s'abordent point sans se demander s'il y a quelque chose de nouveau.

LE 24 JUILLET.

J'ai été au Pyrée. J'ai visité les ports de Munychie et de Phalère qui sont entièrement abandonnés. Celui du Pyrée qui renfermait jadis les forces maritimes d'Athènes, n'offre

plus que quelques petites barques qui font le trajet de Salamine et des autres îles voisines.

C'est dans ce port qu'ancrent les bâtiments Européens qui viennent à Athènes; on en voit très rarement.

Sur le promontoire qu'il faut doubler pour y entrer, on voit le tombeau de Thémistocle, que la mer baigne de ses eaux.

J'y allai rendre hommage aux cendres de ce grand homme. La muraille qu'il fit élever pour joindre le Pyrée à Athènes, n'existe plus. Cependant on en trouve encore quelques vestiges.

Le chemin qui conduit du port à la ville est ombragé d'oliviers et de lauriers. Ils traverse de belles campagnes et des jardins fertiles.

Ce chemin, à l'époque de la grandeur d'Athènes, était toujours couvert de chars et de chevaux fiers de porter la jeunesse la plus séduisante de la Grèce. Actuellement il n'est fréquenté que par de pauvres paysans qui

conduisent au port quelques ânes chargés de provisions pour les îles.

Athènes est située dans une plaine féconde; elle est dominée par l'Acropolis. Le mont Hymette qui en est à très peu de distance, lui fournit du miel excellent, et le mont Pantélique pourrait encore l'embellir de son beau marbre.

DU 25 AU 28 JUILLET.

Ironie déplacée de deux capitaines anglais.—Le Forum.—Victoire d'Ipsylanti sur les Arabes. — Les Turcs éprouvent un échec considérable à Missolonghi.

Il est arrivé deux frégates Anglaises.

Les capitaines ont dîné chez un docteur nommé Vitali. Il voulut les remercier des services que leur marine rend à la Grèce, ils lui répondirent ironiquement : « Ce n'est pas nous » que vous devez remercier; ce n'est pas nous » qui vous sommes utiles; c'est l'amiral français » M. De Rigny. »

Insupportables Anglais! Pourquoi donc vouloir nier les services que notre marine a toujours rendus à la Grèce? Combien votre jalouse ironie est méprisable! A-t-on vu des bâtiments Français à la solde des Turcs? Les Grecs eux-mêmes ne rendent-ils pas justice à nos marins? Partout où le danger était imminent ne se sont-ils pas montrés amis de l'humanité, de la religion et de la liberté? En est-il de même de votre nation? Guidée par l'intérêt le plus vil, a-t-elle rempli les devoirs d'un peuple civilisé envers une nation malheureuse qui a pris les armes pour renverser le despotisme le plus absolu?..... Croyez-vous que votre conduite au commencement de l'insurrection ne soit pas connue des Hellènes?..... allez, ils savent vous apprécier, et jamais, malgré le prétendu intérêt que vous semblez leur porter actuellement, ils ne vous pardonneront les maux que vous leur avez causés?.....

Parga n'est-elle pas déserte? La loi Mar-

tiale, loi de sang, n'a-t-elle pas existé dans les îles Ioniennes?.....

L'île de Zante n'a-t-elle pas été entourée de potences auxquelles étaient suspendus une foule de cadavres?..... Et qu'avaient-ils fait ces malheureux Zantiotes? Ils voulaient voler à la défense de leurs frères de la Morée...[1]

LE 27 JUILLET.

Je viens de changer de demeure; je me suis transporté dans celle de M. De Crosse. Il est parti ce matin pour Napoli de Romanie, emmenant une cinquantaine de jeunes soldats.

Ma nouvelle habitation est précisément dans l'enceinte de l'ancien Forum. De ma croisée je puis toucher aux colonnes qui s'élèvent encore

[1] Je dois tracer ici les noms de Cochrane, Church, Gordon; défenseurs de la liberté des Grecs, ces Anglais ne partagent point les idées de leur gouvernement. La cause qu'ils ont embrassée est aussi juste et aussi sainte que leur philantropie est digne du 19e siècle.

majestueusement au-dessus des maisons qui les entourent.

Athènes possède plusieurs autres antiquités dont je n'ai pas parlé. Le dessus de la porte de chaque maison est orné de quelque bas-relief. Dans les cours, dans les rues même, on trouve des choses dignes de fixer l'attention des voyageurs.

Enfin, il n'y a pas une position à Athènes, il n'y a pas une pierre qui ne rappelle son ancienne splendeur. Tout est plein de sa gloire.

Quel vaste théâtre pour l'homme doué de connaissances supérieures! A la vue de tant de monumens majestueux, son esprit doit s'enflammer et ses descriptions doivent se ressentir des sensations qu'il éprouve... ô Grèce! ô Athènes! que de vénération vous m'inspirez!..... Mon pied tremblant ose à peine fouler votre sol sacré..... Il craint d'outrager la tombe d'un héros ou de troubler le repos de quelqu'une de vos divinités. . . . .

Nous recevons à l'instant même la nouvelle officielle que D. Ipsylanti vient d'augmenter la réputation brillante qu'il s'était acquise aux Moulins, et dans plusieurs autres circonstances.

Le 17, ses troupes ont attaqué et battu douze cents Arabes, sortis de Tripolitza pour chercher des vivres. Il a fait trente prisonniers, il a pris un grand nombre de chevaux.

L'armée d'Ibrahim est dans une position difficile. Je ne sais comment elle s'en tirera, si les secours attendus d'Égypte ne se hâtent d'arriver. Espérons que la Providence les retardera.....

Les Turcs qui assiégent Missolonghi, ont tenté un assaut. Le combat a été terrible. Les Grecs avaient été repoussés, et déjà les Turcs étaient maîtres d'une partie de la ville, lorsque les premiers revinrent à la charge, et firent un massacre affreux de leurs ennemis. Pas un de ceux qui avaient pénétré dans Missolonghi ne s'échappa.

Malgré ce brillant succès, je crains beau-

coup pour cette ville. Pressée par terre et par mer, elle ne pourra résister longtemps si la flotte grecque ne parvient à lui donner assistance.

Trente bâtimens sont partis d'Hydra à cet effet; nous devons tout attendre de leur bravoure et de leur patriotisme.

DU 28 AU 30 JUILLET.

Mort d'Odyssée. — M. Torloney. — Le traître Finton. — Crime affreux. — Douleur de la jeune sœur d'Odyssée. — Lord Byron.

Le fameux Odyssée, élevé à la cour du pacha de Janina qu'il quitta, lorsque ce tyran voulut le faire mourir, et qui, depuis l'insurrection fut toujours la terreur des Turcs, a été étranglé dans la forteresse d'Athènes, environ un mois avant mon arrivée dans cette ville.

Par ses richesses, par son courage, et par son caractère entreprenant, Odyssée devint suspect au gouvernement.

On envoya près de lui des hommes qui devaient l'assassiner. Ces émissaires furent découverts et pendus. Il vit alors qu'il n'était point en sûreté parmi les Grecs.

Vindicatif autant que courageux, il jura de se venger, il se rendit à Négrepont, et offrit ses services au Pacha, l'assurant que, s'il voulait lui donner mille hommes, il s'emparerait d'Athènes.

Le Pacha lui fit bon accueil, lui promit tout ce qu'il demandait, et écrivit sur-le-champ à Constantinople.

Le sultan, craignant quelque trahison de la part d'Odyssée, envoya l'ordre de l'étrangler. Il eut le bonheur de s'échapper, il revint dans l'Attique ; et après avoir erré dans les montagnes, il parvint dans sa grotte située sur le mont Parnasse.

Cette grotte, fortifiée par la nature, est imprenable. Elle était l'habitation de sa famille. Il y retrouva sa mère, sa femme, sa sœur,

son beau-frère, six amis fidèles et tous ses trésors.

Dans cette grotte il y avait des vivres et des munitions pour au moins 15 ou 20 ans. Odyssée aurait pu y terminer ses jours à l'abri de tout danger; mais il ne respirait que les combats, et l'inaction était pour lui pire que la mort. Il abandonna de nouveau sa retraite qu'il ne devait plus revoir, et descendit dans la plaine où il eut bientôt réuni 7 à 800 soldats.

Torloney, son beau-frère, jeune Anglais d'une famille très distinguée, resta chargé de la garde et de la défense de la grotte.

On répandit alors le bruit qu'Odyssée allait livrer ses soldats aux Turcs, et ces malheureux, ajoutant foi à ce mensonge, l'abandonnèrent entièrement.

Odyssée ne chercha pas à retourner dans sa famille. Le général Gouras l'avait engagé à se remettre à la discrétion du gouvernement, l'assurant qu'on ne lui ferait aucun mal. Il

se livra aux Grecs qui le pousuivaient, et il fut conduit dans la prison de l'Acropolis d'Athènes.

Sur ces entrefaites, un Écossais, appelé Finton, chargé d'une commission secrète par un homme que je ne puis nommer, se présenta à la grotte d'Odyssée et obtint du jeune Torloney une entrevue dans laquelle il lui témoigna le désir de partager son sort. L'Anglais, charmé de la proposition, ne pensant pas qu'un de ses compatriotes ait pu former le projet de lui donner la mort, l'accepta avec la plus vive reconnaissance. Finton fut reçu dans la famille et regardé comme un de ses membres.

Le gouvernement n'osait pas condamner Odyssée, parce qu'il avait tout le peuple d'Athènes dans son parti; mais il ne voulut pas non plus le rendre à la liberté.

Deux ou trois mois s'écoulèrent ainsi dans l'irrésolution; et lorsque le peuple commençait à s'ennuyer de la détention du général et

demandait hautement qu'on le fit rentrer dans ses droits, on lui annonça un matin qu'il s'était tué en voulant s'évader de la prison pendant la nuit; on lui montra son cadavre au pied de la forteresse et la corde avec laquelle, disait-on, il avait voulu s'échapper, mais qui n'avait pas eu la force de le soutenir.

Le peuple crut ce mensonge; mais le malheureux Odyssée venait d'être étranglé et précipité du haut des murs de l'Acropolis.

A-peu-près à la même époque, le traître Finton déchargea une carabine sur le trop confiant Torloney et lui fit des blessures très dangereuses.

Finton eut le plaisir abominable de voir couler le sang d'un homme qu'il avait appelé son ami; mais ce plaisir infernal eut la durée de l'éclair.

Saisi par les soldats de Torloney, il avoua les raisons qui l'avaient poussé à commettre un attentat si horrible; on le coupa par mor-

ceaux, et on jeta du haut de la grotte ses membres encore palpitans.

Telle a été la fin d'un monstre qui s'est servi du nom sacré de l'amitié pour accomplir un assassinat ! Périssent ainsi tous les hommes capables de se jouer d'un sentiment émané du Ciel !

Quelle fut la douleur de la jeune sœur d'Odyssée en voyant son époux, son ami, son unique protecteur baigné dans son sang et près de rendre le dernier soupir !...

Dieu ne fut point insensible aux larmes de l'innocence et les blessures de Torloney rafraichies et soignées par une main chérie, se fermèrent peu à peu.

L'amiral anglais, Hamilton, instruit de tout ce qui c'était passé dans la grotte, obtint un ordre du gouvernement grec, pour que Torloney put sortir sans le moindre danger, et il envoya tout de suite une frégate pour le transporter où bon lui semblerait,

J'ai vu cet Anglais à Athènes; il était ac-

compagné de son épouse à peine âgée de 14 ans, mais belle comme un ange. Elle portait dans son sein un gage de l'amour qui doit lui attacher Torloney jusqu'à la mort.

Cette jeune Grecque parle anglais avec une facilité étonnante.

M. Torloney m'a raconté tout ce que je viens d'écrire ; il me dit vouloir aller à Zante pour se guérir entièrement de ses blessures qui l'incommodaient beaucoup, et qu'il reviendrait ensuite se renfermer dans sa grotte, bien décidé à ne l'abandonner que quand il pourrait faire sortir avec sécurité ses trésors, ses amis et le reste de la famille de son épouse.

M. Torloney a été officier dans les Indes. Il est venu en Grèce avec lord Byron [1].

[1] Les Grecs conservent le plus grand respect pour la mémoire de cet illustre poète, de ce véritable ami du malheur et de la liberté : « ô Byron ! tu es mort... mais tu laisses des enfants immortels..... Cependant, hélas ! quelles larmes amères ne doit-on pas verser en prononçant aujourd'hui ton nom ?..... de vils et de farouches Égyptiens, conduits par des chefs Européens plus vils

A la mort du poëte-guerrier il s'attacha à la fortune d'Odyssée et lui resta toujours fidèle. C'est au moment où celui-ci était errant et proscrit qu'il épousa sa sœur.

Le comte Gamba, venu aussi en Grèce avec lord Byron, m'a assuré que Torloney était un officier plein de talens et de bravoure, mais que sa tête était trop ardente.

Odyssée était si léger à la course que le meilleur cheval ne pouvait pas l'atteindre.

Il y a trois ans ce guerrier occupait le défilé des Thermopyles lorsqu'un pacha s'y présenta à la tête de 30,000 hommes. L'embarras du pacha était extrême : il fit proposer 500 mille piastres à Odyssée, s'il lui laissait le passage

et plus farouches encore, n'ont pas craint de fouler à leurs pieds la tombe que t'avaient creusée l'honneur et la reconnaissance ! « ô Byron ! la poussière de tes ossements n'aura-t-elle pas frémi en se sentant pressée par un Barbare ?..... et ton ame, ton ame, Byron ! dis-moi quels transports l'auront agitée, quand de lâches esclaves auront outragé les cendres de M. Bozzaris qui semblaient reposer en paix à l'ombre protectrice de ton génie ?..... »

libre. Le général grec accepta la proposition et les Turcs passèrent le défilé. Arrivés dans la plaine d'Argos, ils furent bientôt entourés de tous côtés par les Grecs qui avaient été avertis par Odyssée. Les vivres leur manquèrent, un grand nombre mourut de faim ou périt dans les défilés de Mavrolithori sous les coups de Colocotroni et du brave Nikita. Ceux qui restaient se hâtèrent de gagner les Thermopyles croyant qu'ils n'y rencontreraient point d'obstacles; mais il étaient dans une grande erreur. Odyssée leur dit : « Il est vrai que j'ai » reçu de l'argent de votre pacha pour vous » laisser entrer, mais je n'en ai point reçu » pour vous laisser sortir. » Il les attaqua et les tailla tous en pièces.

Cet Odyssée si malheureux, était le plus courageux des Grecs; dans les combats, il s'élançait toujours le premier sur l'ennemi. Sa réputation était telle que son nom suffisait pour épouvanter les Turcs.

Elevé à la cour de Janina, il avait la féro-

cité d'Ali; souvent pour une simple parole il donnait lui-même la mort à ceux qui l'entouraient. Malgré cela, il était chéri de ses soldats qui l'ont vivement regretté.

Si l'éducation d'Odyssée eut répondu à son courage et à son mépris pour les dangers, il n'y a pas de doute qu'il fut devenu le premier homme de la Grèce.

DU 30 JUILLET AU 5 AOUT.

Intrigue contre Ipsylanti. — L'auteur visite Marathon. — Le tombeau de Miltiade. — Les Turcs de Negrepont opèrent un débarquement. — Combat dans le village de Marathon.

Je reçois à l'instant une lettre de Napoli qui m'annonce que le prince Ipsylanti vient d'y arriver. Tous ses soldats l'ont abandonné.

Ses ennemis ont craint la gloire qu'il allait acquérir, et ils ont fait leurs efforts pour l'arrêter dans le chemin honorable qu'il parcourait : ils ont réussi!....

Ce n'est pas la première fois que ce prince est victime de l'intrigue. Ses vertus ne les mettent point à couvert de la jalousie de certains personnages... Va, Démétrius, ne te laisse point abattre par le malheur ; la postérité te jugera et tu seras bien dédommagé de tes persécutions ! . . . .

LE 1er AOUT AU SOIR,

sur une colline qui domine la plaine de Marathon.

Je suis parti ce matin d'Athènes pour visiter les antiquités de Marathon.

Après quatre heures d'une marche agréable au milieu de vignes chargées de raisins, j'arrivai dans un village entièrement détruit ; nous nous y arrêtâmes pour nous rafraîchir et nous continuâmes ensuite notre voyage par un chemin affreux pratiqué dans les rochers...

Le soleil n'est point encore couché, et il y a plus d'une heure que nous sommes arrivés

au village de Marathon. Il est situé sur une hauteur à peu de distance de la mer, la plaine s'étend à gauche, une rivière dont les bords sont ombragés de lauriers coule au bas de Marathon.

LE 2 AOUT.

A trois heures du village, on trouve les ruines d'un temple; mais elles ne méritent pas qu'on aille les visiter. Ces ruines consistent en quelques colonnes de marbre.

Dans la plaine de Marathon, sur les bords de la mer, sont aussi épars çà et là plusieurs morceaux d'antiquité; mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les restes d'un temple dans une petite île formée par un marais; un berger y a établi sa demeure; et j'ai vu des vases pleins de lait suspendus aux colonnes qui furent autrefois chargées de l'hommage des peuples....

Sur la droite de l'île on trouve un beau lion en marbre.

Marathon par les souvenirs qu'il rappelle doit attirer les voyageurs.

Dans la plaine on voit une quantité de *tumulus ;* le plus remarquable est le tombeau de Miltiade.

Il fait un temps épouvantable ; je me suis réfugié dans une petite cabane ; c'est avec impatience que j'attends le jour pour retourner à Athènes.

LE 3 AOUT.

Un danger bien imminent nous attendait, si l'insomnie ne m'eut fait sortir de ma retraite à la pointe du jour.

A peine eussé-je jeté les yeux sur la mer que j'aperçus plusieurs bâtiments qui faisaient voile sur Marathon. J'appelai mes gens et ils pensèrent comme moi que ce pourrait être des Turcs de Négrepont.

En un moment, tous les habitants du village furent prévenus et leurs familles se retirèrent à la hâte dans les montagnes. Je par-

vins à réunir une cinquantaine de paysans en leur persuadant de défendre le village. Nous nous retranchâmes sur la grande place et nous vîmes l'ennemi s'étendre dans la plaine et enlever un grand nombre de chevaux et de moutons.

Une malheureuse femme qui n'avait pas eu le temps de gagner les montagnes, fut massacrée par ces brigands.

Vingt cavaliers nous ayant aperçus s'élancèrent sur nous, mais ils furent reçus par une fusillade très vive qui les contraignit à rejoindre leurs camarades. Ils revinrent bientôt nous attaquer en masse, nous combattîmes en désespérés ; chacun de nous avait six adversaires.

Quoique le courage de mes soldats ne fut point enflammé par le souvenir de cette fameuse bataille qui décida du sort de la Grèce, en anéantissant la formidable armée des Perses qui croyaient tout envahir, ils ne s'en montrèrent

pas moins les dignes enfants de la patrie et de la liberté.

Marathon, célèbre dans les annales de l'ancienne Grèce, devait encore devenir célèbre dans les annales de la Grèce regénérée.

Qu'on s'imagine une poignée de braves inexpérimentés dans l'art des combats, se rangeant autour d'un Philhellène, et obéissant à une voix étrangère qui leur crie à chaque instant : « Liberté! Patrie! Marathon!

Qu'on s'imagine ces braves attentifs au commandement de leur chef, brûlant d'une ardeur belliqueuse et défiant le nombre et la férocité des Turcs.... Qu'on les voie couverts de poussière et de sang, abandonnant le champ de bataille après l'avoir défendu avec une valeur héroïque, pour se retirer dans une maison où le courage va lutter quelques instants encore contre la fortune et le nombre....

Qu'on voye les Turcs, furieux de ne pou-

voir dévorer leur proie, saisir la torche enflammée et incendier la maison en poussant des hurlements de fureur et de rage.... Ils croient ces barbares qu'ils vont être témoins de notre supplice!... Ils sont loin de penser que cette flamme même qu'ils allument doive servir à consumer leurs cadavres!...

Il n'y a plus à balancer : « en avant, s'écrie-t-on tous ensemble, « en avant » et nous nous élançons au milieu des ennemis. Quel carnage! on se presse, on se pousse, on s'arrache les armes de la main... Quatre Grecs sont tués... Nous sommes presque tous blessés... Vingt Turcs tombent sous nos coups, et le reste se hâte de gagner le bord de la mer.

Malgré nos blessures nous les poursuivons; la victoire nous prête ses aîles. Trois des leurs expirent encore sur le rivage.... Ils sont dans leurs barques! Ils cinglent vers Négrepont qu'ils voudraient n'avoir pas quitté!.... et les vieux échos de Marathon condamnés depuis

si longtemps au silence, répétent avec plaisir nos chants d'allégresse....

Qu'on voie des femmes et des enfans rentrer dans leurs maisons abandonnées et soigner des blessures aussi graves que douloureuses; qu'on voie l'épouse à genoux, les larmes aux yeux, étancher le sang de son époux, la jeune fille celui de son père; qu'on se représente tout cela, et l'on saura, comme moi, ce qui s'est passé dans cette affaire si mémorable.....

Que l'homme est heureux quand il croit avoir rempli tous ses devoirs!

Depuis ma naissance je n'avais jamais éprouvé de sensations aussi douces que celles que j'éprouvai immédiatement après ce succès inespéré!...

J'avais une blessure assez grave au genou, mais plongé dans des reflexions agréables, je ne sentais aucune douleur! J'étais entouré de femmes, de vieillards et d'enfants; je

ne voyais rien : j'étais tout entier à moi-même !........

DU 5 AU 14 AOUT.

L'auteur revient à Athènes. — Les Grecs sollicitent la protection du gouvernement anglais. — Un député chargé de faire signer cette supplique arrive de Napoli. — Belles paroles d'Anastasaki Lidoriki. — Le baron Lubtow. — Combat naval de Missolonghi. — Victoire de la flotte grecque. — Le Pacha propose une capitulation aux assiégés. — Leur réponse. — Affaire mémorable. — Mort du jeune Trécoupi. — Notice sur Missolonghi.

Mes amis m'ont embrassé avec le plus grand plaisir; ils craignaient que je ne fusse tombé au pouvoir des Turcs.

Les Grecs ont résolu de demander au gouvernement Britannique sa protection : il vient d'arriver de Napoli un député chargé de faire signer l'adresse redigée à cet effet.

Cette demande faite par des hommes ennemis de la liberté de leur pays doit être

expédiée à Corfou. Nous en verrons le résultat.

Ces Grecs-Anglais s'imaginent qu'ils verront bientôt flotter le pavillon de la *Grande-Bretagne*.

Maurocordato est l'âme de ce parti. Cependant, malgré son influence, nous aimons à croire que les habits rouges ne s'offriront jamais à nos yeux.

A quoi auraient servi les sacrifices et les privations d'un peuple opprimé pour briser ses fers, s'il tombait actuellement sous le joug des Anglais, joug mille fois plus insupportable que celui des Turcs. Non, les Anglais ne s'empareront jamais de la Morée. Tous les Grecs amis de la liberté s'enseveliront plutôt sous les ruines de leur patrie....

Quel malheur que ce pays soit le théâtre de l'intrigue et celui d'une guerre destructive ! il est si riche et si beau ! Dans tous mes voyages je n'en ai pas trouvé un qui puisse lui être comparé. L'Italie dont le cli-

mat est si agréable et la terre si reconnaissante, est loin de posséder les vallées fertiles de l'Alphée, de l'Inachus et du Céphise et les nuits délicieuses de la Grèce.

J'ai été chez le député avec plusieurs Atheniens.

Anastasaki Lidoriki beau-frère du général Gouras, après avoir lu, avec beaucoup d'attention, la demande faite au gouvernement anglais, l'a jetée aux pieds du député en s'écriant avec une noble colère : « un véri-
» table patriote ne doit pas lire une telle pro-
» position ! » Paroles mémorables qui passeront à la postérité.

LE 10 AOUT.

Les généraux Caraïskaki et Tzavellas sont partis du camp de Salona à la tête de 400 braves pour aller surprendre les Turcs qui bloquent Missolonghi.

La position de cette ville est affreuse. Je

gémis sur les maux que doit endurer un de mes amis qui se trouve au nombre de ses défenseurs.

Le baron de Lubtow, avec qui je me suis lié d'amitié pendant mon séjour en Allemagne, est un des plus zélés partisans de la Grèce; ce jeune homme a quitté sa famille et sa patrie par enthousiasme pour la liberté.

A peine arrivé en Morée, il a obtenu du gouvernement l'ordre de former un petit corps, et peu de temps après il est parti pour Missolonghi où il est toujours resté.

Le hasard lui ayant fait tomber entre les mains une jeune et jolie turque, il vit absolument pour la gloire et l'amour. Mais, je le répète : je gémis sur son sort, car

« Sine Cœrere et Baccho friget Venus »

La flotte partie d'Hydra vient d'augmenter sa réputation devant Missolonghi.

L'amiral turc qui voulait accepter le com-

bat quand l'ennemi se présenterait, avait fait de bonnes dispositions.

Un nombre considérable de petits bâtiments s'étaient placés dans la baie de Missolonghi pour bloquer plus étroitement cette malheureuse ville; et, la grande flotte composée de plusieurs vaisseaux de ligne, de sept ou huit frégates, de 3 ou 4 corvettes, et d'une cinquantaine de bâtimens de moindre force, se tenait en pleine mer, à une distance d'environ 5 à 6 milles de la baie, où elle croyait que les Grecs devaient infailliblement se présenter.

Miaulis instruit de la position de la flotte, fit un détour et parvint pendant une nuit obscure à entrer dans la baie de Missolonghi. Tous les bâtimens Turcs furent pris ou coulés à fond.

Quand l'amiral apprit cette surprise, il se hâta d'aller au secours des siens, mais il était trop tard.

Les Grecs ne s'épouvantèrent pas de ses

forces formidables. Ils n'avaient que trente-trois bricks et ils marchèrent à sa rencontre avec 3 ou 4 brulots.

Dès que les Turcs les aperçurent, sans songer à leurs forces, ils prirent honteusement la fuite, abandonnant les côtes de la Grèce.

Cette victoire qui ouvre le port de Missolonghi à tous les secours, a ranimé le courage de ses défenseurs, et nous fait espérer que le Pacha qui commande le siége, n'accomplira pas les promesses qu'il a faites au sultan. Il lui a promis, sur sa tête, et sa famille répond de sa promesse, il lui a promis de s'emparer de Missolonghi : aussi presse-t-il le siége avec une activité et une audace étonnantes dans un turc.

Deux ou trois jours avant l'arrivée de la flotte grecque, la garnison de Missolonghi était au désespoir : le pain et les munitions manquaient. Le Pacha fit proposer une capitulation portant que tous les capitaines se

retireraient avec armes et bagages; et il fit dire que si l'on refusait, il prendrait la ville d'assaut le lendemain et que tout le monde serait passé au fil de l'épée.

Les Grecs résolus de mourir les armes à la main, pour toute réponse à la proposition du Pacha, remirent quelques bouteilles de rhum à son envoyé, en le priant de dire à son maître, « que le lendemain avant l'assaut, » ils lui conseillaient de faire boire cette li- » queur à ses enseignes, afin qu'ils eussent » plus de force et de courage, pour planter » leurs drapeaux sur les murs de Missolon- » ghi. »

Le Pacha, indigné de cette audace, tint parole, et le lendemain il donna l'assaut.

Les Turcs furent repoussés quatre fois; et quatre fois ils revinrent à l'attaque avec un acharnement inoui.

Enfin ils se retirèrent, après avoir perdu 800 hommes. Les Grecs en perdirent deux

cents, mais ils eurent à regretter le frère de M. S. Trecoupi.

Ce jeune homme plein de bravoure et de patriotisme fut atteint d'un coup mortel en défendant la ville qui l'avait vu naître.

Missolonghi malgré cette victoire est toujours vivement assiégée, mais nous craignons peu l'acharnement du Pacha. Des braves comme les soldats qui sont dans cette place, décidés à vaincre ou à mourir, sont invincibles.

Missolonghi est bâtie à l'entre du golfe de Patras; sa fondation date de plus de trois siècles.

Les habitans vivaient du produit de leur pêche.

A l'époque de l'insurrection les maisons de Missolonghi n'excédaient pas le nombre de 600, mais aujourd'hui la ville est quadruplée et embellie de quelques édifices publics parmi lesquels on compte un Lycée, une Im-

primerie, et une École d'Enseignement mutuel.

En considération de la bravoure, de l'industrie et de l'esprit public de ses habitans, ainsi que de sa situation militaire, Missolonghi a été érigée en chef-lieu de la Grèce occidentale.

Les Chroniques-Helléniques, journal respirant l'amour de la liberté, y sont redigées par le docteur Meyer, Suisse philhellène qui a épousé une Grecque.

La ville est régulièrement fortifiée et garnie de canons; chaque batterie porte le nom d'un homme illustre, tel que Guillaume Tell, Franklin, Montalembert, le prince d'Orange, et Byron. Un large fossé environne la ville et deux autres fossés plus petits sont en dedans du premier.

Du côté de la mer les gros bâtimens sont contraints de s'arrêter à deux lieues de distance près de l'îlot Vassiladi, qui communi-

que à la ville par un canal étroit pratiqué dans les lagunes.

Vassiladi est défendu par une redoute palissadée et garnie de douze canons; il ne peut être occupé par plus de cent personnes.

Il y a dans les bas-fonds d'autres îlots inhabités, dont le plus important par sa proximité de la ville est celui de Clissova.

Ces bas fonds se prolongent jusqu'au golfe d'Annatoliko et rendent difficile à bloquer le point militaire de Missolonghi.

DU 14 AU 24 AOUT.

L'auteur part d'Athènes pour retourner à Napoli. — Danger qu'il court à Salamine. — Les ruines d'Epidaure. — Tombazis et Canaris tentent de brûler la flotte égyptienne dans le port d'Alexandrie. — Les adieux de Canaris à ses compagnons d'armes. — Les généraux Caraiskaki et Tzavellas surprennent les Turcs qui assiégent Missolonghi. — Grande victoire des Grecs.

J'ai quitté ce matin Athènes avec le plus vif regret.

Mon intention était d'y séjourner encore; mais je suis rappelé à Napoli par une lettre du ministre de la guerre.

SALAMINE.

Trois heures après mon arrivée ici, je fus sur le point de perdre la vie; je ne sais ce qui a retenu la main prête à me frapper.

Des soldats, venus des îles voisines avec le projet de piller la ville, commencèrent par chercher querelle aux habitants. Ils en vinrent bientôt aux mains, et une vive fusillade se fit entendre du côté du port. Des cris affreux se mêlèrent à l'explosion des armes à feu, et l'on entendit de tous côtés : « Les Turcs arrivent! les Turcs ont surpris Salamine! »

Je saisis mes armes et je courus sur la place où je vis des Grecs qui se poursuivaient le sabre à la main; le sang ruisselait déjà..... Je revins à la hâte rassurer mes hôtes, et je me rendis, ensuite, au port.

A peine y étais-je arrivé que cinq ou six

Grecs se précipitèrent sur moi et l'un deux m'appuya son pistolet sur la poitrine.

Mon premier mouvement fut de prendre mon sabre ; je m'arrêtai tout-à-coup et bien m'en valut, car si je l'eusse fait, j'étais perdu. Mon sang-froid me sauva. « Je suis votre ami, » dis-je à mes agresseurs, et vous voulez m'as- » sassiner!.... » Ils me laissèrent aussitôt.

Je rentrai chez moi, après avoir réuni les soldats qui m'accompagnaient et je résolus de me battre jusqu'à la mort, si l'on voulait piller la maison de mes hôtes.

Tout le monde se renferma chez soi en attendant le résultat de la rixe qui s'était engagée. Je plaçai une sentinelle à la porte de notre maison et je me retranchai sur la terrasse.

La fusillade continuait; je tremblai pour Salamine, mais elle cessa et nous en fûmes quittes pour la peur. Je sortis alors avec mon domestique, laissant mes soldats pour garder la maison, car je ne me fiais point aux apparences.

Tout était tranquille, je trouvai trois hommes étendus sur le bord de la mer. Ils avaient été tués au moment où ils voulaient s'embarquer.

NAPOLI, LE 18 AOUT.

Le soir même de la rixe qui eut lieu à Salamine je devais partir pour Piada ; mais la crainte que le bruit ne recommençât pendant la nuit me retint jusqu'au lendemain.

La nuit fut paisible ; à la pointe du jour je m'embarquai pour Piada et le soir j'arrivai à Epidaure.

Je visitai ses restes d'antiquité, j'avais envie d'aller à quelques heures plus loin voir un temple d'Esculape, mais je fus obligé de renoncer à ce projet et nous partîmes sur le champ pour Napoli.

Nous couchâmes dans un petit village à cinq heures de la capitale et environ à une heure des ruines d'Iero.

Le matin nous nous y rendîmes, nous admirâmes de superbes colonnes de marbre; à onze heures nous arrivâmes à Napoli.

Une ligue s'est formée contre moi pendant mon absence.

Dans un pays étranger, en Grèce surtout, en Grèce où la philantrophie amène la plupart de ceux qui ont pris le titre de Philhellènes, au lieu de nous réunir pour combattre les tyrans, nous nous déchirons les uns les autres!

L'entreprise la plus hardie que les Grecs aient tentée depuis l'insurrection, vient d'avoir lieu.

Toute la flotte égyptienne, une grande partie de celles de Constantinople et des régences barbaresques, avec une multitude de transports chargés de troupes et de munitions, se trouvaient réunis dans le port d'Alexandrie.

Le capitaine Emmanuel Tombazis conçut le projet de les incendier. Il partit avec sa goë-

lette, un brick de guerre et deux brulots, dont l'un était monté par Canaris.

Parvenus à la hauteur d'Alexandrie, les brulots se détachèrent sous pavillon étranger, arrivèrent à l'endroit où un pilote-côtier vint à bord, comme d'ordinaire, pour conduire le bâtiment de Canaris à travers les bas fonds et les sinuosités du port.

Favorisé par la brise, Canaris allait s'accrocher au vaisseau amiral quand un vent de terre le repoussa violemment; reconnu par l'ennemi et foudroyé par deux bâtimens de guerre, le héros d'Ipsara ne perdit pas courage; il mit le feu à son brulot qui se consuma sans effet, s'élança sur la barque, et sortant du port, fut accueilli par Tombazis qui arbora aussitôt le pavillon de la liberté, et qui fit voile pour Hydra, se riant de la fureur du vieux Méhémet-Ali....

Lorsque Canaris s'embarqua pour cette expédition, il remit son épouse et son fils entre les mains de ses camarades : « Compagnons de

» mes travaux, » leur dit-il, « je vais où le » salut de notre chère patrie m'appelle : je » vous laisse mon épouse et mon fils; si je » succombe, donnez leur des armes et qu'ils » meurent en combattant les barbares. »

LE 20 AOUT.

Les deux généraux grecs, Tzavellas et Caraiskaki partis, de Salona parvinrent sur les sommités de l'Aracynthe, et avertirent de leur arrivée les assiegés.

Favorisés par une nuit obscure, ils pénétrèrent dans le camp de Reschid Pacha, où ils commencèrent le carnage avec des cris affreux qui jetèrent le désordre et l'épouvante parmi les Turcs.

Trois beys eurent la tête coupée; et si les Grecs ne se fussent point amusés à piller les richesses qu'ils aperçurent, le pacha tombait entre leurs mains; il n'eut que le temps de monter à cheval et de s'échapper au galop.

La garnison de Missolonghi fit une sortie et les Turcs essuyèrent une perte considérable.

Caraïskaki et Tzavellas, après s'être abreuvés du sang de leurs ennemis, après avoir porté la terreur et la mort, avec 400 hommes jusque sous la tente du pacha, entourée de 30,000 combattants, se retirèrent dans les montagnes.

Un des capitaines de ces généraux, Nicotzaras, entra, dans Missolonghi avec sa compagnie.

Ibrahim-Pacha est parti pour Modon, laissant à Tripolitza une garnison de 4000 hommes, sous les ordres de Soliman-Bey.

DU 24 AOUT AU 1er SEPTEMBRE.

Révolte à Napoli de Romanie. — Arrestation du ministre de la justice. — Arrestation de M. Jourdain, ex-capitaine de vaisseau français. — Protestation du général Roche, du colonel Fabvier et du jeune Wasinghton contre l'appel aux Anglais. — Départ de cet Américain. — Fièvre maligne à Napoli. — Arrivée de 18 officiers italiens.

Nous avons eu un combat très dangereux à soutenir contre des capitaines de corps francs.

Deux ou trois de ces capitaines qui voient toucher à sa fin le temps de leur pouvoir par la formation des troupes régulières, voulurent forcer la consigne du poste qui était à la porte de la ville. Nos jeunes soldats les désarmèrent et les conduisirent au gouvernement. Les autres capitaines du même genre prirent alors les armes et entreprirent de délivrer leurs camarades. Toute la ville en fut bientôt inondée, mais les soldats du colonel Fabvier ne s'épouvantèrent pas. Nous les divisâmes en 4 corps.

L'un s'établit sur la place et les autres s'emparèrent des rues qui pouvaient assurer une retraite aux séditieux. Nous les entourâmes de toutes parts, et après en avoir tué plusieurs, nous fîmes déposer les armes à tous les autres.

Ce matin le gouvernement m'a proposé d'aller en Candie (l'ancienne Crète).

Mille Grecs partis dernièrement pour cette ile, sous les ordres du général Calergi, sont parvenus à s'emparer d'une forteresse et l'on espère que cette expédition aura les suites les plus heureuses.

Je suis bien disposé à servir les Grecs; venu dans leur pays par amour de la liberté, partout où les occasions se sont présentées, je les ai convaincus qu'un jeune militaire français ne craint point le danger ; mais j'ignore les machinations des ambitieux et des perfides , et je ne désire pas les connaître..... Aller en Candie quand je vois les intriguans se liguer contre les patriotes et réussir dans leurs mé-

chantes entreprises!... Non, je ne tirerai pas mon sabre pour eux.

LE 26 AOUT.

Maurocordato est devenu en Europe *l'homme de la Grèce*, mais cette réputation usurpée ne peut durer longtemps. Je crois même que l'Europe dans ce moment est éclairée sur la conduite et les qualités de Maurocordato. C'est lui qui est à la tête du parti anglais, qui a fait la proposition au gouvernement britannique d'envoyer des troupes pour s'emparer de la Morée. Il n'a point encore de réponse.

Le général Roche s'est hautement prononcé contre cette demande.

Le comte Théotochi ministre de la justice et un des meilleurs patriotes, écrivit une lettre à un de ses amis à Athènes. Dans cette lettre il gémissait sur les maux de sa patrie et condamnait avec horreur la conduite de Maurocordato et de plusieurs autres personnages. Cette lettre fut interceptée et remise

au gouvernement, et le comte Théotochi mis en prison.

Une commission va s'occuper d'examiner l'affaire.

Généreux Théotochi! voilà la récompense des sacrifices que tu as faits pour ta patrie; voilà la récompense de ton dévouement et de ton patriotisme!.... Privé de ta liberté et de tes nobles fonctions; je n'en doute pas, tu fais encore des vœux pour tes ingrats compatriotes!.... Oh! que ne puis-je pénétrer dans ta prison, je confondrais mes regrets avec les tiens et les soins touchans de l'amitié et de la reconnaissance adouciraient peut-être l'amertume de ta position. Je n'oublierai jamais les moments que j'eus l'honneur de passer chez toi; dans quelque pays que le sort me jette en quittant la Grèce, je penserai toujours à tes vertus et à ton infortune!...

M. Jourdain ex-capitaine de vaisseau français vient d'être arrêté par ordre du gouvernement, pour lui avoir présenté une adresse

dans laquelle il demande à Maurocordato divers renseignemens....

M. Wasinghton, jeune américain, neveu du fameux Wasinghton, qui avait été envoyé en Grèce par le comité philhellénique des États-Unis, s'est aussi prononcé contre cet appel aux Anglais.

« J'ai traversé l'océan, dit-il, pour voler
» au secours des enfans de la liberté, et je
» vois des hommes pervers, sortis des rangs
» des Hellènes, tendre la main aux chaînes
» d'un peuple grossier qui régnait sur nos
» pères avec la même humanité qu'il règne sur
» les malheureux Ioniens! »

Maurocordato fit courir le bruit que ce jeune homme avait été gagné par le général Roche.

Wasinghton indigné écrivit au sénat avec toute la fierté d'un républicain et partit sur-le-champ pour Smyrne.

Le brave colonel Fabvier a fait aussi une protestation signée par un grand nombre de

philhellènes, elle est terminée par ces mots : « Je suis Français, messieurs; je me sacrifie-» rais avec transport pour la gloire de ma » patrie, mais si vous eussiez fait le même » appel à la France, vous ne m'en verriez pas » moins dans les rangs de l'opposition; et du » moment que le pavillon français flotterait » sur vos remparts, je fuirais loin de vous. »

Quant à moi, je pense comme le colonel Fabvier : le peuple grec ne doit être ni Français, ni Russe, ni Anglais ; il doit être Grec.

Dix-huit officiers italiens sont arrivés de Londres.

La fièvre maligne de l'année dernière règne ici. Cette fièvre est une espèce d'épidémie qui emporte une vingtaine de personnes par jour.

Il n'est pas étonnant que Napoli de Romanie soit empestée. La ville qui d'ordinaire ne renferme que 15 à 16,000 habitans, en contient aujourd'hui plus de 50,000.

Las familles d'Arcadie, de Tripolitza et d'Argos se trouvent ici; la plus grande mal-

propreté règne dans les rues et l'eau est très mauvaise.

DU 1er AU 8 SEPTEMBRE.

Départ de huit officiers italiens. — La belle Mavrojeny. — Traits de courage de plusieurs femmes grecques. — M. Jourdain est mis en liberté avec ordre de quitter la Grèce. — Lettre de ce capitaine à Ibrahim-Pacha. — L'auteur pénètre dans la prison du ministre de la justice. — Paroles de ce ministre.

Huit des officiers italiens qui étaient arrivés de Londres viennent de partir pour Smyrne.

L'héroïque Mado, Marie Mavrojeny est à Napoli. Elle m'a reçu avec les manières les plus nobles et les plus touchantes. Nous parlions des Arabes; elle avait une branche de laurier sur la tête : « M. De Villeneuve, m'a-» t-elle dit, en me la présentant, celui qui ne » craint point la mort est digne de la porter; » recevez-la de la main d'une grecque et n'ou-» bliez jamais que vous l'avez vue sur le front » de Mavrojeny ».....

Aimable et trop courageuse Myconienne!

moi! oublier que tu as daigné m'accorder ton estime et tes éloges!... Ah!.... lis mieux dans mon cœur; dans ce cœur brûlant d'amour pour la Grèce et pour la liberté!.... Si tu le veux, je te suivrai dans les combats; et mon bras détournera peut-être le jatagan d'un Égyptien près de frapper ces formes ravissantes.... O que tu es belle, Mado! que tu es séduisante! Cette figure si fraîche ne craint point l'ardeur du soleil!... cette main si blanche, si délicate, ne craint pas de manier le sabre et le pistolet!.. Femme incomparable! que ne suis-je roi? Je déposerais mon diadême à tes pieds...... Hélas! les rois t'abandonnent; ils abandonnent tes compatriotes. Ils livrent les chrétiens d'Orient à l'arme assassine des Turcs..

Les malheurs, les sacrifices, le courage des enfants de l'Attique et du Péloponèse ne devraient-ils pas les attendrir? Les actions héroïques d'un sexe ordinairement si faible, si craintif, ne devraient-elles pas aller à leurs cœurs?......

Marie Mavrojeny n'est pas la seule Grecque dont le nom mérite de passer à la postérité.

Lorsque les Turcs vinrent à Chios en avril 1822, les malheureuses femmes de cette île élevées au sein de l'abondance et des plaisirs ont prouvé ce que peut la crainte d'un honteux servage.

Catinko Khiliadou tua de sa propre main huit Turcs qui voulaient s'emparer d'elle. Elle ne tomba que morte au pouvoir des ennemis, qui la hâchèrent à coups de sabre.

Le monastère Kalimassia, éloigné de la ville de Chios d'environ deux lieues, où plusieurs familles s'étaient réfugiées vit, comme à Bauvais, des femmes secourir les hommes et combattre elles-mêmes avec plus d'acharnement qu'eux, jusqu'à la dernière extrémité. Une pluie de pierres, de sable, de poutres, de tuiles, qu'elles faisaient tomber sur les assiégeants en tua un grand nombre. Les barbares n'y pénétrèrent que lorsqu'épuisées de fatigue, et

n'ayant plus d'armes, elles ne purent leur rien opposer.

Assaillies de toutes parts, on en fit un horrible massacre. Une jeune religieuse put seule s'échapper, elle franchit l'espace occupée par les Turcs avec la vitesse d'un oiseau. Quelques uns d'entre eux la prirent pour une apparition céleste. Malheureusement pour elle, poursuivie par d'autres moins crédules ou plus cruels, elle finit par tomber entre leurs mains, et ils la mirent en pièces.

A Calamata, en juin 1825, une jeune femme poursuivie aussi par un de ces tigres, à face humaine, tenait par la main sa fille aînée âgée de 12 ans, et dans ses bras une autre, encore enfant. Elle rencontre un puits, sans espoir d'échapper, elle les y jette et s'y précipite elle-même après.

Deux demoiselles Vlasto, les dernières d'une des plus puissantes familles de Chios, étaient échues en partage à un officier turc qui, obsédé de la résistance de l'aînée lui dit qu'il

ne lui donnait plus que quelques heures de réflexion, et qu'à son réveil, elle serait à lui ou qu'elle périrait. La jeune Grecque profite de son sommeil, tire le poignard que son tyran porte à sa ceinture et le tue. Elle-même persuadée de la vengeance qu'on exercera sur elle, se pend et son exemple est suivi par sa sœur.

Sully qui comptait presqu'autant de héros que d'hommes, s'énorgueillissait aussi du courage de ses femmes.

Lorsqu'Ali s'en empara, on cite entr'autres traits celui d'une jeune femme qui pour échapper aux Turcs s'était précipitée du haut d'un rocher; mais arrêtée dans sa chûte par une branche de figuier à laquelle sa robe s'était accrochée, l'horreur de la mort se peignit à ses yeux, et ses mains firent des efforts pour lui échapper. Sa tante qui la suivait s'en aperçoit et lui crie : « Rougis, ma nièce, le déshonneur ou la mort. » A ces mots, toutes

deux se laissent tomber et elles vont périr dans l'abîme qu'elles mesuraient des yeux.

M. Jourdain qui avait été emprisonné, a été mis en liberté avec ordre de quitter la Grèce. Il doit s'embarquer pour Smyrne sur le brick français le *Cuirassier.*

M. Jourdain ne s'occupait qu'à rédiger des articles pour les gazettes. Voici une lettre qu'il écrivit dernièrement à Ibrahim Pacha.

Excellence !

L'Europe connaît, admire et approuve les projets de votre père sur l'Égypte; mais une politique astucieuse l'a entraîné dans une guerre contre les Grecs.

Je vais entrer dans quelques détails nécessaires pour prouver à Votre Excellence jusqu'à quel point elle a été trompée et dans quel abîme cette politique a précipité Votre Excellence, sans qu'elle s'en aperçût. Je tâcherai surtout de ramener votre pensée vers le plus beau pays du monde et sur lequel l'Être-Suprême a des-

tiné Votre Excellence à régner, afin de la convaincre de la nécessité de porter toutes ses vues de ce côté-là et d'abandonner ses projets sur la Morée.

Il est constant que dans l'antiquité la plus reculée, tous les pays ont été jaloux de participer au commerce de l'Inde.

C'est à ce commerce que l'Égypte fut redevable de sa célébrité sous le règne de Sesostris. C'est ce commerce qui explique les richesses de Tyr et de Sidon, ainsi que la prospérité de Jérusalem sous les règnes de David et de Salomon.

Les pyramides presque détruites de Palmyre et de Balbec durent, dans les premiers temps du monde, à la même cause, leur origine, leurs richesses, leur masse imposante et si digne d'admiration;

C'est à lui qu'Alexandrie fut redevable de sa grandeur et de sa puissance; et enfin c'est le commerce qui fit fleurir l'Égypte et la Syrie et les fit surpasser les autres na-

tions en richesses, et en grandeur, jusqu'au temps où l'empire Romain leur ravit, à l'occident, leur liberté et les sources de leur opulence.

Il serait utile et instructif d'entrer dans les plus petits détails sur les avantages immenses que l'Égypte retirerait en rétablissant le commerce de l'Inde par la mer rouge; mais une telle discussion m'entraînerait au-delà des bornes que je me suis prescrites. Je m'apésantirai davantage sur votre indépendance, parce qu'une fois que vous aurez acquis cette indépendance, le commerce avec l'Inde en sera une suite conséquente.

Aucune époque de l'histoire moderne n'offre d'exemple d'une crise où les intérêts du genre humain aient été plus grandement compromis.

Quelque puisse être le sort de l'empire ottoman, la possession de l'Égypte par une puissance européenne sera, dans peu, l'infaillible conséquence de la faiblesse toujours croissante de cet empire, si votre père ne s'empresse de

profiter du seul moment favorable que lui offre la Providence, pour secouer le joug des Turcs et former le plus bel empire de l'univers; alors l'ancien canal de communication entre l'Orient et l'Occident, tant convoité par toutes les puissances de l'Europe, sera de nouveau rouvert.

S'il était nécessaire que je m'étendisse davantage sur le fâcheux aspect des affaires politiques, je pourrais ajouter plusieurs observations qui vous prouveraient la nécessité de prévoir et d'éviter les changemens et les vicissitudes que l'adresse et l'esprit entreprenant d'un cabinet européen méditent contre votre indépendance et votre prospérité.

Pour parvenir à son but, ce cabinet sacrifiera honneur, principe, bonne foi, et tout sentiment de justice publique et particulière.

En voici une preuve bien évidente et dont votre excellence et votre père ont été les dupes.

L'observateur le plus indifférent doit voir

que votre expédition en Morée n'est que le résultat de la perfidie de ce cabinet qui a conseillé au grand seigneur de vous donner cette province ; bien persuadé que, pour en faire la conquête, vous y épuiseriez vos trésors et vos meilleures troupes, et par ce moyen, faire avorter les projets de votre père sur l'Égypte.

J'ai hasardé d'offrir à votre excellence quelques réflexions sur la crise actuelle, et dans laquelle vous vous trouvez engagé ; qui, d'après ce que j'ai déjà observé, et d'après d'autres circonstances, est très intéressante, et compromet vos projets d'indépendance aussi bien que la sécurité de l'Égypte. Il est donc dans vos intérêts de retourner dans votre patrie, de ne pas vous contenter de simples apparences, mais de surveiller avec soin les vues ambitieuses de certains cabinets dont le plan sur l'Égypte mérite votre plus grande attention.

Excellence, abandonnez votre projet d'une conquête idéale qui, quelqu'en soit le résultat, ne peut tourner qu'à la ruine de vos ar-

mées et de vos trésors, et à faire tomber votre pays sous un joug étranger. Vous pourrez temporairement faire du mal dans la Morée, mais vous ne devez pas vous flatter de jamais la conquérir.

En mettant au pis-aller, et en supposant, qu'après de grands sacrifices vous parvinssiez à en faire la conquête, qu'en résulterait-il? que vous régneriez sur des ruines et non sur des peuples; car vous voyez que, partout où vous avez passé, les Grecs ont préféré abandonner leur pays à se soumettre. Mais, je le répète, vous ne ferez jamais la conquête de la Morée.

Excellence, ceux qui ont formé le plan de cette campagne, ceux qui vous ont conseillé de venir en Morée, et ceux qui vous engagent à y rester, sont vos plus grands ennemis. Réfléchissez à votre position, et songez surtout qu'une plus grande gloire vous attend en Égypte. Et si votre père et vous savez profiter des circonstances présentes et qui ne se retrouveront pas

d'ici à bien des siècles, c'est-à-dire, que vous retourniez de suite dans votre patrie, que vous reconnaissiez l'indépendance des Grecs, que vous proclamiez la vôtre; vous aurez dans les Grecs un fort appui pour vous aider à secouer le joug des Turcs et vous formerez un nouvel empire qui deviendra promptement un des plus beaux du monde, et vous rappelerez les plus beaux temps de Tyr et d'Alexandrie.

Dans le cas contraire, la Morée sera, avant peu, le tombeau de votre armée, parce que l'on peut considérer que le but de votre campagne est manqué, et qu'en persistant dans vos projets de conquête, vous vous perdrez, et que l'indépendance de l'Égypte sera toujours mise en problême.

LE 3 SEPTEMBRE.

Colocotroni réunit des troupes à Argos. . .

. . . .

Le président m'a permis de pénétrer dans la prison du comte Theotochi.

Le noble prisonnier m'a reçu à bras ouverts. « Généreux Français, » m'a-t-il dit, « ne croyez » pas que je sois affecté de l'injustice de mes » compatriotes; la postérité me jugera..... » Mais ce qui me désole, ce qui trouble mon » repos, c'est de penser que tout un peuple » innocent sera victime de quelques hommes » artificieux et pleins d'ambition. »

Nous causâmes encore, et l'on vint m'avertir que je devais me retirer.

Le comte Theotochi me dit adieu en me serrant la main, et je sortis de la prison! J'errai quelque temps sur les remparts, absorbé dans les réflexions les plus tristes.

Soyez vertueux, me disais-je, ayez toutes les qualités qui vous identifient avec la divinité, vous n'en serez pas moins persécuté par l'exécrable calomnie.....

Je fus arraché à mes pensées par un de mes amis qui me frappa sur l'épaule. « Ignorez-» vous, » me dit-il, « qu'Ibrahim-Pacha est » revenu de Modon à Tripolitza en conduisant

» des mortiers et des canons. Nous le verrons » probablement avant peu sous les murs de Na- » poli, et Dieu sait ce qui arrivera. » ...... — « Il arrivera, » lui répondis-je, « que les » cadavres de ses Égyptiens engraisseront le sol » antique de la patrie d'Agamemnon..... »

DU 8 AU 24 SEPTEMBRE.

L'auteur au camp d'Argos. — Lettre du fils de Colocotroni. — Son arrivée inattendue. — Mavrojény se présente au Sénat. — Réponse de cette amazone à Maurocordato qui la complimentait sur sa beauté. — Portrait des Grecs et des Grecques.

AU CAMP D'ARGOS.

Nous sommes environ 400 hommes.

Placé sur ma capotte, tenant une plume à la main, et regardant l'incomparable Mado qui s'entretient avec Colocotroni, j'écris..... je ne sais trop ce que j'écris.....

A ma droite, un tapis est encore chargé des débris du déjeûner; à ma gauche, une centaine

de Grecs sont étendus et parlent..... Si je ne sais trop ce que j'écris, ces Grecs ne savent trop ce qu'ils disent.... Devant moi l'on fait rôtir vingt agneaux, et on les dévore des yeux.

Mais qu'est-il arrivé?..... Quelle rumeur autour de moi?..... Un courrier remet une lettre à Colocotroni. Elle est de son fils. « Nos » communications sont coupées, » lui mande ce jeune homme, « le génie, protecteur des » Grecs, semble les avoir abandonnés, le dé- » couragement est général..... Envain j'élève » ma voix....., envain je supporte patiemment » toutes les privations..... Le soldat murmure » et m'abandonne..... Volez à notre secours....., » volez! ou nous sommes perdus..... Nous ne » vivons que d'orties et de racines..... Nous » avons attaqué hier des Arabes, embusqués » dans un bois d'oliviers; nous sommes res- » tés maîtres du champ de bataille, où nous » avons trouvé quelques biscuits, des salines » et des olives.....

» Dans deux jours, si nous n'avons pas de

» vos nouvelles, nous nous précipiterons sur » les ennemis et votre fils n'existera plus....... »

LE 9 SEPTEMBRE.

Hier au soir, j'étais extrêmement fatigué; je me couchai sur l'herbe, et je m'endormis. Je m'éveillai couvert de rosée, avec un mal de tête épouvantable.

Aujourd'hui je suis agité par une fièvre violente. Il ne me faut rien moins que la présence de la belle Mado pour me faire supporter mes douleurs.

Serait-il dans ma destinée de mourir au commencement de ma carrière?..... Si tel est mon sort, Mado, verse une larme sur ma tombe et ne me plains pas!..... Mes passions seront éteintes...... Cette imagination que tu disais si ardente ne s'enflammera plus..... Je serai dans le néant.

LE 11 SEPTEMBRE.

Colocotroni avait envoyé un capitaine au

secours de son fils; mais ce brave jeune homme s'était déjà fait jour à travers les rangs Arabes, et il est arrivé ici......

Napoli, le 20 septembre.

Je sors du sénat..... La belle et valeureuse Mavrojény s'y plaignait de la froideur du gouvernement envers elle. Elle demandait les moyens de réunir des troupes. Maurocordato l'a complimentée. « Point de propos flatteurs. » lui a-t-elle dit « de l'argent, des hommes et » je marche à l'ennemi. . . . . »

Le 22 septembre.

L'aimable Mado, sachant que j'écrivais mon journal, m'a demandé si j'avais fait le portrait des Grecs. Sur ma réponse négative, elle s'est mise à son secrétaire, et d'une main rapide elle a tracé ce qui suit.

« Les Grecs ont la taille avantageuse les
» membres bien proportionnés et d'une belle
» forme; leur embonpoint est médiocre, leur
» teint brun, leurs cheveux noirs ou châtains,
» et presque jamais blonds. Vers l'âge de qua-
» rante ans, les hommes surtout sont sujets
» à devenir chauves et particulièrement ceux
» qui ont eu plusieurs fois des fièvres pri-
» mitives. La plupart ont le nez droit et per-
» pendiculaire; leurs yeux sont beaux, vifs
» et perçants.

« On regarde comme une grande perfection
» dans les femmes de grands et gros yeux à
» fleur de tête, des sourcils épais, arqués et
» qui se joignent à l'origine du nez.

» Plus spirituelles que les hommes, vives,
» enjouées, jolies, les femmes sont en même-
» temps, modestes et décentes. Elles ont de
» fort beaux traits, la taille svelte et déliée,
» une peau d'albâtre, un maintien gracieux
» et noble; la plus touchante naïveté donne
» à tout ce qu'elles disent un charme qui

» séduit. Je voudrais n'avoir pas à leur » faire le reproche d'une indiscrétion qui ne » leur permet pas de garder le secret, et oblige » leurs époux d'être réservés avec elles. Elles » sont femmes!!! (*et c'est une femme qui* » *s'exprime ainsi!*)

» La nature a donné aux deux sexes un pen- » chant irrésistible pour le plaisir, et en leur » accordant le don de plaire elle n'a pas » voulu leur refuser celui d'être sensibles. L'a- » mour est pour les Gres l'affaire la plus im- » portante, et comme ils aiment avec passion, ils » veulent être exclusivement aimés. Aussi voit- » on souvent la jalousie porter le trouble et le dé- » sordre dans les ménages, les mieux assortis....

» Dans leurs amants, les femmes veulent du » courage, une beauté mâle, et qui annonce la » vigueur, un teint brun, une poitrine velue. » Elles dédaignent une peau blanche, un men- » ton peu fourni de barbe...... » (Charmante Mado! en cela, tes jolies compatriotes ne diffèrent guère de nos françaises qui aiment aussi une

beauté mâle et qui annonce de la vigueur[1] !...)
» en Livadie, les femmes sont d'une beauté » remarquable; elles ont le visage arrondi et » le teint éblouissant; leur tempérament est » fort sanguin, leur goût pour la volupté ex- » cessif; mais elles sont inconstantes et volages.

» J'ai dit quelle était la conformation exté- » rieure des Grecs, je vais actuellement parler » de leur caractère.

» Le Grec est naturellement curieux, vif, » bouillant et emporté. Prompt à s'irriter, il » s'appaise facilement. Il a de la reconnais- » sance; mais il porte à l'excès le ressenti- » ment d'une injure. Lorsqu'il est grièvement » offensé, sa haine est implacable; il la trans- » met à ses enfants; les querelles se perpétuent » de génération en génération. »

[1] Aimable et jolie Française qui lisez en ce moment mon journal, permettez-moi de me prosterner à vos pieds..... j'implore mon pardon en faveur d'un respect et d'un dévouement sans bornes pour vous et pour toutes vos semblables.

DU 24 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE.

Deux bricks autrichiens capturés par les Grecs. — Le prince Metternich. — Apostrophe aux ennemis de la Grèce. — Bataille de Tricorpha. — Le docteur Calogéropulo. — Une flotte américaine à Napoli. — Elle arbore le pavillon des Hellènes. — Grandes réjouissances. — L'auteur est obligé de partir. — Ses regrets.

Deux bricks de guerre grecs viennent d'amener ici huit bâtiments autrichiens qu'ils ont capturés. Ces bâtiments étaient chargés de vivres et de munitions pour les Turcs.....

Depuis trois mois plus de 60 navires de la même nation, à la solde du Pacha d'Egypte, ont été arrêtés par les marins Grecs.

Ne serait-on pas tenté de croire, d'après tout ce que fait le pavillon de Metternich, que cet *illustre* prince tire son origine d'un descendant de Mahomet, ou qu'il médite au fond de son cœur magnanime, d'abjurer, plus tard, le Christianisme dont il feint de se montrer

aujourd'hui le zèlé protecteur, pour embrasser la religion sublime des Vrais Croyans!.......

Les Grecs s'emparent des bâtiments en hostilité contre eux, et des journaux attachés aux principes du diplomate Autrichien publient que les Grecs sont des pirates, et qu'ils méritent la corde!........

Lâches imposteurs, vendus à l'ignorance et au despotisme, gardez au moins le silence, si vous ne voulez pas rendre hommage aux vertus des héros de la Grèce moderne!... mais, non, continuez vos infamies......

Bientôt une main vengeresse, une main protectrice des peuples que vous outragez, la main de la liberté, cette main terrible qui s'est appesantie sur les tyrans, au-delà de mers, s'appesantira sur vous, et vous punira de vos forfaits!.....

LE 26 SEPTEMBRE.

Colocotroni a remporté un grand avantage sur les Arabes à Tricorpha.

Instruit que le pacha Ibrahim se disposait à

traverser le golfe de Lépante pour marcher sur Missolonghi, le général Grec se rendit dans la province de Caritène.

Londos, Zaimis, et Nicetas y arrivèrent aussitôt.

« Chers frères, leur dit Colocotroni, la ville
» de Missolonghi nous demande des secours
» dans un moment où nous ne pouvons pas
» nous suffire à nous mêmes. La patrie est en
» danger, si le farouche Ibrahim parvient à
» joindre Kuitachy; réunissons donc à la hâte
» chacun autant de soldats que nous le pour-
» rons et attaquons notre ennemi si fier de ses
» succès précédents. »

Les capitaines approuvèrent une entreprise dont ils sentaient le prix.

Colocotroni se trouva bientôt à la tête de 7000 hommes et il parvint à Libovossi, ville située sur des hauteurs escarpées, à 4 lieues de Tripolitza, et à l'entrée de la vallée que forment les collines du mont Tricorpha.

Celui-ci tire son nom de ses trois sommités

parallèles qui aboutissent à la plaine de Tripolitza où elles se resserrent en étroit défilé; les collines escarpées qui s'élèvent de chaque côté en se prolongeant jusqu'à Libovossi, forment des gorges plus ou moins retrécies.

Ibrahim apprenant l'approche des Grecs franchit le défilé et s'avança à la rencontre de Colocotroni qui, ayant une connaissance exacte des lieux, partagea sa troupe en plusieurs corps.

Les premiers se placèrent en embuscade sur les collines; un autre fit un détour pour s'emparer du défilé qui mène à Tripolitza et couper la retraite à l'ennemi; enfin pour attirer sur un seul point l'attention d'Ibrahim, Colocotroni chargea son fils de se retrancher dans une petite plaine située aux pieds de Libovossi et de s'y tenir sur la défensive jusqu'à ce que lui-même descendant, avec deux mille hommes, des hauteurs, donne le signal de l'attaque générale.

Ibrahim attaqua la position du fils de Colocotroni avec impétuosité, et peut-être ce jeune

homme allait succomber, si son père en descendant de Libovossi ne lui eut crié : « Courage, Gennéos, la victoire est à nous. »

Au signal donné, les Grecs embusqués sur les collines commencèrent une vive fusillade; l'ennemi reconnut sa faute et il se hâta de battre en retraite.

Malheureusement le capitaine grec qui avait été envoyé pour s'emparer du défilé, fut retardé dans sa marche; s'il en avait été maître, Ibrahim succombait avec toute son armée. Il perdit néanmoins deux ou trois cents hommes dans sa retraite.

La fièvre fait toujours de grands ravages. Un jeune Allemand vient d'y succomber; presque tous les étrangers qui tombent malades sont perdus, parce qu'il n'y a ni remèdes, ni médecins. Quelques charlatans exercent seuls cette profession. Je dois pourtant excepter de leur nombre le docteur Calogéropulo qui a fait ses études en Italie, on le regarde comme un dieu. Je suis fort lié avec

lui ; il m'a raconté que depuis qu'il est en Morée douze médecins sont sortis de sa maison.

« Mes domestiques, m'a-t-il dit, après m'a-
» voir vu pratiquer pendant quelque temps la
» médecine, se répandent dans les provinces
» et y font fortune. »

Je me rappelle, en effet, un docteur de Salamine chez lequel je logeai ; il avait été domestique de M. Calogéropalo, et aujourd'hui plus grande abondance règne dans sa famille.

J'espère que le comité philhellénique de Paris composé des amis de l'humanité, instruit par le général Roche des choses qui manquent aux malheureux Grecs, se hâtera d'envoyer des médicamens, des médecins et des chirurgiens.

M. Renaud de Saint-Jean d'Angeli donne tous ses soins à former un escadron de cavalerie..... On organise aussi une compagnie d'artilleurs.

LE 30 SEPTEMBRE.

La flotte Américaine est arrivée à Napoli. Elle a arboré le pavillon de la Grèce régénérée. Elle a salué la ville par trois fois cinquante coups de canons. La forteresse a répondu à son salut et tous les bâtimens grecs qui se trouvaient dans la rade ont lâché plusieurs bordées.

Le président du corps exécutif, Maurocordato, et tous les autres membres du sénat, ont été dîner à bord de l'Amiral.

Le chant patriotique des Hydriotes s'est mêlé aux fanfares guerrières des vieux soldats de Wasinghton et de La Fayette ...

Quel sujet d'allégresse pour les cœurs vraiment amis de la liberté ! Les Américains, séparés de nous par l'immensité de l'océan, les Américains, à peine sortis de l'esclavage, mais jouissant déjà de tout le bonheur d'une vertueuse indépendance, traversent toute l'étendue des mers; ils viennent offrir des armes et des conseils à un peuple de chrétiens com-

battant pour la croix, et que les rois chrétiens de l'Europe abandonnent !

« Suivez notre exemple, » disent ces républicains aux enfants de Sparte et d'Athènes. « Ne vous laissez rebuter ni par les privations » ni par les périls affreux qui vous entourent.... Comme vous, sans armes, sans appui, nous nous sommes levés en masse » contre un tyran barbare; et sa chûte a » prouvé à l'univers ce que peut un peuple » qui combat pour les droits les plus saints » et les plus sacrés.... L'Anglais, après avoir » enrichi de son sang nos plaines et nos fleuves, » honteux de sa faiblesse, s'est enfui dans la » triste Albion; et la déesse à laquelle vous » avez dressé des autels s'est fixée parmi » nous. »

LE 1er OCTOBRE.

Je partirai incessament pour Syra, tout est préparé pour mon voyage.....................

Je dois fuir l'injustice d'un Français.... Je ferai des adieux à la Grèce qui peut-être seront éternels : éternels! L'intrigue me fera-t-elle donc renoncer à voir s'accomplir un des rêves les plus séduisants de mon imagination!

Quand les Grecs prirent les armes contre la tyrannie, à cette noble et courageuse résolution mon esprit s'enflamma ; j'abandonnai bientôt ma famille pour me joindre à leurs phalanges guerrières, heureux de partager leurs travaux et leurs peines, dont l'amitié de plusieurs personnages distingués me dédommageaient assez. J'étais heureux, mais, ô moment de bonheur, bientôt je ne vous éprouverai plus....

Je vais errer sur l'onde perfide sans savoir où trouver une terre hospitalière....

O ma patrie! ô ma famille! ô ma mère et mes sœurs chéries! où êtes-vous? Hélas pour moi vous êtes perdues. Jamais mes yeux ne reverront les lieux de ma naissance.

Ah! qu'ils sont corrompus les gens qui

cherchent à éteindre l'amour de la patrie!.... sous le doux ciel de la Grèce mes pensées ont toujours été tournées vers la France; et, à chaque minute, je pensais à Sainte S***; aux jeux innocents de mon enfance, aux caresses de mes sœurs et mes larmes coulaient...

Actuellement encore que je me rappelle ces instans si précieux, mes yeux se grossissent et mon cœur est suffoqué....

Je suis fatigué de tout. Je ne sais plus ce que je veux... Je me livre au hasard; il me guidera dans le chemin difficile qui me reste à parcourir!

DU 3 AU 22 OCTOBRE.

Arrivée de l'auteur à Syra. — Description de la ville. — L'auteur fait connaissance avec un capitaine espagnol. — Il s'embarque pour Samos. — Productions de cette île. — Le consul anglais. — Descente en Natolie. — Le soldat de Kléber. — Surprise, satisfaction et douleur.

Je suis arrivé hier à Syra.

Avant que de partir de Napoli le gouver-

nement m'a envoyé sans que je le lui demandasse, un certificat attestant ma bonne conduite et mon dévouement à la cause de la liberté! Hélas! oui, je suis dévoué à cette cause sacrée, et cependant j'abandonne le théâtre de la guerre?....

Gardons le silence; il serait trop pénible de parler ou d'écrire....

On voit ici deux villes. L'ancienne, bâtie sur un rocher, est à un mille du port, et l'autre qui, avant l'insurrection des Grecs, n'était qu'un misérable hameau, occupe les bords de la mer, et il s'y fait un grand commerce; des négocians et des agens de toutes les nations y sont réunis.

Les Grecs de Syra sont catholiques romains. Leur fanatisme religieux excité par une fourmillière de prêtres, en a fait les ennemis irréconciliables des insurgés.

Quoique le drapeau hellénique flotte ici, cette île jouit d'une assez grande tranquillité, moyennant un tribut qu'elle paye aux Turcs,

indépendamment de celui que les Grecs lui ont imposé. Il y a toujours dans son port un grand nombre de bâtimens européens.

J'étais décidé à passer à Smyrne, mais ayant fait connaissance aujourd'hui chez l'agent consulaire français avec un capitaine espagnol qui part pour Constantinople je me rendrai dans cette ville pour réclamer la protection de l'ambassadeur de France; nous relâcherons à Samos pour charger des raisins.

SAMOS, LE 10 OCTOBRE.

Le 6 je suis parti de Syra, le 7 nous avons relâché à l'île de Tino et le 9 nous avons jeté l'ancre au port Vatty. Nous avions à bord la famille du Consul anglais de Samos.

Cette île est très fertile et renommée par ses bons raisins; elle est en face d'Ephèse et séparée du continent par un détroit d'un quart de lieue de largeur. On y compte environ 58,000 habitans. L'île entrecoupée de mon-

tagnes fort élevées est extrêmement riche en productions végétales, son vin muscat est un vrai nectar.

C'est probablement la fumée de ce vin délicieux que fit naître les rêves amusants de Pythagore, car ce philosophe célèbre prit naissance dans l'île de Samos.

LE 16 OCTOBRE.

J'ai parcouru toute l'île : je me suis arrêté trois jours au cap Colonne. J'ai vu les ruines d'une ancienne ville, et j'ai admiré une colonne en marbre qui s'élève encore majestueusement dans les airs.

Du cap Colonne, j'ai longé les bords de la mer pendant une demi heure et je suis arrivé dans un petit village à peu de distance d'une forteresse nouvellement construite. De cette forteresse on peut battre le rivage de la Natolie.

Le frère du capitaine du bâtiment à bord

duquel je suis embarqué était avec moi, le commandant de la forteresse nous invita à souper. il nous prodigua le vaporeux Samos et nous résolumes de faire une descente pendant la nuit sur le territoire des Turcs.

Nous exécutâmes notre projet; mais ce fut inutilement, nous ne trouvâmes pas un ennemi. Nous capturâmes deux chèvres que nous conduisîmes en triomphe dans notre chaloupe. . . . .

Non loin de la forteresse, on remarque une petite cabane ombragée par un gros arbre, au milieu d'une vigne.

Les habitans du village me dirent que le propriétaire était un étranger, homme respectable par ses cheveux blancs et par ses infirmités; qu'une jeune personne fraîche comme la rose qui vient d'éclore, partageait sa solitude et lui prodiguait les soins les plus tendres.

Le tableau qu'on me fit de ce vieillard et

de sa jeune fille me donna le désir de les connaître.

Je me présentai, en habit français à la porte de la cabane. La belle Grecque poussa un cri en m'apercevant et se retira tremblante auprès de son père vénérable que je saluai avec le plus grand respect.

» Que veux-tu, jeune homme? » me dit-il en grec.... « Pourquoi viens-tu troubler la » retraite du malheur et de l'innocence?... »

» Mon père, lui répondis-je, pardonnes-» moi... Je viens admirer ta sagesse; je viens » t'offrir des consolations si ton cœur en a » besoin... Ah! ne crains rien : je sais res-» pecter l'innocence.... »

— Jeune homme qui es-tu?...

— » Je suis Français, ami de l'infortune » et défenseur de la liberté des Grecs.... »

— » Tu es Français!.. ma fille, il peut en-» trer..... » et cette créature enchanteresse me présente une main ravissante!... » Tu es » Français! me répète le vieillard, Tu es

» Français! honneur à toi! honneur aux bra-
» ves de ta nation!...

« Ce bras que tu vois aujourd'hui si dé-
» bile, ce bras affaibli par les ans mania jadis
» le sabre sous les ordres de Kléber! je fus
» témoin dans les plaines de l'Egypte des
» hauts-faits d'armes de tes valeureux compa-
» triotes!

» O mon fils, tu es Français!... ô mon fils,
» dis-moi ce qu'est devenue la France? dis-
» moi si les héros vivent encore?.... » et le vieillard en me parlant ainsi oubliait son âge et ses infirmités! le feu pétillait dans ses yeux et ses mains gesticulaient.....

« Mon père!... les héros!... les uns sont morts
» aux champs d'honneur.... les autres!... sous
» le fer de la vengeance..... La France!... hélas!
» elle n'est plus que l'ombre d'une grande
» nation!..... »

O France! France! s'écria le soldat de Kléber et les larmes inondaient son visage.... puis se frappant sur le front : « C'est, dit-il,

» que les héros n'existent plus... » mais, reprit l'ermite de Samos, « Cette jeunesse née pour la » gloire et la liberté suivra l'exemple de ses » pères ; et, n'en doutons pas, la France rede- » viendra l'idole de l'univers. . . . . . . »

Frappé d'étonnement, prêtant une oreille attentive aux paroles de cet homme extraordinaire, et jetant quelques regards sur la Divinité de la cabane, je gardais le silence. Qu'aurais-je pu dire?....

Le vieillard remarqua mon trouble. « Hé- » lénitza, dit-il à sa fille, prépare-nous des » fruits. »

Hélénitza obéit à son père; mes yeux suivaient tous les mouvements de cette beauté modeste; ils la contemplaient!....

« C'est mon unique trésor! » et le vénérable Grec versait des larmes en prononçant ces mots...

« O mon père calme ta douleur : Je ne » saurais y résister, ou bien épanche-la dans

» le sein d'un homme qui l'adoucira peut-
» être....

» L'adoucir! ô mon fils, l'adoucir! jamais!...
» elle me traîne au tombeau... écoute, et con-
» nais mes malheurs. »

J'habitais Constantinople avec une famille idolâtrée; l'insurrection éclate en Grèce, les tyrans sont ombrageux et sanguinaires...

« Mon épouse, son père, mon frère, mes
» filles et moi, nous sommes enlevés de notre
» demeure, et jetés au fond d'une prison...

» Le père de mon épouse, mes fils et mon
» frère sont étranglés sous nos yeux... Mon
» épouse chérie meurt de chagrin... Une de
» mes filles ayant inspiré de l'amour à l'un de
» nos barbares oppresseurs, est frappée dans
» mes bras et rend le dernier soupir, victime
» de sa vertu... Ciel ! m'écriai-je, prends ta
» foudre, écrase ce scélérat, ou je ne crois
» plus à ta justice. Hélas mon ami, le Ciel
» resta sourd à ma prière, et le crime fut im-
» puni!....

« Cependant un Turc, pénétré d'une secrète
» horreur contre les monstres qui n'avaient
» pas craint d'outrager la nature, résolut de
» me sauver avec la seule fille qui me res-
» tait. Ce Turc généreux brava tous les périls;
» les portes de la prison s'ouvrirent et je ga-
» gnai la maison d'un Franc qui, plus tard,
» me fit embarquer pour cette île où j'ai
» décidé de mourir.

» Plus jeune et moins dégoûté de la vie,
» j'aurais choisi une autre retraite...... Mais,
» dans ma position je ne puis servir mes com-
» patriotes qu'en faisant des vœux pour la
» prospérité de leur pavillon. O mon fils! les
» vicissitudes de la fortune sont grandes, in-
» concevables..... Mon Hélénitza devait être
» heureuse; elle avait tout pour elle; nais-
» sance, richesses..... elle n'a plus qu'une mi-
» sérable cabane!..... »

» — Mon père, quittez Samos; rendez-vous
» en France, vous le devez pour le bonheur
» de cette intéressante créature; et quoique

» ma patrie gémisse sous un pouvoir arbi-
» traire, vous y trouverez des protecteurs. Les
» semences du patriotisme, de l'honneur et de
» l'humanité, pour être dispersées, n'en sont
» pas moins fécondes. Elles fertiliseront les
» déserts où l'on a cru les ensévelir........ »

La jeune fille nous présenta des raisins et des figues..... Ils étaient arrosés de ses pleurs!...

« Que puis-je faire pour vous, ô malheu-
» reuses victimes du despotisme? O mon père,
» commande, je serai trop heureux de t'obéir. »

« Mon fils, tu ne peux rien pour moi, tu
» ne peux rien pour ma fille, me répondit
» le vieillard, d'une voix sombre. Je mourrai
» ici...... Elle mourra là, ... toi, mérite le
» bonheur, et pense à ton pays...... Adieu!
» retire toi et garde, au fond de ton cœur
» le secret de mes infortunes. Adieu! »

Je voulais parler encore; la porte s'était fermée; je fus obligé de rejoindre mon compagnon de voyage qui s'impatientait vivement de mon absence.

Le consul anglais, M. Théodore Spaty, nous accable de politesses. Nous sommes presque toujours dans sa maison. Il a deux filles charmantes.

Mlles Zéphyre et Fotyno élevées dans un pays sauvage, ont la douceur et l'amabilité de nos Françaises. Élevées dans un pays où l'ignorance ne peut être regardée comme un défaut, puisqu'elle est générale, ces jeunes Grecques parlent français et italien avec élégance.

LE 20 OCTOBRE.

Près de la cabane, aux pieds du gros arbre.

Hier, voulant revoir la cabane habitée par le malheur et l'innocence, je pris mon fusil et je partis accompagné d'un Grec.

Dieu! quel coup m'était réservé! La cabane est abandonnée!...... Le vieillard et sa fille ont disparu...... On ignore de quel côté ils ont porté leurs pas..... Hélas! ces infortunés voulaient vivre dans la retraite; ils auront craint

que je trahisse leur secret; ils ont fui loin de ces lieux! Ah! que ne puis-je les retrouver! Samos! Je m'habituerais à tes solitudes..... Malheureux! je dois retourner au port Vatty! Demain, nous mettons à la voile pour Constantinople.

Au port Vatty.

On vient de recevoir l'ordre d'organiser 6000 hommes. Les Samiens sont remplis de patriotisme; je ne doute pas qu'ils ne s'empressent d'exécuter les ordres du gouvernement.

DU 22 OCTOBRE AU 5 NOVEMBRE.

Départ pour Constantinople. — Les adieux du consul anglais. — Les aimables filles. — La ville de Chios. — Celle de Chismé. — Métélin. — Tempête. — Le cap et la ville de Baba. — Misère des habitants. — Ecole de philosophie à bord de notre navire. — Réception à coups de pierres. — La comète. — Lemnos et Imbro.

A la voile.

Nous sommes partis hier au soir; nous avons

dîné chez le consul. A 7 heures, le vent était favorable; l'ancre était levée et l'on nous attendait pour déployer les voiles. Nous nous levâmes pour faire nos adieux. « Non, dit le » consul, nous allons vous accompagner jus- » qu'au rivage, et c'est là que nous recevrons » vos adieux, et que vous recevrez tous nos » vœux pour votre voyage. » Nous descendîmes. Je recommandai aux demoiselles d'étudier le français; « Oui, s'écria la jolie Fotyno, » je l'étudierai tous les jours; je ne veux plus » parler que français......» Nous nous élançâmes dans la barque et bientôt après, nous fûmes à bord.

LE 29 OCTOBRE.

Au cap Baba, côtes d'Asie.

Nous venons de relâcher au cap Baba pour nous mettre à l'abri d'une tempête qui s'est élevée tout à coup et pour attendre un autre vent.

Hier matin, nous avons passé le canal de *Chios*.

Sur notre gauche, nous voyions cette malheureuse île et sur notre droite la ville de *Chismé* située sur la côte d'Asie.

La ville de *Chios* est bâtie dans une vallée très fertile qui s'étend sur les bords de la mer où elle est resserrée par de hautes montagnes. La terre est d'une grande fécondité. Nous apercevions de très jolis jardins ombragés d'orangers, de jasmins et de mille arbustes qui embaument l'air de leurs douces odeurs. La ville proprement dite est au milieu de la vallée, mais elle paraît s'étendre à droite et à gauche, parce qu'il y a une infinité de villages et de maisons. Hélas! tout n'y est que ruines..... L'œil effrayé s'y promène avec douleur.

Avant l'incendie et les massacres de Chios l'on comptait 63 bourgs dans l'île. Aujourd'hui, elle est presque déserte.

Les Turcs n'ont épargné personne dans leur fureur : femmes, vieillards, enfants, ils ont

tous été massacrés. Le frère de mon capitaine qui a parcouru ce malheureux pays, dit qu'on n'aperçoit que des villages incendiés, dans lesquels on n'entend pas une seule voix, des églises, des monastères, dont les parvis sont couverts de squelettes, qu'on a retirés de leurs tombes ou par esprit de vengeance ou dans l'espoir de trouver des trésors.

De *Chios* nous passâmes près Métélin, qui est une des îles les plus fertiles de l'Archipel; et nous apercevions déjà Ténédos quand nous fûmes obligés de chercher un port pour nous dérober au vent du nord.

LE 1er NOVEMBRE.

Le vent continue d'être contraire. Nous avons été à terre pour visiter la ville de Baba et faire quelques provisions.

La ville est bâtie sur une éminence, elle est défendue par une espèce de forteresse qui domine la mer.

Malgré la force du courant, le cap offre un asile sûr aux bâtimens contre la tempête. Les habitans de Baba sont dans la plus affreuse misère. Il vaudrait beaucoup mieux mourir que de vivre dans un état semblable !.....

Je n'envie cependant ni les richesses, ni les grandeurs..... Je ne désire trouver qu'un coin de terre où les lumières brillent dans tout leur éclat sans être persécutées, un coin de terre où l'homme vertueux puisse compter ses jours sans craindre les lois injustes des oppresseurs et des tyrans.

Je suis jeune encore ; j'ai parcouru les provinces méridionales de l'Amérique ; je connais l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie ; j'ai voulu étudier un peu les hommes ; et dans tous les pays je les ai trouvés injustes et méchans, prêts à persécuter l'innocent malheureux, à protéger le riche coupable.

LE 3 NOVEMBRE.

Le vent souffle avec plus de violence qu'auparavant ; je crois que nous resterons encore longtemps au cap Baba.

Malgré le vent contraire et la mer agitée, les heures s'écoulent avec assez de vîtesse à bord de notre bâtiment.

Simon Flaquere, Mahonais, ex-officier d'artillerie dans l'armée constitutionnelle, capitaine du bâtiment, est un brave jeune homme plein de philosophie. Son frère a les mêmes principes, de manière que nous avons établi une école dans laquelle nous discutons nos idées quelquefois pendant des jours entiers.

Quand la philosophie nous fatigue, nous étudions l'anglais et l'italien; puis le punch et le rhum viennent nous avertir de fermer la grammaire et de nous préparer à de nouveaux travaux..... Nous buvons, nous chantons, nous parlons de Samos, et nous soupirons.....; ainsi s'écoulent nos jours au cap Baba.....

LE 4 NOVEMBRE.

La mer semble se calmer, et nous espérons que demain nous pourrons continuer notre voyage pour Constantinople.

Les lames de Baba sont très renommées dans le Levant. J'ai fait l'acquisition d'un couteau. Je le conserverai pour souvenir de Baba.

Avant de revenir à bord, nous voulûmes pénétrer dans l'intérieur de la ville, mais nous y fumes reçus par une multitude d'enfans qui nous forcèrent à coups de pierres à regagner les bords de la mer en toute hâte.

Nous avons remarqué, hier au soir, une comète dont la queue est très longue.

Si cette comète nous annonce le bonheur et la liberté, qu'elle se fasse comtempler par tous les peuples de l'univers! Si, au contraire, elle est le présage de l'affermissement du règne de la superstition et de l'affreux despotisme, qu'elle disparaisse à jamais, ou qu'elle n'étende pas ses rayons au-delà du cap Baba........

EN VUE DE L'ÎLE DE LEMNOS.

Hier, après avoir dîné, nous mîmes à la voile malgré le vent et le courant contraires. Nous espérions, à force de manœuvres, arriver ce matin à Ténédos; mais, pendant la nuit, nous avons été emportés entre Lemnos et Imbro. Nous faisons actuellement voile vers les ruines de Troye, et nous jetterons l'ancre, avant la nuit, à l'entrée du canal des Dardanelles.

DU 5 AU 16 NOVEMBRE.

Les ruines d'Alexandrie en Troade. — La ville de Ténédos. — Les Dardanelles. — Le tombeau de Protésilas. — Navigation dans le canal.

Entre l'île de Ténédos et les ruines de Troye.

Notre navire est ancré à trois milles de Ténédos et à deux milles et demi du rivage Troyen.

Malgré l'agitation de la mer et la fureur du

vent du nord, je me suis embarqué avec le capitaine pour aller aux ruines de Troye.

J'éprouvais une grande émotion en pensant que mon pied allait fouler une terre autrefois si célèbre et si malheureuse. Nous arrivâmes..... mais nous battîmes vainement la campagne sans découvrir l'objet de nos recherches. Nous vîmes pourtant un pont qui offre encore 3 ou 4 pièces de marbre, qui paraissait avoir été au-dessus de quelque édifice.

LE 10 NOVEMBRE.

Nous avons été à la chasse. Un Turc nous offrit de nous conduire aux ruines.

Mes compagnons ne voulurent pas traverser les forêts qui nous en séparaient.

Quant à moi, je montai sur l'âne de mon Cicérone, et m'abandonnant à ma bonne étoile, nous nous avançâmes dans les bois après avoir côtoyé les bords de la mer. Le seul croassement des corbeaux en troublait la solitude.

Bientôt nous arrivâmes sur les bords d'un fleuve qui coule entre deux montagnes.

Sur ses bords, à droite, on admire encore deux bains d'eau minérale. Le premier est tout en marbre, et l'eau est d'une chaleur excessive ; dans la cour on voit une colonne en marbre. Le second est plus petit et l'eau est moins chaude.

Sur la même rive, en descendant un peu, on trouve les ruines d'un édifice, deux petites maisons entièrement conservées, et trois colonnes en marbre renversées.

Sur les bords opposés du fleuve, il y a une fontaine en marbre dont l'eau est très fraiche.

Après avoir passé les trois colonnes, nous prîmes un sentier à droite, nous marchâmes sur des ruines pendant plus d'une heure, puis, nous arrivâmes près de deux tourelles qui ont résisté au temps. Nous nous dirigeâmes alors du côté de la mer, et à un quart d'heure des tourelles, je vis et j'admirai les restes d'un

palais immense. Les murs étaient construits en pierres d'une largeur étonnante.

A voir seulement les ruines de ce superbe édifice, on croit voir les ruines d'une ville. Je pénétrai dans l'enceinte. Je me fis illusion, quoique je susse très-bien que ce ne pouvait être l'emplacement de Troye. Les récits d'Homère vinrent se présenter à mon imagination; je cherchai à reconnaître la chapelle qui fut inondée du sang de la famille royale...

J'étais fatigué, je me reposai dans un lieu qui me paru avoir été une des parties les plus majestueuses du palais. « C'est peut-» être ici, me disais-je, dans cette salle » même, que Priam reçut les hommages de » son peuple. » — puis, passant à Pâris. » Ce pourrait bien être là, que ce jeune » prince savoura les caresses de la belle » Hélène. »

Je réfléchissais à tous les malheurs qui proviennent de l'amour, mais la beauté de l'épouse

de Ménélas venait toujours s'offrir à mon esprit qui s'échauffait de plus en plus.

Le vent souffla à travers les arbres qui s'élèvent sur les ruines. Je crus entendre les soupirs du voluptueux Troyen; je crus entendre la belle Hélène qui lui répondait par des baisers ardents et dans mon délire, je crus les voir au comble du bonheur.

Pâris! Pâris! m'écriai-je,.... mon conducteur croyant que je l'appelais, s'élança vers moi et me demanda ce que je désirais : *va-t-en au diable*, lui dis-je; en effet j'eusse voulu que le *diable l'emportât*, car j'étais dans le pays de l'imagination; les rêves les plus agréables voltigeaient autour de moi; je me croyais au ciel, et sa voix maudite me fit retomber sur la terre!....

Les murailles d'Alexandrie en Troade (car tel était le nom de cette ville batie par Alexandre le Grand), sont presqu'entièrement conservées. Le mont Ida les domine.

La nuit n'étant point éloignée, j'abandonnai

ces lieux interessants pour me rendre sur le rivage où je croyais trouver mon capitaine. Il était retourné à bord!...

Je montai sur un tumulus d'où j'apercevais le bâtiment, je déchargeai trois ou quatre fois mon fusil, et j'agitai dans les airs un mouchoir blanc. Un matelot découvrit mes signaux et le capitaine fit hisser son pavillon pour me rassurer. On mit aussitôt la petite chaloupe en mer et deux heures après, je fus à bord.

TÉNÉDOS, LE 12 NOVEMBRE.

La ville de Ténédos est bâtie entre deux rochers, et l'entrée de son port est défendue par une forteresse en bon état. Nous avons été accostés par une vieille Grecque qui nous a suppliés de l'embarquer avec sa jeune fille qui était esclave.....

L'agent français me dit attendre de jour en jour une frégate sur laquelle s'était embarquée Me la comtesse Guillemmot pour venir rejoin-

dre son époux à Constantinople. . . . . . .

Nous avons pris avec nous les deux malheureuses Grecques....

LE 14 NOVEMBRE.

Le vent est devenu favorable, et nous sommes entrés dans le canal des Dardanelles.

A la bouche même du canal, il y a deux forteresses, l'une en Europe près de laquelle on voit encore le tombeau de Protesilas, et l'autre en Asie. De l'une et de l'autre de ces forteresses on peut couler à fond les bâtiments qui entrent dans le canal.

Avant d'arriver aux forteresses on passe sous les murs d'une petite ville située en Asie, sur une hauteur qui domine la mer. On l'appelle *Jeni Cheher*.

A partir de cette petite ville pour arriver dans le canal des Dardanelles, on voit un grand nombre de tumulus qui s'élèvent en forme de pyramides sur les bords de la mer.

On dit qu'ils ont renfermé les cendres des héros d'Homère!.... Tombes de tant d'illustres guerriers, reçevez donc mes justes hommages! Hélas! combien je regrette de n'avoir point eu l'ouvrage de Mr Le Chevalier! Il m'aurait conduit où reposent tes cendres, courageux Achille!.... J'aurais aussi reconnu le Pergame, le Simoïs et le Scamandre!....

J'ai vainement parcouru le rivage Phrygien! Je me suis vainement adressé aux Turcs, aux Grecs qui l'habitent!.... Ils ignorent les noms d'Hector, d'Ajax et d'Agammemnon!... Le nom de Troye n'a jamais frappé leurs oreilles!....

O malheureux pays que tu nous prouves bien les bouleversements de la nature!....

Notre navigation est charmante; nous sommes une soixantaine de bàtiments tous les uns à côté des autres.

A chaque instant des villes, des villages et des ruines s'offrent à nos yeux étonnés.... On reconnaît les sites enchanteurs qui ravirent

le jeune Anacharsis dans son voyage de Byzance aux îles de l'Archipel.

DU 16 NOVEMBRE 1825 AU 24 JANVIER 1826.

Description de la ville de Constantinople. — L'ambassadeur de France propose à l'auteur de passer au service des Turcs et il lui offre des lettres de recommandation. — Refus. — L'auteur feint ensuite de se rendre aux conseils de son ambassadeur. — Lettre du général Guilleminot au consul-général de France en Egypte. — Le grand champ des morts ou la promenade de Constantinople. — Portrait des Turcs. — Départ pour Smyrne.

La ville de Constantinople est immense, elle est divisée en plusieurs quartiers. Celui de Péra est la résidence des ambassadeurs et de la plupart des Francs qui ont leurs magasins dans le quartier de Galata.

L'entrée du port est enchanteresse. Aucune vue en Europe ne donne des sensations aussi agréables que celles qu'on éprouve en arrivant à Constantinople; mais elles font bien-

tôt place à d'autres d'une espèce différente, lorsqu'on voit l'intérieur de cette capitale. Les maisons sont mal construites, les rues étroites et sâles. Seulement dans le quartier des Turcs il y a de belles maisons et quelques rues longues et larges.

Sainte-Sophie serait encore l'objet de l'admiration des étrangers si l'infâme janissaire n'en défendait l'entrée. Elle est près du sérail. Ce seul mot révolte l'humanité. L'innocence et les charmes de la beauté n'imposent point au tyran qui règne en ce lieu. La jeune fille, arrachée des bras de sa famille, ne peut se refuser à la lubricité d'un despote absolu!.... Que de pleurs ont versés vos yeux, vierges de la Grèce, quand après avoir été exposées à l'enchère sur les rives du Bosphore, vous vous êtes vues enfermées dans ce réceptacle de débauche et de crimes!

Le comte Guilleminot vient de me conseiller d'aller en Egypte pour y prendre du service dans les troupes du pacha; je lui ai

répondu que l'honneur me le défendait, que j'avais servi les Grecs, et que jamais je ne trahirais leur cause.

Mr. Guilleminot a repliqué que la cause des Grecs était perdue, que si je passais en Egypte il me donnerait des lettres de recommandation et que plus tard je pourrais entrer dans l'armée française. « Quant à la » répugnance que vous avez de renoncer à » un parti pour en embrasser un autre, me » dit l'ambassadeur, mettez la de côté; suivez » l'exemple de plusieurs de vos compatriotes » qui ont d'abord servi les Grecs et qui sont » aujourd'hui dans les rangs de leurs enne- » mis. D'ailleurs vous avez le temps de la » reflexion : venez demain à neuf heures, vous » me trouverez dans le jardin et nous parle- » rons de cette affaire. »

Je laisse aux lecteurs à se représenter l'indignation qui s'empara de moi; je chercherais inutilement à la leur exprimer.

Quoi! m'écriai-je! en sortant du palais,

l'ambassadeur français m'engage à tirer mon sabre contre l'humanité, en faveur des barbares mahométans!..... O ma patrie! toi qui combattis si longtemps pour la liberté, de quelle honte tu te couvres en ce moment aux yeux de l'univers!... Tu veux accabler un peuple de héros qui s'est armé contre la tyrannie!.... O France! Les enfans de la Grèce en alarmes te tendent des bras suppliants, et non contente de les repousser, tu prêtes encore assistance à leurs assassins...... Dans quelle inconcevable erreur tu es plongée..... Mais que dis-je, insensé? La colère m'égare; non, ma patrie, non, tu ne cherches point à persécuter le malheur, tu es trop noble, trop généreuse!..... Ah! sans doute ce serait avec transport que tu volerais à la défense des ruines d'Athènes et de Sparte; mais on comprime ton enthousiasme, on trompe ta bonne foi . . . .

LE 17 NOVEMBRE.

Resolu de connaître jusqu'à quel point le gouvernement français protégeait les Turcs contre les malheureux Grecs, je n'ai pas manqué d'aller au rendez-vous de l'ambassadeur. Il m'a tenu le même langage que la veille; j'ai feint de partager son opinion et j'ai accepté une lettre pour Alexandrie. Je me propose de la livrer un jour à l'indignation de mes compatriotes. La voici :

CONSTANTINOPLE LE 17 NOVEMBRE.

Monsieur!

Cette lettre vous sera remise par M. De Villeneuve nouvellement arrivé à Constantinople et qui doit se rendre incessamment à Alexandrie pour chercher à y prendre du service dans les troupes du Pacha. Je vous prie, Monsieur, de l'accueillir avec bienveil-

lance, de le seconder dans ses démarches, et de l'éclairer de tous les conseils de votre expérience. J'aime à croire qu'il s'en montrera digne.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée,

Cte GUILLEMINOT.

A M. DROVETTI *consul général de France à Alexandrie.*

LE 20 NOVEMBRE.

La promenade favorite à Péra, est un cimetière, (le grand champ des morts) qui dans son genre peut être comparé au cimetière du père La Chaise à Paris.

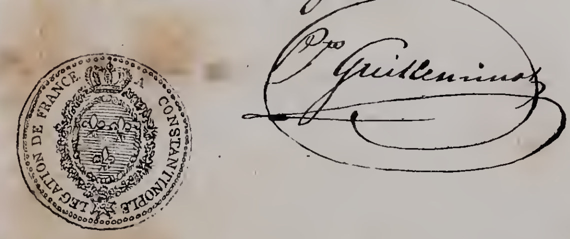
La variété des tombeaux, celle du costume des hommes et des femmes qui s'y rendent en foule, amusent beaucoup les étrangers. C'est le lieu de la mort, de l'amour, de l'intrigue et du plaisir..... Vous voyez de belles

Consple, le 17 9bre 1825

Monsieur

Cette lettre vous sera remise par M. de Villeneuve, Ex-officier Français nouvellement arrivé à Constantinople & qui doit se rendre incessamment à Alexandrie pour chercher à y prendre du service dans les troupes du Pacha. Je vous prie, Monsieur de l'accueillir avec bienveillance, de le seconder dans ses démarches & de l'éclairer de tous les conseils de votre expérience. J'aime à croire qu'il s'en montrera digne.

Agréez Monsieur, les assurances de ma considération très distinguée



à Monsieur Drovetti, Consul général de France à Alexandrie

femmes assises sur le marbre qui couvrent les restes de l'homme, sourire au passant, l'agacer et faire tous leurs efforts pour l'enchaîner à leur char; vous en voyez d'autres non moins belles, mais plus jeunes et plus innocentes, qui désirent jouir de leur jeunesse, et perdre une innocence qui les embarrasse; vous les voyez assises sur le même marbre; elles parlent à leurs amants, leurs yeux semblent dire : « profitons du présent, aimons et goû» tons le bonheur. Hélas! nous serons bientôt » sous ce marbre... » Oui, ces mots sont exprimés par tous les beaux yeux qu'on rencontre au champ des morts. Pourquoi les mamans sont elles si sévères pour ces aimables innocentes, tandis qu'elles mêmes murmurent la même plainte.

LE 24 NOVEMBRE.

Voici un portrait des Turcs qui m'a semblé assez juste.

Placé sous des berceaux de verdure, au bord du ruisseau qui les arrose, le turc, tenant dans sa main une longue pipe de jasmin, garnie d'ambre, se croit transporté dans le jardin de délices que lui promet Mahomet. Froid, tranquille, pensant peu, il fume un jour entier sans ennui. Vivant sans désirs, sans ambition, jamais il ne porte aucun regard sur l'avenir.

Cette activité qui nous tourmente, cette activité, l'ame de tous nos talents, lui est inconnue. Content de ce qu'il possède, il n'invente et ne perfectionne rien. Sa vie nous parait un long sommeil; la nôtre lui semble une continuelle ivresse; mais tandis que nous courons après le bonheur qui nous échappe, il jouit paisiblement, sans songer au lendemain, des biens que la nature lui offre, que chaque jour lui présente.

Je vais partir pour Smyrne sur un bâtiment de l'état qui a conduit ici l'épouse de M. Guilleminot.

DU 24 JANVIER AU 23 MARS.

Visite aux ruines de Troye. — Les tombeaux d'Hector, d'Ajax, d'Achille, de Patrocle, d'Antiloque, de Pénéleus et d'Aisyètes. — Le mont Ida. — Les sources du Scamandre. — Les officiers de la marine française. — Smyrne. — Rencontre imprévue. — M. P. David, consul-général de France.

Il y a environ 20 jours que je suis parti de Constantinople [1]. Nous avons relâché aux *Taches Blanches* non loin de l'entrée des Dardanelles. Il y avait à bord M. de Saint-Sauveur,

[1] Je vais en deux mots faire connaître l'opinion des officiers de notre marine. Lorsque je me rendis à bord de la gabarre, La Truite, à Constantinople, j'y fus reçu froidement par les officiers. Ces messieurs croyaient que mon intention était d'aller servir les Turcs, ainsi que me l'avait conseillé M. Guilleminot, et ils étaient indignés de porter un défenseur au cruel Méhémet-Ali... Aimables compatriotes ! votre conduite à mon égard est la preuve de la noblesse de vos sentimens, et, je dois ici, pour ne pas manquer à mon devoir, rendre un juste hommage à vos vertus.

consul de France à la Cannée qui avait déjà visité les ruines de Troye, Homère à la main. Il nous servit de guide et le commandant de la gabarre, M. de Robillard, tous les officiers, Mme de Saint-Sauveur, le fils du consul général de France à Alep et moi, nous admirâmes cette vaste plaine jadis arrosée du sang des Grecs et des Troyens. Nous vîmes les débris d'un temple dans la vallée de Timbré. Les Turcs l'appellent Timbreck-Déré.

Vers le milieu de cette vallée, près d'un petit village, non loin des ruines du temple, il y a un cimetière couvert de bas reliefs et de colonnes brisées.

Nous bûmes aux sources du Scamandre. Nous montâmes au sommet du Pergame où nous saluâmes le tombeau d'Hector.

Le Simois forme encore un trois-quart de cercle autour de cette colline sur laquelle était le palais de Priam.

Ayant levé les yeux au ciel, nous vîmes des aigles qui planaient au dessus de nos têtes, et

nous aperçûmes le mont Ida, où le beau Paris rendit un jugement qui devait être si fatal à sa patrie.

En se rappellant la gloire de ces contrées, en comparant les temps actuels aux temps passés, quelles tristes idées se présentent à l'esprit! Ah! pourquoi tous les rois qui désirent se repaître du sang de leurs semblables, ne viennent-ils pas un instant réfléchir sur l'emplacement de Troye : ils connaîtraient le fruit de la guerre, et ils craindraient pour leurs états le sort de tant d'autres états ruinés ou anéantis par la force des armes! mais les rois réfléchissent-ils quand il s'agit d'obéir à leurs passions?

Les tombeaux d'Antiloque et de Pénéleus, ceux d'Achille et de Patrocle reçurent aussi notre vénération. Je m'inclinai encore devant les tombeaux d'Ajax et d'Aisyètes.

Ce dernier est sur un monticule qui domine tout le pays d'alentour. Les premiers sont au cap Sigée; celui d'Ajax au cap Rhétée près du

rivage de la mer à peu de distance de l'embouchure du Simois.

Mon imagination s'élançant à travers les siècles : mon œil s'abattait sur la plaine, et suivait les mouvements de ces demi-dieux.

Je voyais Hector portant la flamme sur les bâtimens grecs; l'impétueux Achille contemplant de sang froid les progrès de son ennemi, pour se venger d'Agamemnon; Patrocle se couvrant des armes de son ami, repoussant les Troyens, attaquant Hector et expirant sous ses coups. Achille alors s'offrait à moi dans toute sa fureur : plus de haine, plus de ressentiment contre ses compatriotes ! son ami n'existe plus; un Troyen l'a terrassé. Achille doit se baigner dans le sang de ce Troyen. Je le vois s'ouvrir un passage au milieu des ennemis, s'élancer sur le vainqueur du malheureux Patrocle, lui arracher la vie, l'attacher à son char et le traîner ainsi sous les remparts phrygiens. Je le suivis ensuite dans sa tente; je vis le visage de ce guerrier inondé des véritables larmes de l'ami-

tié : il regardait le cadavre de Patrocle. Je vis l'infortuné roi des Troyens s'agenouiller devant ce jeune héros et le supplier de lui rendre les restes de son Hector. Un homme tel qu'Achille pouvait-il être insensible aux larmes d'un père? Priam remporte les dépouilles sanglantes de son fils.........

Bounar-Bachy, petit village turc, est situé précisément sur l'emplacement de Troye.

Ibrahim Pacha est arrivé à Missolonghi avec 12,000 hommes de troupes régulières et 6000 Albanais.

SMYRNE, LE 16 FÉVRIER.

Ce matin ayant été me promener à La Pointe, lieu très fréquenté par les Grecs, j'y ai fait la rencontre la plus imprévue et la plus heureuse.

La famille C*** qui me recueillit à Tripolitza se trouve à Smyrne. Mme C***, cette bonne maman qui me prodigua tant de soins, m'a re-

connu à la promenade et s'est élancée dans mes bras. Comme j'ai partagé son plaisir!..... Elle m'a conduit ensuite dans sa maison où j'ai retrouvé ses deux filles.

Mon apparition inattendue a tellement frappé la jeune Angella, qu'elle a eu des attaques de nerfs pendant une heure. Cette généreuse famillc est ruinée. Mme C*** s'est embarquée miraculeusement avec ses deux filles sur un brick, qui les a transportées à Constantinople, où l'ambassadeur anglais les a prises sous sa protection.

Plus tard elles ont passé à Smyrne, et c'était là que le destin m'avait réservé de les rencontrer dans la plus affreuse misère, quand je ne pourrais m'acquitter envers elles des devoirs sacrés de la reconnaissance! Position désolante! Aujourd'hui seulement je sens toute ton horreur!.... Que faire? Le pain manque à mes bienfaitrices et je ne puis leur en offrir.

LE 20 FÉVRIER.

Les officiers de la T*** auxquels j'ai parlé de la famille C***, m'ont prié de puiser dans leurs bourses; ce que j'ai fait sans répugnance, bien convaincu de la noblesse de leurs sentiments et de leur amitié pour *le véteran qui mendiait son pain*.

Smyrne est bâtie au fond d'un golfe très beau; elle s'élève en amphithéâtre sur le Pagus du côté de l'Ouest, et elle s'étend dans la plaine jusqu'au rivage.

Sur une colline on voit encore un ancien château dans la muraille duquel on remarque le buste de l'amazone Smyrna [1].

[1] La figure expressive de cette amazone inspira un amour si violent à un jeune Turc qu'il en perdit la raison. Chaque nuit ce malheureux allait contempler l'objet de ses pensées et cherchait à l'émouvoir par de tendres plaintes qu'il accompagnait de sa guitare..... la mère de ce nouveau troubadour crut qu'elle le rendrait

Tout près du château est l'ancien cirque. Le Melès arrose son territoire ; à sa source existe encore la grotte où Homère se livrait à toute l'impulsion de son génie.

L'Acheloüs coule à travers le Cypèle qui s'élève au nord-est de Smyrne.

Du côté de Bournaba, vers la mer, on voit le tombeau de Tantale; sur les bord du Caléon qui coule autour de la ville, existe le tumulus d'Andrémon.

La rade de Smyrne est immense. Elle peut contenir mille vaisseaux. C'est le rendez-vous des escadres européennes qui croisent dans le Levant ; ses environs sont charmants.

à lui-même en faisant disparaître la beauté qui l'avait séduit.

Armée d'un ciseau elle ne craignit point d'attaquer l'amante insensible et la belle Azone Smyrna n'offre plus aujourd'hui que des traits irréguliers.

Jeunes filles, redoutez le courroux de l'amour, il pardonne tout, excepté l'insensibilité.....

Bournaba est un joli village au fond de la rade où presque tous les négocians ont des maisons de plaisance.

Boudja, Coucloudja, Cedicueil, sont le rendez-vous des chasseurs.

M. Pierre David consul général de France jouit d'une grande réputation. Il est bon, humain, généreux; aucun habitant ne prononce son nom sans respect. Les Turcs le craignent; les Grecs le révèrent. Plus d'un officier européen revenant de la Grèce, lui a dû le bonheur de revoir sa patrie.

M. David est aussi savant qu'il est magistrat distingué, aussi est-il zélé partisan de la cause des Hellènes. Je lui ai déclaré que je ne ferais jamais le voyage d'Égypte. Je dois l'avouer, cette résolution ne déplut point à M. David, et je trouvai en lui un appui, un protecteur [1].

[1] M. P. David, protecteur des Grecs, ami des sciences et de la liberté, pouvait-il conserver ses fonctions sous un ministère vendu à l'ignorance et au despotisme?

Smyrne est une des plus belles et des plus riches villes du Levant.

La société y est fort agréable. On y savoure vraiment la volupté asiatique.

Les femmes y sont charmantes. Elles aiment les Français à la folie. La belle Mlle Fonton a fait tourner la tête à je ne sais combien d'officiers de marine.

Les malheureux Hellènes de Smyrne ont appris, avec le plus profond désespoir que cet homme respectable n'était plus consul général, et qu'il allait quitter un pays pour lequel il avait été, dans des moments critiques, le vrai génie du bien.

M. David n'est plus consul général, je ne crains pas de le compromettre, je vais rapporter les propres paroles qu'il m'adressa quand je lui dis que je n'irais jamais en Égypte. « Vous ferez bien, me dit-il, un français ne peut » prendre le parti des Turcs sans se déshonorer : j'ap- » prouve votre résolution, et je vous offre mes services. » Quel langage différent l'ambassadeur de France m'avait tenu à Constantinople !

DU 23 MARS AU 1er MAI.

Mariage de l'auteur. — Hudson Lowe. — Rodosto. — Le prêtre arménien. — L'escadre turque. — Retour à Constantinople. — Expédition malheureuse du colonel Fabvier. — Le fils du duc de Valmy.

Tout s'opposait à mon bonheur, et je suis heureux. La jeune Angella est mon épouse.

Hier nous avons fait venir de Bournaba un prêtre grec qui nous a donné secrètement la bénédiction nuptiale chez un Français en présence de la mère et de quatre témoins.

LE 4 AVRIL.

L'infâme bourreau de Napoléon, Hudson Lowe a passé quelques jours ici. Il est parti hier à bord d'un bâtiment anglais. Il a été nommé gouverneur de Ceylan où il se rend par Alexandrie et la mer rouge.

Depuis que ce monstre a cessé de faire le geolier à Sainte-Hélène, il promène sur tous les points du globe l'horreur de son nom.

Un brave Français, M. P*** avait résolu de purger la société d'un brigand semblable.

Hudson Lowe avait pris des appartemens dans la même maison que j'occupe. M. P*** vint à neuf heures du soir et croyant que l'indigne Lowe était chez lui, il enfonça la porte, et entra le poignard à la main. Lowe était sorti, il fut sauvé!...

Cette scène a fait un éclat dont tout Smyrne a retenti et Hudson s'est embarqué tout de suite, mais avec la certitude qu'il devait expirer de la main d'un Français.

O France!... ô ma chère patrie! il est rare que tu donnes la vie à un assassin!... mais celui qui percerait le cœur à Hudson Lowe pourrait-il te déshonorer? Tout homme qui donne la mort à son semblable est un assassin, dit-on? Mais l'histoire ne réclame-t-elle pas un

bras qui doit terrasser le brigand qui a fait mourir le grand homme du 19e siècle.

SUR LA RADE DE SMYRNE, LE 11 AVRIL.

Je me suis embarqué hier au soir avec mon épouse.

Après avoir habité sous le d oux ciel de la Grèce, sous celui de la molle Ionie, je vais visiter les plaines glacées des Russes; je me rends à Odessa.

Quelles preuves d'amour! Après m'avoir sauvé la vie, mon Angella vient d'abandonner sa mère et sa sœur pour s'attacher au sort d'un homme qu'elle sait être bizarre et malheureux.

Je ne crains pas de retourner à Constantinople parceque l'ambassadeur est à Paris.

LE 12 AVRIL.

Nous sommes près de l'ancienne Lesbos, où naquit l'immortelle Sapho.

LE 21 AVRIL.

A l'ancre près de Rodosto.

Nous avons eu le vent favorable jusqu'à la mer de Marmara.

Aux Dardanelles, lors de la visite, nous avons échoué, mais sans avaries.

Le 19, le vent du nord soufflant avec violence, nous fûmes obligés de chercher un port. Nous allâmes jeter l'ancre à Rodosto.

La ville de Rodosto est considérable, il s'y fait peu de commerce. Les denrées y sont à vil prix. Le vin vaut deux liards la bouteille. Le soir, le vent redoubla et depuis il a toujours soufflé avec plus de fureur. Nous sommes ancrés et cependant notre navire est agité comme si nous étions à la voile.

Quelle fatalité ! Être si près de Constantinople et ne pouvoir pas y arriver. Cinq ou 6 heures de bon vent nous suffiraient..... Espoir et résignation.

Nous avons à bord un prêtre arménien qui m'amuse beaucoup.

Le capitaine lui a dit que si la tempête durait encore longtemps, il le jeterait à la mer. Ce pauvre prêtre craignant qu'on n'effectuât une menace qui n'a été faite que par plaisanterie, ne cesse de supplier l'Être-Suprême de calmer la tempête.

A chaque instant il monte sur le pont, regarde le ciel et le voyant toujours irrité, il soupire, et descend pour recommencer ses oraisons. Ce Dieu de bonté pourra-t-il être insensible aux tourments de l'un de ses ministres? Sans doute les vents se calmeront bientôt, et en faveur du prêtre, ils deviendront tout à coup favorables. J'en accepte l'augure....

Nous avons rencontré l'escadre turque qui se rend en Morée; elle est composée de 4 vais-

seaux de ligne, de 16 frégates, de 10 bricks et de 20 corvettes sans compter les autres bâtimens.

On dit qu'elle doit attaquer Hydra et Speccia. Je ne crois pas qu'elle réussisse dans son entreprise. Hydra n'est pas Ipsara.... mais cette attaque décidera probablement du sort de Missolonghi, les bâtimens hydriotes qui cherchent à secourir cette malheureuse ville défendue par une poignée de braves, étant obligés de voler au secours de leur propre pays.

O valeureux Souliotes! dignes compatriotes de l'immortel Marc Bozzaris, vous mériteriez d'être libres.... Hélas! et je vois l'heure de votre trépas qui s'avance!..... Ah! mourez, ensevelissez-vous sous les murs de Missolonghi; l'histoire s'enorgueillira de raconter vos exploits.

LE 22 AVRIL.

Le prêtre est rayonnant de joie. Le vent est

devenu favorable cette nuit, et nous apercevons Constantinople.

Notre prêtre croit que le ciel a été sensible à ses prières et que c'est à lui que nous devons ce changement subit dans l'atmosphère. « Va, homme stupide, n'est-ce pas offenser » Dieu que de le croire sujet aux passions » humaines? Pourquoi lui adresser des prières? Tu le juges donc d'après toi-même! » Et, par ce que tu aimes à être prié et flatté, » tu pries et tu flattes!..... Allons, descends » au fond de ton cœur, étudie la nature et » cesse de te livrer à des erreurs qui te » rapprochent de la brûte à laquelle tu te » crois si supérieur. »

CONSTANTINOPLE, LE 23 AVRIL.

Le colonel Fabvier avait fait un débarquement dans l'ile de Negrepont; il avait d'abord obtenu de grands succès, mais plus tard les vivres lui ont manqué, et il a été attaqué par

une nombreuse cavalerie qui a massacré la plupart des officiers qui l'accompagnaient.

Fabvier n'a dû son salut qu'à sa bonne étoile. Il se trouve actuellement à Tyno.

Le comte Guilleminot est à Paris.....

Dans ma détresse je me suis adressé à son épouse. Elle a répondu qu'elle ne pouvait s'intéresser à moi puisque j'étais de retour à Constantinople..... Je me tais..... Mais il est encore de ces vrais philantropes qui honorent également la contrée qui les a vus naître et celle qu'ils habitent.

Jeune fils du duc de Valmy !..... Tu n'as pas repoussé un compatriote malheureux!...... Et vous! Jacque Alléon, et J*** vous méritez la reconnaissance de tous les infortunés ! Ne craignez rien, hommes justes, vrais philosophes ! vous ne trouverez aucun obstacle dans le chemin difficile de la vie.........

DU 1er AU 10 MAI.

Chûte de Missolonghi. — Détails sur les opérations qui précédèrent la catastrophe de cette ville. — Résignation des femmes et des enfants. — Paroles de l'évêque grec Joseph.

Missolonghi est au pouvoir des Turcs!........

J'ai dit qu'Ibrahim Pacha était arrivé sous les murs de cette ville vers la fin de décembre.

Kiutachy venait de recevoir de nouveaux renforts.

Dans les premiers temps il y eut entre ces chefs une mésintelligence prononcée ; les deux camps étaient séparés, et ne communiquaient pas. Mais le Sultan informé des dissensions de ses généraux, leur envoya deux de ses ministres, Kusni Bey, et Nebzid Effendy pour les reconcilier et leur porter des riches présents de sa part.

Aussitôt après son arrivée, Ibrahim proposa aux assiégés de se soumettre : quinze jours après

il les somma d'abandonner la forteresse et de se retirer, et sur leur réponse négative, il commença un terrible bombardement.

Chaque jour ses projectiles tuaient quelques enfants ou quelques femmes ; mais tout le monde était satisfait de mourir pour la patrie ; les femmes elles-mêmes lorsqu'allant aux fontaines pour y puiser de l'eau, elles voyaient quelqu'une d'entre elles écrasée par les éclats : « Misérable Ibrahim, criaient-elles, tu as perdu » ta bombe sur une faible créature. »

La flotte ennemie, forte de 60 bâtiments de guerre et de dix-huit brûlots vint au mois de janvier menacer de nouveau Missolonghi. Mais Miaulis arriva et après divers combats opiniâtres, il força les Turcs à la fuite et introduisit dans la ville des vivres et des munitions pour deux mois.

Le 28 février à 2 heures du matin, 5000 Arabes conduits par des officiers européens, attaquent les remparts à la faveur des ténèbres. Les Grecs impatiens de se mesurer avec ces

nouveaux ennemis, sortent le sabre à la main, en tuent un grand nombre, enfoncent les bataillons, et les repoussent avec vigueur.

Un corps de cavalerie de Mamelucks se présenta dans le même instant, les Grecs en feignant de faire retraite, les attirèrent sur un terrain miné et l'explosion en renversa un grand nombre.

Ibrahim tenta un second assaut, et y perdit 300 hommes. Effrayé par ces défaites il proposa aux Missolonghiotes de rester maîtres de leur forteresse, à condition qu'ils gardassent la neutralité; la réponse fut : *Guerre et mort.*

Voyant de ses propres yeux la bravoure héroïque de la garnison, Ibrahim désespéra de prendre la ville d'assaut, et il tourna ses efforts du côté de la mer.

Il avait déjà fait construire 150 bâteaux plats, au moyen desquels il devait attaquer Vassiladi, Anatoliko et Clissova, pour affamer ensuite la ville dont il connaissait le manque de subsistances.

Très peu de jours avant l'arrivée de la flotte grecque, Vassiladi tomba au pouvoir des Turcs.

Cinquante Grecs défendaient ce poste sous le commandement du Missolonghiote, Anastose Papa Luka.

Ibrahim fit monter 2000 hommes sur 150 bateaux plats dont les parois étaient garnies de liége et de coton; chacune de ces embarcations portait un canon de gros calibre.

Un bateau à vapeur les remorqua depuis Crionéri jusqu'au lac.

Vassiladi, cerné et attaqué de tout côté, fut emporté à la bayonnette, après une résistance meurtrière.

Les Missolonghiotes, pour faire diversion, sortirent au même instant, tombèrent avec furie sur le camp égyptien, tuèrent plus de 500 Arabes dont plusieurs officiers, incendièrent un grand nombre de tentes, et rentrèrent dans la ville.

Cependant, maître de Vassiladi, l'ennemi

attaqua de la même manière la petite place d'Anatoliko.

Le brave capitaine Liakata, qui l'occupait avec 250 Palikares, fit arrêter trois primats qui voulaient capituler, et se défendit, avec un courage digne de sa réputation, jusqu'à ce qu'il reçut le coup mortel. Sa perte entraîna la chute d'Anatoliko. Le parjure Ibrahim fit passer tous les habitans au fil de l'épée et emmena en esclavage les femmes et les enfans.

Le 5 avril, l'ennemi vint fondre sur l'îlot de Clissova où était une église palissadée, garnie de cinq pièces de canon et occupée par une quarantaine de soldats.

Le capitaine souliote Kitzo Tzavellas, chargé de garder le village, se précipita dans un bateau avec 15 Palikares et vola pour soutenir ce poste : bientôt il fut suivi par une centaine de braves.

Kiutachy commença l'attaque avec 3000 hommes les plus intrépides de ses troupes. Trois assauts sont repoussés : au troisième, Kiutachy

s'avance à cheval au milieu des bas fonds, vers les palissades.

Tzavellas s'élance, d'une main lui arrache le poignard garni de diamants qu'il portait à la ceinture, et de l'autre lui lache un coup de pistolet; Kiutachy, pour l'esquiver, se jette à bas de son cheval, et tandis qu'on le relève il reçoit une blessure à la hanche, se retire et entraîne toute sa troupe.

Ibrahim furieux, commande à son frère Muharrem-Bey d'enlever à la bayonnette ce petit coin de terre avec 2500 soldats, l'élite de ses troupes. Les Arabes donnent deux assauts et remplissent les bas fonds de leurs cadavres. Ils revenaient à la charge lorsque Muharrem-Bey tombe mort, atteint d'une balle à la tête. Les débris de ses soldats reculèrent en désordre, et périrent presque tous sous le feu de la mousqueterie.

Ce combat terrible dura 13 heures sans interruption; Ibrahim y perdit 2000 hommes, et Kiutachy plus de mille.

Après ce brillant exploit les vainqueurs rentrèrent dans Missolonghi. Pour prix de ses trophées, Kitzo Tzavellas ne demanda qu'un morceau de pain; il n'en restait plus dans la ville[1]!

Le lendemain, la flotte chrétienne parut. Miaulis, avec 16 bricks de guerre, les seuls qu'il eut pu équiper, vint braver l'armée navale des Turcs; il manœuvrait moins pour l'attaquer que pour découvrir quelque canal, par lequel il put introduire des barques de provisions; mais il vit tout le lac couvert de bateaux plats, tous les îlots hérissés de batteries. Cependant il combattit trois jours; au quatrième, obligé de partir, il retourna à Hydra, et certain de la prochaine catastrophe de Missolonghi, il se couvrit d'habits de deuil.

Le départ de Miaulis ôta tout espoir aux Missolonghiotes.

[1] Ce brave capitaine a perdu la vie sous les murs de l'Acropolis. Caraiskaki a aussi succombé en défendant la ville de Minerve.

Alors tous les chefs militaires et civils se réunirent et prirent la résolution de traverser le camp ennemi l'épée à la main, après avoir averti le capitaine Caraiskaki de faire une attaque nocturne.

Cependant ils voulurent dans ces dernières heures connaître la volonté de l'évêque et des femmes. Ils appelèrent d'abord ce pasteur et lui demandèrent conseil.

« Mon avis, » répondit le martyr, « mon avis » consiste en deux mots : *Mourir les armes à* » *la main.* »

On assemble toutes les femmes. « Que pré- » férez-vous, » leur dit-on, « la mort ou l'escla- » vage? *La mort! la mort!* s'écrièrent-elles » unanimement. »

Ils voulurent ensuite recevoir les sacremens de leur évêque. « Votre communion, » leur répliqua Joseph, « est le sang de vos ennemis. »

Enfin l'on fixe la nuit du départ. On fait des adieux aux blessés et aux malades que l'évêque console en les bénissant et en leur pro-

mettant de rester et de mourir avec eux. On dispose tout pour la sortie; le soleil se couche, et la nuit du samedi 22 avril est la nuit terrible de l'expédition.

Les hommes étaient au nombre de 2800, les femmes et les enfans au nombre de deux mille. Toute cette troupe se divisa en trois colonnes. La première, destinée à ouvrir le passage, se forma de 1200 des meilleurs guerriers; la seconde, qui devait sortir une demi-heure après, était composée de 1000 hommes, avec presque toutes les femmes et les enfans; enfin la troisième, qui fermait la marche, comptait 600 hommes qui devaient partir en même temps que la seconde.

A l'heure fixée, le premier détachement s'élança avec une telle impétuosité que, malgré l'opposition de l'infanterie et de la cavalerie ennemie, tout fut culbuté, surmonté; les assiégeans n'ignoraient pas la résolution prise par la garnison, et ils avaient garni tous leurs retranchemens d'une nombreuse artillerie.

La première colonne les franchit avec une perte légère, en massacrant une multitude d'ennemis.

Les deux autres détachemens ne furent pas si heureux; embarrassés par les femmes et par les enfans, ils s'égarèrent dans l'obscurité, manquèrent le sentier étroit qu'il fallait suivre, tombèrent dans des fossés ou des positions si difficiles, qu'ils coururent risque de périr entièrement; mais à force d'ardeur et de courage, la moitié d'entre eux parvint, après quatre heures d'un terrible combat, à rompre, le sabre à la main, les rangs ennemis, et à s'ouvrir un chemin avec quelques centaines de femmes et d'enfans, laissant sur le champ de bataille plusieurs de leurs officiers, et entr'autres Nicolas Stournaris, commandant de la garnison.

Le troisième détachement, réduit au tiers, environné de tout côté, n'apercevant aucun moyen de s'ouvrir un passage, revint dans la ville avec les femmes et les enfans, et pendant tout

le dimanche et le lundi ils se battirent encore contre les Musulmans qui y étaient déjà entrés.

Tous ces braves accablés de blessures, épuisés de travaux, de famine et de chagrin, résolus de ne pas se rendre, mirent le feu aux mines et aux souterrains qu'ils avaient remplis de poudre et sautèrent avec leurs femmes, leurs enfans et leurs ennemis. L'évêque de Rogon, Joseph, était dans une tour, exhortant au martyre tous ceux qui s'y trouvaient; il périt en bénissant ses infortunés compatriotes..

Le nombre des Grecs qui perdirent la vie dans cette catastrophe fut d'environ 1400.

Telle a été la fin de Missolonghi, qui avec une garnison de 5700 hommes soutint un siège de 11 mois, contre 100,000 barbares, conduits par des officiers chrétiens.

Il ne reste plus aux Grecs que trois forteresses dans le Péloponèse, Napoli de Romanie au fond du golfe d'Argos; Napoli de Malvoisie, sur les côtes orientales de la Laconie, et Corinthe, mais ces trois places fortifiées par la

nature et par l'art, abondamment pourvues de vivres et de munitions méprisent également et l'attaque et la surprise. Elles sont l'espoir des chrétiens; elles verront, n'en doutons pas, les infidèles expirer aux pieds de leurs remparts.

DU 10 AU 26 MAI.

Une des sœurs de mon épouse ou la mère inconsolable. — Le carnaval des Turcs. — Tarapia. — Bouyoukdéré. — Les Sept-Tours. — Saint-Démétri. — Adieux à mes nouveaux parents. — Odessa. — Le comte Gustave de Montebello. — Départ pour Moscou. — Invocation aux mânes de mes compatriotes morts dans la glorieuse campagne de 1812.

Une des sœurs de mon épouse mariée à un Chiote depuis dix ans est arrivée récemment à Constantinople.

Avec quel ravissement les deux sœurs se sont embrassées après une absence aussi longue!......

Cette malheureuse Grecque habitait Chios et y goûtait le bonheur quand les massacres de 1822 commencèrent. Son époux était en Italie: elle fut arrachée de sa maison encore couverte du sang de ses amis et de ses parents. Elle était belle! on lui conserva la vie... Hélas! qui devait être empoisonnée par l'amertume la plus douloureuse. Ses deux enfants, objets de son amour, expirèrent sous le jatagan des bourreaux ou furent réduits en esclavage. Depuis, on a vainement tenté de les retrouver..

M. Skilitzi connut bientôt son infortune et trop malheureux pour redouter le danger, il s'embarqua sur le champ pour Constantinople. Un ambassadeur touché de compassion écrivit à Chios et l'agent consulaire des Pays-Bas parvint à racheter cette malheureuse mère qui fut rendue à son époux inconsolable. Ils partirent ensuite pour Livourne, mais l'amour brûlant de la patrie qui fait battre le cœur des Grecs, leur a fait trouver insupportable le beau climat de la Toscane, et au bout de

quelques années ils sont venus s'établir à Constantinople. Que le ciel les protège !....

Ce matin j'ai été insulté, au champ des morts par deux Turcs qui tirèrent leur sabre contre moi. Je n'eus que le temps de m'élancer dans un caffé, de m'armer d'un bâton et de charger mes adversaires en appelant la garde. Elle accourut. Plus de deux cents Francs attestèrent que j'avais été insulté et attaqué. Les deux Turcs furent arrêtés et conduits au corps de garde.

LE 12 MAI.

Le carnaval des Turcs s'est passé, contre l'ordinaire, sans aucune émeute, seulement quelques Francs ont été insultés et maltraités; mais pas un Grec n'a été tué.

Le carême des Turcs, qu'il nomment *Ramazan*, est très curieux. Tant qu'il dure les Turcs ne peuvent boire ni manger que la nuit;

et, s'il arrivait à l'un d'eux de le faire pendant le jour, on lui trancherait la tête.

Le soir, quand l'heure prescrite par Mahomet est arrivée, les prêtres l'annoncent du haut des minarets et alors les Fidèles Croyans se livrent aux besoins la nature.

Le carnaval dure trois jours pendant lesquels il est dangereux pour les Francs de se montrer en public, car les Turcs, durant ce temps, commettent, presqu'impunément, les atrocités les plus révoltantes.

LE 14 MAI.

Je reviens de Tarapia, de Bouyouk-Déré; ces deux villages sont situés sur la rive du Bosphore. Ils sont, en été, la résidence des ambassadeurs qui y possèdent de superbes palais.

Mon œil s'est abaissé avec effroi sur les Sept Tours... dont le silence n'a jamais été troublé que par les cris de la douleur et du désespoir.

LE 15 MAI.

J'habite actuellement la maison de mon beau-frère à Saint-Démétri : son épouse est un ange; j'ai vu le ciel dans ses yeux.... Combien on nous prodigue de soins ! Combien ils m'inspirent de respect et de vénération !...

LE 20 MAI.

Nous nous embarquerons incessament pour Odessa.

Mes nouveaux parents voulaient que je restasse avec eux ; ils ne cessaient de m'en parler. Il m'a fallu leur dire que je devais me rapprocher de ma patrie... Ils me peignent le plaisir que je ressentirai en revoyant la France ; en embrassant ma famille.... Hélas tous mes malheurs ne leur sont pas connus!....

Ah! chers parents, nouveaux amis, qui

بيورلدي

ادرنه‌ده فرانسز جنرال شان حصه بيوتق بو درنه [illegible] دارنده تذكره

فرانچه هلنی تبعه‌سندن [illegible] قبودانلری سفينه‌سنه [illegible] ازميردن

ويلنو ۱۰ اده بودفعه فرانچه‌لو [illegible] قاغد ۹ [illegible] دوقوز اولنه

هركسه [illegible] ويرلمش پاسابورته [illegible] ذخصت اكونت قنبوادق

مرور [illegible] بو [illegible]

[illegible]

۴۱

۶٢



m'étiez dus pour me consoler de mes infortunes, je ne vous oublierai jamais !

. . . .

J'errais à l'abandon en des lieux étrangers,
Lorsque les soins touchants de l'amitié chérie,
M'ont offert, pour abri, vos toits hospitaliers ;
C'est là que j'ai connu cette franchise heureuse,
Ces paisibles vertus, garant du vrai bonheur,
Cette douce amitié tranquille et généreuse,
En tout temps accessible à la voix du malheur ;
Ah ! de mes vœux secrets quand mon cœur vous assure,
Quand la reconnaissance est mon plus doux plaisir,
Daignez me conserver, ah ! je vous en conjure,
Quelque soit mon destin, un leger souvenir.

LE 26 MAI.

Nous sommes arrivés hier dans la rade d'Odessa.....

Quand nous sommes partis de Constantinople la peste commençait à y faire des ravages. On parlait d'accidents à Pera, à Galata. Je tremblais pour mon épouse..... Pour moi la

vie n'est rien.... Elle n'était rien avant mon mariage! mais aujourd'hui je l'abandonnerais avec regret... Tel est l'homme! Ce qu'il aimait hier lui déplait aujourd'hui : son cœur ballotté par la tempête des événements éprouve à chaque instant des sensations diverses. . . . .

Odessa.

Il est des hommes nés pour le malheur!.... Hélas! mon cœur est lassé de tout.... même de l'espérance!.... Que t'ai-je fait cruelle fortune, pour me traiter avec autant de rigueur?.... Le désespoir est là.... regarde.... C'est la mort qui s'avance.... non; elle s'éloigne!.... Le fils d'un héros s'est attendri sur mes infortunes.... Un baume salutaire s'est répandu sur les plaies de mon âme.... Gustave de Montebello tu as rendu un homme à l'honneur, à ses devoirs.... Une jeune épouse te devra sa félicité.... Le soldat français ne t'oubliera jamais.

Je pars pour Moscou! ce nom fait couler

mes larmes.... O Français! vous fûtes vainqueurs à Marengo, à Austerlitz, à Jena et vous deviez expirer de froid et de misère sur les bords de la Moscowa!....

Cendres éparses de mes compatriotes!... Je vais bientôt errer parmi vous....... Vous me tracerez des exploits inconnus...... Vous me direz comment accablés par le froid, le cœur de nos vétérans brulait encore dès qu'on criait *aux armes!*.... Vous me direz comment ensevelis sous les neiges et les glaçons, vous expirâtes à 800 lieues de la patrie en exhalant avec le dernier soupir le nom de notre belle France que vous voyiez vous suivre au cercueil..... Vous me direz..... mais, non; ne me dites rien!.... Ils me sont connus vos exploits!.... Je sais que

. . . . . Le destin des combats,
Vous devait après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas;
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

DELAVIGNE.

OBSERVATIONS SUPPLÉMENTAIRES.

Ayant séjourné en Russie, et venant de parcourir plusieurs royaumes, le lecteur ne me saura pas mauvais gré de lui faire connaître l'opinion des Russes et celle des autres peuples que j'ai visités, relativement aux malheureux Hellènes.

Depuis longtemps les yeux de l'Europe sont fixés sur l'empereur Nicolas, mais aujourd'hui plus que jamais on attend tout de la magnanimité de l'auguste frère d'Alexandre.

Ah ! j'aime à le croire, mes pressentimens ne seront point trompés !... Bientôt les guerriers du Nord feront expier aux farouches Mahométans des crimes qui ne peuvent rester sans vengeance ; bientôt le martyr Grégoire contemplera de la demeure céleste le triomphe de la liberté et de la religion ; bientôt tous les amis

de l'humanité, tous les vrais philantropes adresseront des actions de grâce à l'armée héroïque qui aura sauvé la Grèce..... Oui, Philhellènes, réjouissez-vous, les enfans de Sparte et d'Athènes ne seront point anéantis; la politique ombrageuse l'avait juré, mais le cœur de Nicolas est ouvert à l'honneur et à la justice, et le salut des Grecs ne peut plus être différé.

Ce fut dans les premiers jours de septembre 1826 que j'arrivai à Moscou. On ne s'y occupait que de fêtes, que de réjouissances publiques et particulières; l'empereur devait être incessamment couronné.

J'étais recommandé à madame la princesse Zénéide Volkonsky; elle me reçut avec une bienveillance qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. En général, la noblesse russe est éclairée, hospitalière et très libérale. Poète et auteur, la princesse Zénéide Volkonsky est un de ces êtres extraordinaires que la nature, avare de ses prodiges, donne rarement à la terre. Belle, sensible et généreuse, son unique bon-

heur est de soulager l'infortune et de protéger le mérite... Son palais est le temple des Arts; elle en est la Minerve.

Je me suis trouvé souvent aux brillantes réunions qui avaient lieu chez cette princesse, et j'ai toujours entendu faire des vœux pour la liberté de la Grèce. On ne tarda pas à savoir que mon épouse était Grecque, et je recevais, à chaque instant, de nouvelles invitations.

Paul Galitzin , Kaissaroff et Posnikoff, je n'oublierai jamais l'amitié que vous m'avez témoignée; je n'oublierai jamais que vous êtes zélés partisans et sincères admirateurs des héros de la Grèce moderne!.....

La princesse Zénéide Volkonsky parla de mon épouse à l'impératrice, et elle le fit avec tant de chaleur que sa majesté impériale désira voir cette jeune Grecque qui avait inspiré un si vif intérêt à la femme la plus spirituelle de ses vastes états.

Angella Cazzaiti , élevée sous l'humble toit d'une chaumière de l'Arcadie, dans toute la

simplicité d'une bergère, vit les portes orgueilleuses du Kremlin s'ouvrir devant elle, et eut l'honneur de s'entretenir avec l'impératrice de toutes les Russies qui la combla de ses bontés. L'empereur lui-même daigna s'attendrir au récit des infortunes des compatriotes d'Angella Cazzaiti, et il nous donna des marques de sa munificence.

Je pourrais nommer cinquante familles des plus respectables de Moscou qui toutes sont dévouées à la cause de l'humanité.

Je vais transcrire l'extrait d'une supplique que je voulus présenter à l'empereur, avant mon départ de Moscou, pour remplir la mission que je m'étais imposée. Cette pièce écrite, j'ose le dire, sans réticences, avec une franchise toute militaire, suffira pour donner une idée des sentiments des Russes, quand on saura qu'elle rend fidèlement leur façon de penser et qu'elle a été approuvée par un grand nombre de princes, de généraux et d'officiers subalternes. . . . .

« Nicolas, tu es roi, tu es empereur; mais
» aussi tu es chrétien!.... Ces victimes reli-
» gieuses, expirantes sous la hache des enne-
» mis du vrai Dieu, se prosternent à tes pieds...
» Les jeunes vierges de la Grèce, le front dans
» la poussière, te conjurent au nom de Marie,
» de les arracher à la mort, de les rendre à
» notre Dieu, à ses autels..... Fils des czars!
» les villes sont détruites...., les campagnes
» sont ravagées... elles sont arrosées de sang...
» le Parthénon est menacé de l'entière destruc-
» tion de ses ruines.... le Grec va disparaître
» avec sa patrie, et tes phalanges guerrières
» ne se sont point encore élancées sur les bar-
» bares descendans de Mahomet!.... Tes sol-
» dats frémissent d'une belliqueuse ardeur; ils
» voudraient venger le massacre de leurs frè-
» res dans le sang des traîtres et des parjures...
» Tes officiers, tes généraux, sont impatients
» d'immoler des infidèles sur la tombe de Mil-
» tiade et sur celle de Léonidas; ils font tous
» des vœux pour l'honneur et la gloire.... Ta

» noblesse, ferme appui du trône, fidèle à » Dieu comme à son empereur, soupire après » le moment de la vengeance. Elle crie dans » un transport digne de ses vertus: » — « Mort » aux tyrans! mort aux persécuteurs des dis- » ciples des Jésus-Christ!.... » — « Quel motif » peut donc t'arrêter... Nicolas! guerre aux » oppresseurs.... sauve les opprimés; ne crains » rien, le ciel te secondera dans une entre- » prise aussi sainte.... envain l'Anglais frémira » de rage et d'envie.... envain le Turcophile » Metternich joindra son astuce diplomatique » à la fureur de Mahmoud..... le Grec ne t'en » proclamera pas moins son libérateur..... »

Cette adresse ne fut point présentée, pour des raisons qu'il serait trop long de détailler; j'augurai que la décision de l'empereur était arrêtée, quoiqu'elle n'eut pas encore transpiré.

J'habitai Moscou pendant 6 mois, et j'y serais sans doute encore si le désir de retourner en Grèce ne m'eût invinciblement do-

miné. Je partis au mois de février dernier. Je puis assurer qu'à cette époque, malgré le traité d'Akerman, la noblesse ne doutait pas d'une guerre prochaine, c'était le sujet de toutes les conversations. Les jeunes officiers se transportaient déjà, en imagination, sous le beau ciel de la Grèce, et leurs aimables amies songeant au retour, préparaient des couronnes de laurier.

Pour ne pas cesser d'observer la forme itinéraire que j'ai adoptée, je dois consigner ici ce qui m'est arrivé en partant de Moscou, entre Mojaisk et Smolensk, dans une petite ville appelée Gridneva. Je m'écarterai peut-être de mon sujet, mais on me le pardonnera. Il m'est si doux de rapporter une anecdote glorieuse pour les braves de notre ancienne et immortelle armée !

C'était au mois de février, il faisait un froid des plus piquants; nous fûmes obligés de chercher une maison pour rechauffer nos membres à moitié engourdis. Un officier de

cosaques nous offrit l'hospitalité. Quelle fut ma surprise d'apercevoir, en entrant dans sa petite chambre, au milieu des images de tous les saints et saintes du paradis, près d'une lampe qui brûlait, l'aigle couronné du grand Napoléon et une croix de la légion d'honneur! « Mon brave, dis-je à no-
» tre hôte, où avez-vous trouvé ces objets
» qui font battre mon cœur?.... » « Vous
» voyez en moi, me répondit-il, un vieux
» soldat : j'ai toujours admiré le courage, je
» vais vous raconter ce que vous désirez sa-
» voir ».

« Cet aigle et cette croix appartenaient à
» un officier de la garde impériale. Lorsque
» Moscou fut réduite en cendres, vous savez
» les maux que l'armée française dût endurer
» dans sa retraite. Je commandais une troupe
» de Cosaques. Nous rencontrons près de
» Viasma un détachement français ; nous
» l'attaquons ; la victoire ne pouvait rester
» indécise, nous étions dix fois plus nom-

» breux..... Un seul ennemi reste debout; il
» refuse de rendre ses armes, et se précipite
» sur mes soldats, dont il fait un horrible
» carnage..... Bientôt percé de coups, n'ayant
» plus la force de manier son sabre, il tombe...
» J'accours en criant aux miens de le res-
» pecter. Frappés de sa valeur héroïque, mes
» Cosaques le regardaient avec étonnement....
» Nous lui prodiguons nos soins, mais il ex-
» pire dans mes bras.... Je pris alors la croix
» qu'il portait à sa boutonnière, et cet aigle
» menaçant qui semblait si fier de reposer sur
» la tête de ce guerrier..... Tu les vois! je les
» ai toujours conservés avec vénération.... Je
» n'oublierai jamais ce brave officier français...
» J'aurais donné ma vie pour conserver la
» sienne ».... « Homme vraiment estimable, lui
» répondis-je, vous avez des sentiments bien
» nobles; si vous vouliez me confier ce dépôt
» sacré, je l'offrirais à l'admiration de tous les
» braves, et je vous dédommagerais à l'instant.. »
« N'achevez pas, Monsieur; vous outragez un

» vieux Cosaque plein d'honneur et de loyauté...
» L'or n'a point d'attraits pour moi ; et vous
» m'offririez toutes les mines de la Sibérie,
» qu'elles ne me tenteraient pas. O Petrovitch !
» pauvre diable, parceque tu es Cosaque, l'on
» t'offre de l'argent et l'on croit te séduire...
» Non, Monsieur, non, ce n'est pas pour de
» l'argent que je livrerai cet aigle et cette
» croix, et d'ailleurs à qui les livrerais-je ?
» Je ne vous connais pas : auriez-vous pour
» ces objets précieux le respect qui leur est
» dû ? Je le suppose : mais vous êtes Français,
» vous retournez dans votre patrie, et je sais
» que cet aigle épouvanterait encore les hom-
» mes imprudents qui vous gouvernent. Qu'en
» arriverait-il?... on vous persécuterait et cet
» oiseau qui fut pendant si longtemps la ter-
» reur et l'étonnement de l'Europe, tomberait
» dans des mains qui le profaneraient... Non,
» Monsieur, cet aigle si lâchement trahi par
» ceux qui devaient le défendre, ne sortira
» pas de la cabane du vieux Cosaque..... et

» quand le vieux Cosaque descendra dans la
» tombe, ses enfants le placeront sur un cœur
» qui ne fut jamais ingrat..... »

J'essayai, mais inutilement, de persuader le soldat moscovite. Il me proposa un verre d'eau-de-vie, nous le bûmes au repos de l'âme de l'officier français. Je versais des larmes d'admiration et de regrets, le généreux Cosaque s'en aperçut; « eh bien! jeune homme, je vois
» que vous méritez ma confiance, je vous don-
» nerai cette croix, mais ne m'offrez pas d'ar-
» gent...... »

Je la reçus, en effet, cette croix d'honneur conservée par l'honneur même; je la portai à mes lèvres, j'embrassai le vieux Cosaque et je sortis de la maison pour monter dans mon traîneau qui vola aussitôt sur la route glacée de Smolensk.

Le soir de mon arrivée dans cette ville, il y avait bal à la société de la noblesse; j'y fus invité et j'eus occasion de parler à différents officiers supérieurs qui me félicitèrent

sur la cause que j'avais embrassée. Ils enviaient mon sort et ils espéraient me retrouver, plus tard, en Grèce. Plusieurs dames russes me firent les compliments les plus flatteurs. Enfin, lorsque je franchis la frontière pour entrer en Pologne, je ne pus m'empêcher de jeter un regard derrière moi; je refléchissais à la gloire que Nicolas allait acquérir, et je soupirais en pensant à ma patrie.

Ah! mes idées sont encore les mêmes aujourd'hui; je suis plus que persuadé que la Russie n'abandonnera pas la Grèce.

Assez longtemps on s'est joué de sa puissance: l'empereur le sent et il est de son devoir de mépriser les conseils de la pusillanimité. La Grèce serait-elle sauvée par ce traité équivoque qui a déjà essuyé la critique des plus grands publicistes? Non, la Grèce doit être libre; c'est le désir des peuples; la justice, l'intérêt, la politique s'accordent avec ce désir qui doit être aussi celui des souverains bien intentionnés. Il en est de ces souverains généreux, en qui

l'humanité se fait entendre : il en est qui ont fait et qui font encore des sacrifices pour les malheureux Hellènes.... La reconnaissance des peuples gravera leurs noms sur des tablettes immortelles. Le nom de l'auguste roi de Bavière et celui des princes de Prusse seront transmis à la postérité......

Je puis assurer que S. M. le roi de Prusse a remis des sommes considérables au comité philhellénique de Berlin ; mais comment puis-je entreprendre de tracer la conduite de S. A. R. le prince Charles de Prusse à mon égard ?.... Où trouver des expressions pour rendre les sentiments qui sont au fond de mon cœur ? En quels termes parlerai-je de la reine de Bavière, de leurs altesses le prince et la princesse royale, de la princesse Guillaume ? Comment peindre, dans toute sa délicatesse, la bonté de ces augustes personnages ?......

Le prince Charles avait vu mon épouse à Moscou, chez l'impératrice. Cette circonstance me donna la hardiesse de me présenter devant

Son Altesse Royale, aussitôt après mon arrivée à Berlin, et ce fut le ciel qui m'inspira cette idée........

Le prince me reçut avec la bienveillance qui le caractérise et qui est digne des héros de Plutarque; il m'offrit ses services.

Quelques jours après il nous fit l'honneur de nous présenter à S. A. R. Madame la princesse héréditaire, chez laquelle nous vîmes presque toute l'auguste famille de notre protecteur. Le Prince Royal me fit, pendant plus d'une demi-heure, des questions sur l'état actuel de la Grèce; il me parla avec le plus vif intérêt de Canaris et de Bozzaris.

Sa Majesté la reine de Bavière s'attendrit vivement aussi sur les malheurs inconcevables de la Grèce..... Il est des choses qu'on ne peut rendre que par le silence de l'admiration, et dans mon insuffisance c'est le seul parti qui me convienne !......

Comblés des marques de la bonté du roi de Prusse, des princes et princesses de son au-

guste famille, nous nous rendîmes à Dresde, où j'eus occasion de remarquer un zèle prononcé pour la cause des Grecs.

Avant mon départ de Berlin, le Prince Charles daigna me remettre une lettre pour Son Altesse Royale, madame la Princesse Frédéric des Pays-Bas, sa sœur. Le croira-t-on?... le fils d'un roi recommander un simple particulier !.... Rien de plus vrai cependant. Combien il est consolant de trouver des princes dont l'esprit sait dédaigner les puérilités de l'étiquette et auprès desquels l'analogie des sentiments est la première des recommandations !

Je fus arrêté quinze jours à Dresde par une indisposition, et nous partîmes ensuite pour Weimar. Le ciel y avait amené notre génie du bien. Je m'empressai d'aller offrir au prince l'expression de ma gratitude. « Demain, me » dit-il, venez au palais avec votre épouse; » je vous présenterai à S. A. I. la grande-» duchesse héréditaire. » Le lendemain, nous

fûmes en effet présentés à la cour de Weimar où un nouvel ange de bonté et d'affabilité nous apparut. C'était l'aimable fille du grand-duc, jeune princesse accomplie dont la main est actuellement unie à celle du prince Charles de Prusse, le même que j'ai osé qualifier du doux nom de notre protecteur, auquel elle était alors fiancée.

Si l'alliance de toutes les vertus est le meilleur augure que les peuples puissent tirer de l'hymen d'un prince, quel accroissement de bonheur ceux de Prusse et de Weimar ne peuvent-ils pas se promettre d'une telle union! Loin de moi toute idée de basse flatterie; c'est un langage indigne des honnêtes gens en général, mais bien plus encore d'un militaire qui ne respire que pour la gloire et l'indépendance. Ce que je dis ici de plusieurs princes, je le dis par conviction, et par un sentiment de reconnaissance que je ne puis dissimuler, tant pour les marques de bienveillance dont ils m'ont comblé que pour la préférence

non douteuse qu'ils donnent à la cause sacrée à laquelle je rapporte toutes mes pensées et toutes mes démarches.

Dans le nombre des amis des Grecs je ne dois pas omettre de citer le Grand duc de Saxe-Weimar, aussi distingué par son urbanité que par les qualités de son esprit; de temps immémorial la cour de Weimar s'est fait remarquer par la politesse qui y règne, et jamais peut-être elle ne fut peuplée de plus de gens instruits. La grande-duchesse partage avec son époux l'amour du peuple, car on trouve en elle un fonds de bonté inépuisable. Je ne puis quitter ce que j'ai à dire de cette royale famille sans exprimer encore mon admiration pour cette belle et jeune princesse, dont les amours avec le prince Charles me rappelaient ceux de Télémaque et d'Antiope dont la description est un des plus agréables épisodes du chef-d'œuvre de l'immortel Fénélon. Qu'on se figure de quels sentiments je dus être pénétré quand je la vis avec les grâces et l'ingénuité de son âge em-

brasser tendrement à plusieurs reprises ma chère Angella, et pousser ses attentions délicates jusqu'à lui faire présent d'une robe de voyage !

Femme adorable, que ne fera pas pour vous le Grand Être qui tient compte, même d'un verre d'eau donné en son nom, lorsque son œil qui embrasse la terre et les cieux, vous voit non seulement vêtir celui qui a froid, nourrir celui qui a faim, mais aller au-devant des besoins d'un enfant du malheur échappé comme par miracle aux épouvantables massacres de la Morée et aux outrages encore plus cruels, inévitablement réservés aux prisonnières des farouches Musulmans !

Nous ne partîmes de Weimar que pour nous rendre en Belgique, passant, mais sans nous y arrêter, par Hambourg, Amsterdam, La Haye, Rotterdam, Anvers, toutes villes où les habitans ont signalé par des dons volontaires leur vœu prononcé pour l'affranchissement de la Grèce.

Comment en eut-il été autrement dans cette Hollande, qui donna une des premières l'exemple de tous les sacrifices qu'un peuple peut faire quand il veut à tout prix être libre? Et la Belgique, n'a-t-elle pas aussi des martyrs de la liberté à offrir avec orgueil pour modèles aux nations qui aspirent à entrer aussi dans les rangs de celles régies par des lois et non plus par les caprices d'un despote?

Bruxelles, capitale de cette contrée, était le terme de mon voyage, voulant m'approcher le plus près possible de la France dans la triste nécessité de m'imposer la privation de revoir le sol natal. C'est de Bruxelles que je vais partir pour retourner où l'honneur m'appelle, c'est-à-dire pour rejoindre les braves défenseurs de la Grèce. Je suis pressé par cette raison de clore mon journal, mais auparavant il me reste encore un devoir de reconnaissance à remplir, c'est celui de parler de l'accueil flatteur que m'a valu la re-

commandation du prince Charles de Prusse pour la princesse sa sœur.

N'ayant pas eu l'avantage de la trouver à Bruxelles, Son Altesse Royale le prince Frédéric, en l'absence de la princesse, me permit très obligeamment de lui remettre la lettre et m'accorda successivement plusieurs audiences dans lesquelles il m'a toujours témoigné un intérêt si bienveillant qu'il m'est impossible d'y penser sans un sentiment particulier de gratitude. Ce généreux Prince, qui s'est concilié l'attachement du peuple et de l'armée par son affabilité, s'est placé depuis longtemps au rang des premiers philantropes du monde par des institutions dignes des plus beaux jours de la civilisation.

L'auguste monarque des Pays-Bas lui-même, m'a donné des marques de sa libéralité que je mets au nombre des faveurs dont je m'honore le plus.

Un tel roi qui s'identifie à son peuple, qui veille à tous ses besoins, qui s'entretient

avec le moindre de ses sujets comme un père avec ses enfants, et qui les appelle *ses compatriotes*, un roi législateur, modèle achevé des rois constitutionnels, est assuré d'une gloire immortelle.

Au moment où je vais me mettre en route avec l'inséparable compagne de ma vie, prêt à m'exposer à des périls qu'elle veut absolument braver avec moi, le monde est dans l'attente de grands événements.

Un traité en vertu duquel une triple et formidable escadre paraît devoir se rassembler bientôt, va former dans les eaux de la Grèce une flotte menaçante composée de pavillons que les mers ont vu rarement mariés ensemble? Agira-t-elle vigoureusement contre l'ennemi commun de la chrétienté, ou se bornera-t-elle, comme on le craint, à de frivoles démonstrations? telle est la question que chacun s'adresse avec inquiétude.

Le temps seul pourra dévoiler les combi-

naisons de la politique, si tardivement favorable aux Grecs quant à moi arriverai-je pour être témoin de la pacification ou de l'anéantissement de ma patrie adoptive? Je ne sais. Mais quoiqu'il arrive je tremble d'avance, non des périls où je vais peut-être m'engager, mais des tristes détails que je vais apprendre à mon retour sur le théâtre de la guerre.

Depuis le désastre d'Athènes, la Grèce est expirante; cependant l'ardeur vengeresse de ses guerriers n'est pas éteinte : ils ont résolus de s'ensevelir sous les ruines de ses chaumières; si le sort leur est contraire dans cette dernière épreuve, ils emporteront du moins au tombeau la consolation de n'avoir pas fléchi le genou devant le brigand couronné dont, à la honte de l'Europe, la puissance bassement qualifiée de *Sublime*, est encore reconnue par les cabinets. Si la Grèce meurt; si ses intrépides marins qui font aujourd'hui presque toute sa force viennent à succomber, la postérité répétera sur leurs cendres, cette

strophe admirable du poëte Le Brun, qui termine sa belle ode sur l'engloutissement du vaisseau *Le Vengeur* :

Et vous héros de Salamine,
Dont Thémis vante encore les exploits glorieux,
Non, vous n'égalez point cette auguste ruine
Ce naufrage victorieux.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N°. 7372.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

DEPARTEMENT DE LA GUERRE.

A Monsieur De Villeneuve,

Monsieur De Villeneuve,

D'après les ordres suprêmes du gouvernement, sous le n°. 8024, vous devez servir en qualité de capitaine de cavalerie dans l'armée du général André Paquemore, de Leucade, qui a reçu l'ordre du général en chef Méléto-pulo de garder la position entre Zélon et Zévon.

Je ne doute pas, Monsieur, que dans votre poste vous ne remplissiez avec zèle les ordres

du gouvernement. Soyez persuadé que vous serez recompensé de votre dévouement et que vous aurez un avancement relatif à vos services.

Employez donc, monsieur, toutes vos connaissances pour le bien de la patrie, et donnez au gouvernement des preuves de votre activité.

Le ministre de la guerre,

A. DUCAS;

Le secrétaire général,

DÉMÉTRIUS SALESLIS.

Napoli de Romanie,
le 28 mai 1825.

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

Monsieur le capitaine du port, ayez la bonté de donner promptement une embarcation à Mr De Villeneuve qui se rend *aux Moulins*

Κύριε Ἀρχιναύαρχε!

[illegible]

ὁ [illegible]

[illegible]

Τῇ 14. Ἰουνίου 1825
ἐν Ναυπλίῳ.

avec MM. Morri et Garel pour porter des secours aux nôtres.

Le secrétaire général,

DÉMÉTRIUS SALESLIS.

Napoli de Romanie,
le 25 juin 1825.

N° 8689.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

M. De Villeneuve, capitaine de cavalerie, se rend à Athènes avec son domestique. En conséquence toutes les autorités, tant civiles que militaires, sont ordonnées de le laisser librement passer et de lui prêter secours, pendant son voyage, dans tous ses besoins, soit en logement, soit en nourriture.

Le secrétaire général.

DÉMÉTRIUS SALESLIS.

Napoli, 30 juin 1825.

BON POUR ALLER A HYDRA.

Le capitaine du port.

MORALLIS.

Le 1er juillet.

BON POUR ALLER A SALAMINE.

En l'absence du capitaine du port.

N. G. PANAJOTAKI.

Hydra, le 4 juillet 1825.

No 871.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Fait savoir par le présent attestat, que M. Charles Eugène De Villeneuve, capitaine de

Περίοδ.
Αρ. 871

ΠΡΟΣΩΡΙΝΗ ΔΙΟΙΚΗΣΙΣ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ

Ο ΓΕΝΙΚΟΣ ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ

Ἀριθ. [illegible]

Ὁ Κύριος Κάρολος Εὐγένιος Δεβιλνέβ (Charles Eugène de Villeneuve) καπιτάνος τοῦ ἱππικοῦ, ἐλθὼν εἰς τὴν Ἑλλάδα μὲ σκοπὸν νὰ συντελέσῃ καὶ ἐκ μέρους του εἰς τὸν ἀγῶνα τῆς ἐλευθερίας αὐτῆς, διατρίψας δὲ ἱκανοὺς μῆνας ἐνταῦθα ἐφάνη ζήλιος, καλὸς στρατιώτης καὶ πρόθυμος. Ἤδη δὲ ἐπειδὴ τὰ ἰδιαίτερά του ὑποθέσεις τὸν ἀναγκάζουν νὰ ἐπιστρέψῃ εἰς τὴν πατρίδα του, λαμβάνει τὸ παρὸν εἰς ἔνδειξιν τῆς καλῆς διαγωγῆς του καὶ τοῦ ὑπὲρ τῆς Ἑλλάδος ζήλου του.

Ἐν Ναυπλίῳ τὴν 28. Αὐγούστου 1825.

ΓΕΝΙΚΟΝ ΓΡΑΜΜΑΤΕΙΟΝ ΤΟΥ ΕΚΤΕΛΕΣΤΙΚΟΥ

Ὁ Γενικὸς Γραμματεύς.
Α. Μαυροκορδάτος

capitaine de cavalerie, étant venu en Grèce pour coopérer à sa délivrance dans cette lutte de la liberté, y a servi plusieurs mois; qu'il a montré dans toutes les circonstances de la probité, du zèle, du patriotisme et de la bravoure. Voulant pour des raisons particulières, retourner actuellement dans sa patrie, nous lui délivrons le présent comme une preuve de sa bonne conduite et de son dévouement pour la cause de la Grèce.

Le secrétaire général.

A. MAUROCORDATO.

Napoli, 28 août 1825.

CHANTS GUERRIERS ET PATRIOTIQUES DE RIGA.

Jusques à quand, Pallicares, nous faudra-t-il, comme des lions, vivre seuls, dans les défilés, sur les rochers, dans les montagnes? Jusques à quand devrons nous habiter les cavernes,

n'avoir devant les yeux qne les rameaux des forêts, fuir le monde pour éviter la dure servitude, quitter nos frères, nos parens, nos amis, notre patrie?

Une heure seule de vie libre vaut mieux que quarante années de fers et de captivité.

A quoi te sert de vivre esclave? à chaque instant tu souffres le martyre. Envain serais-tu prince, Drogman, Vizir, envain t'asservirais-tu chaque jour aux ordres les plus barbares, ta vie n'est pas moins dans la main d'un tyran; il n'en épie pas moins l'occasion de boire ton sang.....

Venez, ô Grecs! venez avez un même zèle, faire tous sur la croix ce serment solemnel. Les mains levées au ciel, disons à notre Dieu, du fond de nos ames :

« O Roi de l'univers! je te jure de ne jamais
» me soumettre à la volonté des tyrans, de ne
» jamais les servir, de ne jamais me laisser
» séduire par leurs promesses. Aussi longtemps
» que je vivrai dans ce monde, mon unique

» bnt sera de les anéantir. Fidèle à la patrie, » je combattrai pour briser le joug qui l'op- » prime, et je serai inséparable de mon gé- » néral.

» Si je viole mon serment, que le ciel me » consume, et que je sois réduit en poudre.

(Allons enfants de la Grèce.)

Imitation de la Marseilloise.

Allons enfants des Grecs, enfants des hommes célèbres! le jour de gloire est arrivé. Illustres et antiques ossements, venez, reprenez la vie; sortez de vos tombeaux ; voyez la patrie qui gémit et qui verse des pleurs.

Aux armes, Grecs! prenez vos armes; qu'un fleuve de sang ennemi coule devant nos pieds.

Braves Hellènes, fils des Spartiates, et tous ceux que la foi réunit à nous! venez, amis, embrassons-nous en frères, et faisons tous sur notre épée ce serment solemnel : « c'est au nom

» de la foi, au nom de la patrie, au nom de
» l'espérance en Dieu que je tire le glaive. Je
» ne le remettrai dans le fourreau que lorsque
» la race tyrannique des cruels musulmans
» sera complétement anéantie ».

« *Aux armes,* Grecs! prenez vos armes;
» brisons les têtes des infidèles Turcs. »

FRAGMENS D'UNE ODE A LA LIBERTÉ,

Par SALOMOS DE ZANTE [1].

A la liberté.

Je te reconnais au tranchant de ton glaive redoutable, je te reconnais à ce regard rapide dont tu mesures la terre.

Sortie des ossements sacrés des Hellènes, et

[1] M. Salomos est un jeune poète grec qui donne les plus belles espérances. Il a fait un poëme plein de chaleur sur la prise de Tripolitza.

forte de ton antique énergie, je te salue, je te salue, ô liberté!

Depuis long-temps tu gîsais dans la poudre couverte de honte, abreuvée d'amertume, et tu attendais qu'une voix généreuse te dit : *sors* de la *tombe*.

Combien il tardait, ce jour tant désiré! partout règnait un morne silence; les cœurs étaient glacés de crainte, et comprimés par l'esclavage.

Malheureuse! Il ne te restait que la triste consolation de redire tes grandeurs passées, de les redire d'une voix entrecoupée de sanglots.

De jour en jour tu attendais le cri de l'indépendance et tu te meurtrissais le sein dans ton désespoir. . . . .

. . . .

Sous un vêtement ensanglanté, tu sortis, je le sais, d'un pas furtif et silencieux pour aller mendier l'assistance des nations étrangères.

Seule, tu as entrepris ce voyage pénible. Seule, tu es revenue : qu'il est difficile d'ou-

vrir les portes où frappe la main de la misère !

. . . .

Tu inclinais languissamment la tête chargée de douleurs, comme le malheureux qui heurte à la porte de l'opulence et pour qui la vie n'est qu'un fardeau.

Oui; mais maintenant, pleins d'une noble ardeur, tous tes enfants combattent en héros, et cherchent, avec un infatigable courage, la victoire ou la mort.

Sortie des ossements sacrés des hellènes, et forte de ton antique énergie, je te salue, je te salue, ô liberté.

. . . .

Malheur, Malheur à celui qui tombé sous ton glaive voudra t'opposer une opiniâtre résistance!...

Dès que la lionne s'apperçoit de l'absence de ses nourrissons, elle rôde, elle s'élance, elle a soif de sang humain.

Elle court, elle vole à travers les bocages,

les vallons, les collines, et promène en tout lieu l'horreur, la solitude et la mort.

La mort, la solitude et l'horreur signalent aussi ton passage, et le cimeterre hors du fourreau ne fait qu'enflammer ta valeur.

. . . .

Sortie des ossements sacrés des Hellènes et forte de ton antique énergie, je te salue, je te salue, ô liberté!

RÉCIT D'UNE JEUNE FILLE DE TRIPOLITZA.

ESCLAVE A ALEXANDRIE.

Ma vie est comme un jour serein à son aurore, qui au tiers de sa course, se charge de noires vapeurs. J'étais à cet âge où les maux glissent sur l'âme sans la pénétrer, quand ma patrie fut assiégée par les Hellènes insurgés. Je pleurais au bruit du canon, et quand il cessait de tonner, oublieuse et légère, je reprenais mes jeux folâtres; mais bientôt le deuil de ma

famille me fit connaître de véritables larmes. Mon père fut la victime des lâches représailles des Turcs ; on l'égorgea sur la place publique. Il me restait ma mère et deux sœurs aînées : les cris lamentables dont elles faisaient retentir notre toit naguère si paisible, m'arrachèrent sans retard aux douces illusions de l'enfance, et en entrant à peine dans ma douzième année, je redoutais le destin.

Les Grecs précipitèrent les enseignes du sultan du haut nos remparts, et y plantèrent l'étendard de la croix.

Jetons un voile sur les excès qu'ils commirent, ce fut l'acte expiatoire de trois siècles d'outrages.

Au milieu de nos frères ma famille goûta trois années de repos, que troublait seul le souvenir d'une perte récente ; moi, je grandissais sous le règne de l'indépendance.

Un de nos libérateurs s'éprit de mes charmes naissans; quoique jeune, il était un des capitaines grecs qui avaient fait preuve d'ha-

bileté et de bravoure. Mes parents agréèrent ses vœux, mon cœur accueillit ses hommages.

Dans nos climats l'hymen n'a jamais pour cortège la cupidité d'une part et la résignation de l'autre ; on y forme des amants avant d'y bénir des époux. Ma mère fidèle à nos mœurs voulut éloigner le jour de l'union sainte. Oh ! combien la fatalité rendit sa prudence inhumaine !

L'heure fortunée venait de sonner. Depuis la veille, mes parents, ceux d'Aristide et de nombreux amis s'étaient réunis à la campagne, non loin de Tripolitza. Nous devions recevoir la bénédiction nuptiale dans une chapelle consacrée à la vierge, et située dans une vallée délicieuse.

Parée de ma robe d'hymenée, Aristide en habit de fête, nous marchions au milieu du joyeux cortège. Des bergers chantaient de tendres refrains, d'autres nous devançaient au son de la cythare, nous traversions des chemins bordés de lianes fleuries, de lilas odorans, om-

bragés de myrtes et de touffes de jasmins. Les parfums variés de ces fleurs suaves exaltaient encore la joie de nos cœurs. Le zéphyr apportait à nos sens ravis le souffle embaumé du printemps. Les ruisseaux semblaient murmurer des soupirs d'amour.

Mais vous, chantres des bois, vous refusiez vos doux accords à ce concert universel de la nature. D'où vient que, loin de vous réjouir, vous fuyiez épouvantés, en poussant des cris d'effroi ? Hélas ! tendres oiseaux, vous nous avertissiez de fuir ; et nous, imprudents, nous courions à notre perte en croyant voler au bonheur.

A peine entrions-nous dans la nef solitaire, à peine les époux touchaient aux marches de l'autel que le bruit d'armes et de voix barbares interrompt le chant d'hymenée. La foule se jette dans l'église en poussant ces cris sinistres : Les Turcs ! les Turcs ! Ils égorgent....

Le pasteur qui allait bénir de saints nœuds tombe à genoux, nous suivons tous son exem-

ple. Nous commencions à entonner des prières de miséricorde quand d'horribles Africains au teint noir apparaissent aux portes du temple.

Leur glaive n'étincelle plus, il est terni par le sang. Le massacre leur fraie un chemin vers l'autel; l'un d'eux vient m'en arracher.

Mon époux s'élance vers lui, le repousse, et me saisissant d'un bras vigoureux, il m'emporte en agitant autour de sa tête son glaive menaçant.

Les assassins furieux allaient le mettre à mort, si, me dégageant de ses bras, je n'étais tombée aux pieds d'un barbare qu'à l'aigrette dont son turban était surmonté, on reconnaissait pour un chef.

« Au nom de la nature, lui dis-je, au nom
» du dieu que tu adores, ne verse pas le sang
» de mon époux, ne nous sépare pas au jour
» marqué pour notre union, emmènes-nous,
» fais-nous tes captifs, nous te servirons en
» esclaves. »

« Mes gémissemens auraient attendri les ti-

» gres de Lybie, le barbare en fut un instant
» ému, il ordonne de nous épargner. »

Mais les paysans grecs revenus d'une premier moment de terreur, étaient accourus près d'Aristide; armés de pistolets ils font une décharge sur les Turcs et s'échappent par une porte derrière le sanctuaire, ouverte par les soins du vénérable pasteur.

Au même instant Aristide avec une admirable sang froid, m'arrache des mains ennemies, et se jetant au milieu de ses frères, il sort avec eux du temple.

Cependant les barbares, interdits d'abord de tant d'audace, se mettent à leur poursuite, ils les atteignent bientôt. Des coups de feu se font entendre, mon époux tombe et m'entraîne dans sa chûte.

En cet affreux moment la nature suspendit en moi, le cours de la vie..... Quand je rouvris les yeux à la lumière, j'interrogeai tout ce qui m'entourait; rien ne me montra mon époux. Je me trouvai au milieu de femmes éplorées

et de jeunes vierges, enlevées les unes du sein d'une mère, les autres des bras d'un époux. Espérant encore en la protection de ce chef que j'avais paru intéresser à mon sort :

« Pourriez-vous me dire qui m'a amenée » ici, vous qui avez dû voir mon arrivée, » dis-je à une jeune femme placée à mes côtés et qui fondait en larmes.

« Ce sont des Égyptiens de l'armée d'Ibra- » him, les mêmes qui ont égorgé ma mère » et mes enfants. »

« Femme infortunée, que je vous plains! » dois-je pleurer comme vous ma famille, et » de plus un époux ? Les barbares n'auraient- » ils rien dit de mon sort ?

» — Non, silencieux comme le crime, deux » monstres sont venus vous déposer à mes côtés » et ont disparu. » A ces mots je fis entendre des plaintes lamentables, et cette compagne d'infortune me disait avec l'accent du désespoir : « La même destinée pèse sur chacune » des femmes ici entassées; elles ont été enle-

» vées sur divers points de la Morée, depuis
» l'île de Sphacterie jusqu'à Tripolitza. Le fer
» des assassins a brisé ou dispersé tout ce
» qu'elles chérissaient au monde, et leur ave-
» nir se compose de honte et d'apostasie.
» Que servent nos lamentations : « *Il nous faut mourir ou nous résigner.* »

Je me tus, et je versai des larmes amères. Me résigner! ne faut-il pas mille fois mieux cesser de vivre que de pleurer le trépas d'une mère, la honte de mes sœurs, la perte d'un époux, et pour comble de misère obéir en esclave à des brigands, partager la couche des assassins de ma famille? L'excès du désespoir doit sauver de l'excès de l'opprobre! Mais qui me donnera cette mort, mon dernier refuge? Les bourreaux s'y refuseront, ils ont un supplice plus affreux à m'infliger. Sera-ce moi-même? Mais les mains homicides, intéressées à être conservatrices pour moi et mes pareilles, ne me permettront pas de mourir. O Dieu de miséricorde! Est-ce donc un arrêt qui devance

votre justice éternelle? Faut-il subir sur cette terre les supplices de l'enfer?

Déjà vingt de mes compagnes d'infortune sont choisies par les barbares; elles vont être dirigées sur un marché comme un vil troupeau, et y être vendues comme du bétail.

Demain ce sera notre tour. On nous essaie déjà les cordes qui doivent assujétir nos membres si délicats; déjà le Capidgi nous compte; on chausse à nos pieds d'ignominieuses sandales, on place sur nos têtes la serge de l'esclavage.

Demain nous quittons à jamais les lieux chéris où nous commençâmes nos jours, pour les aller finir sur une terre de servitude et d'outrage.

Un des Égyptiens chargés de ces infâmes soins vint pour me les imposer; j'osai lui demander si je pourrais parler au chef en qui j'espérais encore, et que je lui signalai.

« C'est un de ces rénégats avoués du pro-

» phète qui nous ont appris à tuer avec ordre
» tous ces giaours, tes frères. »

A ce mot de rénégat, je cessai d'espérer.

« Mais que veux-tu de ce chef, continua
» le barbare. »

« J'avais cru qu'il pouvait me sauver et m'ap-
» prendre le sort de mon époux. »

» Ton époux brûle en enfer, et toi tu vas
» figurer à un marché d'esclaves. »

Ces paroles horribles me jetèrent dans un complet anéantissement; à l'heure du départ, on vint m'en tirer en me rudoyant, et je me traînai péniblement à la suite de deux autres malheureuses. Liée à cette chaîne de victimes, ce fut le second jour seulement que j'aperçus une de mes sœurs, marchant des premières. Mon cœur éprouva en ce moment un mélange confus de joie et d'amertume. *Ma sœur!* Je l'appelle. A ma vue elle marque aussi par de pénibles transports une douloureuse satisfaction. Elle me crie en sanglottant : « Notre
» infortunée mère n'est plus. Ton époux,

» j'en ignore le sort. La sœur qui nous reste » est esclave comme nous ; elle est partie avec » la caravane d'hier. » Hélas! elle ne m'apprenait rien que je ne soupçonnasse déjà... Tant nos larmes étaient abondantes, tant était accablant notre désespoir que nous avions passé avec mes sœurs plusieurs jours à deux pas l'une de l'autre sans nous apercevoir.

Nous nous éloignions, le deuil dans l'âme, et devant nous la flétrissure.

Après dix jours d'une marche pénible signalée au loin par nos gémissements, nous arrivâmes à Patras.

Là, sans nous donner un instant de repos, après nous avoir fait laver la poussière mêlée au sang qui coulait de nos pieds, et celle qui défigurait nos traits, on alla nous exposer sur une place publique à l'examen de ces marchands de Smyrne et d'Alexandrie, qui n'ont plus rien d'humain, et qui, depuis l'insurrection des Hellènes, se trouvent au voisinage des désastres, semblables à ces loups dévorants

qui suivent les armées et se jettent sur les champs de bataille.

Vendue des premières, j'eus la douleur de me voir aussitôt séparée d'une sœur dont la seule présence tempérait mes douleurs. Je tombai en lot à un trafiquant de chair humaine d'Alexandrie ; il me fit conduire par des nègres jusqu'à un navire sous pavillon franc, qu'il avait affrêté. Je fus placée au milieu de deux cents autres infortunées , et on me fit prendre part à une distribution de pain noir composé de maïs et d'orge. Cette nourriture, que nous menageait l'avarice du maître, était encore trop substancielle ; plût au ciel que l'inanition nous eût dérobées à la honte!

Nous attendîmes, plusieurs jours, l'arrivée successive d'autres esclaves chrétiennes; il n'en entrait pas une seule dans ce cachot flottant que je ne cherchasse sur ses traits décomposés la souffrance , les traits d'une sœur.

Enfin l'infâme navire mit à la voile. Notre traversée fut longue et déplorable.

L'infection des sabords, produite par l'encombrement, la chaleur et les indispositions de mer, était suffoquante et mortelle. Plusieurs des nôtres périrent de maladie ou de douleur, et ce furent des infidèles qui, sans un mot de religion, leur donnèrent les flots pour sépulture.

Notre supplice changea de nature; nous touchâmes aux bords d'Alexandrie. On nous fit aussitôt débarquer au milieu des injures d'une population barbare, rassemblée sur les quais de cette grande ville; on nous jeta dans une maison qui servait d'entrepôt aux esclaves en vente. Nous y fûmes entièrement dépouillées de nos vêtements en lambeaux; nues, comme en sortant des mains de la nature, on nous étala le lendemain au marché public.

O sainte Pudeur, bandeau d'innocence, voile mystérieux, ornement de notre sexe, on vous déchirait impitoyablement; nous, élevées pour des mœurs austères, dans des habitudes d'innocence et de chasteté, on nous exposait aux

regards de la foule, ayant pour tout voile les pleurs qui ruisselaient de nos yeux.

Chaque Musulman, impassible et lent même dans les soins de sa volupté, nous faisait subir le tourment d'un long examen ; se plaçant en face de nous, et roulant dans ses doigts un chapelet d'ambre, il donnait cours à sa brutale curiosité.

Ce supplice, qu'on ne peut rendre par la parole et que toute femme pudique doit comprendre, durait depuis plusieurs jours, quand je fus vendue à un Turc d'Alexandrie, qui faisait trafic d'esclaves; en tombant dans de pareilles mains, mon dernier opprobre était différé.

Ce fut le premier signe de la miséricorde divine; mes prières avaient retenti aux parvis célestes, il s'en détacha un regard de pitié qui vint tomber sur mes douleurs.

Un agent secret d'un comité grec d'Europe fut le ministre de la Providence; il paya des dons de la pitié des peuples, ma rançon et

celle de quinze autres jeunes Grecques, et nous fit embarquer sur un navire neutre, qui appareillait pour l'île de Candie.

Son bienfait fut si rapide qu'à peine eûmes-nous le temps de lui exprimer notre profonde gratitude. Ah! s'il savait combien ont été ferventes nos actions de grâces! Combien nous avons béni les mains charitables et généreuses qui nous ont rachetées de l'opprobre!

Chrétiens, nos frères, et vous tous qui avez une ame bienfaisante, imposez-vous encore de ces légers sacrifices; la moindre de vos privations peut sauver les malheureuses filles de la Grèce du plus odieux esclavage. Retranchez encore une fois la part des plaisirs, quelques deniers offerts à l'humanité nous affranchissent de la plus révoltante des misères. Non, ce n'est point s'avilir, quand tout nous abandonne, que de s'adresser à des cœurs bienfaisans. Voyez encore ces vierges innocentes arrachées du sein de leur mère, et tombant dans les bras d'un

affreux barbare, ces jeunes femmes au front chaste, livrées à toutes les orgies d'une grossière volupté, et ces servantes du Christ, forcées d'invoquer le nom impie du prophète.

Mon Dieu! tel a été le sort de mes deux sœurs et de mes compagnes à bord de l'infâme navire; elles n'ont pu, faute de rançons suffisantes à toutes, être rachetées par l'homme de la providence, et le lendemain elles ont passé dans la couche impie d'un Turc, et pour comble de souillure, ont été contraintes d'adorer un faux Dieu.

Les consuls européens à l'île de Candie, à qui notre libérateur nous avaient recommandées, étaient chargés de nous faire embarquer pour un port indépendant de la Grèce.

Nous reçumes particulièrement les soins de l'agent consulaire de France, digne subordonné du ministre actuel des relations étrangères de ce pays dont la piété sainte et les vertus sévères nous garantissent désor-

mais la bienveillante protection[1]. *Il a trop de talents pour se traîner après un erreur accréditée jusqu'à ce jour par la malveillance; il est trop juste pour voir encore des révoltés indignes de pitié dans des adorateurs du Christ, se dévouant au martyre pour secouer le joug odieux des blasphémateurs du Christ!!! Le consul français, à Candie, m'a donné cette haute opinion de son ministre.* J'en ai béni l'augure, et je m'en suis félicitée avec nos frères.

Je m'embarquai, grace à cet homme généreux, sur un Sacoleva qui faisait voile pour Napoli de Romanie, où je présumais avoir des nouvelles de mon époux. Le destin avait paru se dérider; il m'était permis d'espérer; mon âme minée par tous les genres de supplice rêvait le bonheur, semblable à un malade, qui,

[1] Je ne suis qu'un copiste exact; cependant j'ai cru devoir mettre trois points d'admiration à la fin de la phrase soulignée.

aux heures de calme se jette dans les rêveries de la santé.

En débarquant à Napoli de Romanie, un jeune Grec, pâle et souffrant, vient à ma rencontre. O juste ciel! c'était Aristide.....

Je ne peindrai pas mon émotion; elle ne peut que se sentir. Je ne dirai pas le ravissement de mon époux; l'expression du bonheur a siégé depuis ce jour sur son front, qu'avait flétri le chagrin de me croire perdue. Il ne fut point blessé par les barbares; il était tombé au milieu de la mêlée, en heurtant le cadavre d'un de ses frères. Quand on m'eut arrachée de ses bras, il lutta contre mes ravisseurs; mais leur nombre s'augmentant sans cesse, il fut obligé de se jeter avec ses compagnons dans les montagnes, où ils rejoignirent les bandes de Colocotroni.

Ainsi, un tendre époux m'a été conservé, et la patrie n'est pas veuve d'un guerrier de plus.

Missolonghi venait de succomber, la renom-

mée avait tendu de deuil ses trompettes, pour en publier les revers et la gloire.

Les guerriers s'étaient fait un passage à travers les flots d'ennemis; les femmes s'étaient devouées à un trépas héroïque, et celles qui n'avaient pu mourir avaient été traînées en esclavage à l'Arta et à Prévisa. Infortunées! puissent-elles ne pas voir consommer leur honte! puissent-elles comme moi être ravies à un flétrissant esclavage! que le zèle de nos illustres amis, des plus dignes philantropes, de tous ceux dont le cœur bat de fraternité pour les Hellènes, que les offrandes de tant d'autres amis de l'humanité, continuent à nous rendre à nos familles, à l'honneur, à la patrie, et que tous les biens de la terre, et que toutes les faveurs du ciel entourent les âmes nobles et compatissantes qui aspirent à changer nos destinées!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

